

# Les Amis de La Seyne Ancienne et Moderne



## *Le Filet du Pêcheur*

N° 148 – Septembre 2018

Prix : 3 €

C.P.A.P. N° 0423 G 88902

I.S.S.N. N° 0758 1564



*Les Amis de La Seyne  
Ancienne et Moderne*

Siège social :  
"Les Laurières"

543 route des Gendarmes d'Ouvéa  
83500 LA SEYNE-SUR-MER

☎ : 06 10 89 75 23

argiolas.bernard@neuf.fr



## LES AMIS DE LA SEYNE ANCIENNE ET MODERNE

Bulletin trimestriel de liaison  
**"Le Filet du Pêcheur"**  
 N° 148

**Président :** Bernard ARGOLAS.  
**Directrice de la publication :** Charlotte PAOLI.  
**Réalisation :** Bernard ARGOLAS, Germaine LE BAS, Charlotte PAOLI.  
**Illustrations :** Bernard ARGOLAS.  
**Mise en page :** Germaine LE BAS.  
**Photographies :** Collections privées ou internet libre de droits.  
**Imprimeur :** Imprimerie SIRA (83110-Sanary).

### LE MOT DU PRESIDENT

Chers amis,

Notre association a participé cette année encore, au Festival "SAND et CHOPIN en Seyne".

Nous avons proposé 3 conférences les 21, 22 et 24 août, et nous avons fait salle comble au Clos Saint-Louis qui nous accueillait cette année. Les soirées musicales, toujours de très grande qualité, de Chrystelle DI MARCO ont également connu un franc succès au Fort Balaguier.

Notre société a participé également au Forum des associations patrimoniales, le dimanche 16 septembre, au Fort de Balaguier. Plusieurs membres du CA ont pu ainsi présenter notre société aux nombreux visiteurs. Je voudrais ainsi remercier Jacqueline, Marie, Chantal, Danielle, Marie-Claude, Jean-Claude, Bernard et Damien qui se sont joints à moi au cours de cette belle journée.

Lundi 17 septembre, en clôture des Journées Européennes du Patrimoine, Jean-Claude AUTRAN nous a enchantés avec sa conférence sur un illustre Seynois, Henri TISOT. Beaucoup d'émotion dans l'auditorium du collège Paul Eluard, plein à craquer comme souvent pour nos conférences. Vous trouverez dans ce numéro du *Filet du Pêcheur* les comptes rendus des 3 conférences du mois d'août, ainsi que celle de Jean-Claude AUTRAN.

Quand vous recevrez notre revue, notre colloque du 29 septembre aura eu lieu, toujours dans la belle salle du casino JOA. Quatre intervenants de qualité pour cet après-midi consacré à "Quelques figures politiques varoises des XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles". Un numéro hors-série du Filet rendra compte de ces conférences.

Enfin, vous aurez peut-être reçu notre invitation pour notre sortie d'automne du 13 octobre, et nous espérons vous trouver nombreux pour découvrir ou redécouvrir Avignon. Et le samedi suivant, 20 octobre, ce sera notre balade pédestre autour de la Chartreuse de Montrieux.

Quant à notre prochaine conférence, c'est Gérard GARIER qui nous fera découvrir les Pays Baltes, le lundi 15 octobre.

Bonne lecture.

Bien amicalement,

Bernard ARGOLAS

### Sommaire

"La Dardenne, le soir". 6 mai 1861.	Maurice SAND	Couv.1
Le Mot du Président.	Bernard ARGOLAS	Couv.2
Le Carnet.	Jacqueline PADOVANI	Couv.3
Œuvres diverses.	Maurice SAND	Couv.4
Festival "SAND et CHOPIN en Seyne"		
Conférence du 21 août 2018 : "George SAND et la guillotine".	Bernard HAMON	1
Conférence du 22 août 2018 : "LISZT/CHOPIN : portraits croisés".	Gilbert PAOLI	8
Conférence du 24 août 2018 : "Maurice SAND, fils de George SAND, dessinateur au jour le jour à Tamaris et dans les environ en 1861".	Jutta ROISIN	19
Journées Européennes du Patrimoine		
"Henri TISOT (1937-2011), Seynois illustre, comédien, humoriste et écrivain".	Jean-Claude AUTRAN	39
Détente	Chantal DI SAVINO	48



## "GEORGE SAND ET LA GUILLOTINE".

Par Bernard HAMON.

" J'entendis tomber le couperet, je restai comme paralysée,  
comme décapitée moi-même un instant."

Nanon, p. 135.

Titre peut-être un peu provocateur ou en tout cas insolite qui rapproche George SAND d'un objet conçu pour donner la mort. Pourtant, comme nous le verrons, l'on rencontre souvent la Guillotine, et ses substituts, dans la vie et l'œuvre de George SAND.

Mais cet objet elle l'a sans doute entendu décrire par sa grand-mère et sa mère toutes deux détenues, en 1794, donc à l'apogée de la Terreur, au Couvent des Augustines anglaises qui en réchappèrent car libérées en août après ce que George SAND appellera l'égorgeement, ou encore l'assassinat, de ROBESPIERRE et de ses amis par la réaction. Une machine de mort qui devait être utilisée de 1792 à 1977.

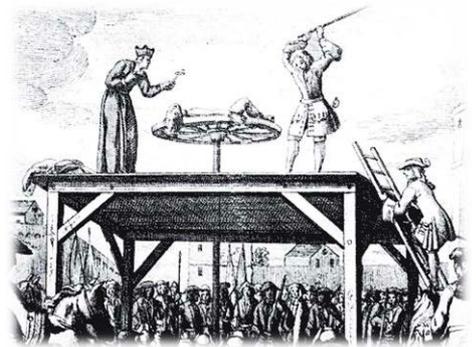
Parlons tout d'abord de cet objet produit de la Révolution française.

### ► COMMENT INFLIGEAIT-ON LA PEINE DE MORT AVANT LA REVOLUTION DE 1789 ?

Voici des extraits du jugement d'un homme du peuple condamné à mort en novembre 1787. Il sera "Condamné d'avoir les bras, jambes, cuisses et reins rompus vif par l'exécuteur de la haute justice, sur un échafaud qui pour cet effet sera dressé dans la place du marché ; ce fait, mis sur une roue, la face tournée vers le ciel, pour y demeurer tant et si longtemps qu'il plairait à Dieu de lui conserver la vie"<sup>1</sup>.

C'est, à peu de choses près, ce qui avait été infligé à CALLAS, à Toulouse en février 1762, que VOLTAIRE parvint à réhabiliter quelques années plus tard.

Les criminels appartenant à la noblesse étaient traités différemment qui étaient décapités par l'épée d'exécution. Ainsi, toujours à Toulouse quelques mois plus tôt, les trois frères GRENIER, nobles protestants, coupables d'avoir tenté de libérer leur pasteur emprisonné, furent-ils exécutés, l'un après l'autre, de cette façon. Quant au pasteur il fut pendu.<sup>2</sup> On aura noté que le noble, contrairement au peuple, était exempté de toute souffrance préalable, mais aussi que ces exécutions étaient publiques.



### ► LA REVOLUTION FRANÇAISE.



L'Assemblée constituante dès sa proclamation le 9 juillet 1789, porta son attention sur les façons d'exécuter la peine capitale. La commission de législation criminelle présidée par Michel LE PELETIER DE SAINT-FARGEAU fut chargée d'élaborer un Code pénal dans un souci d'égalité et d'humanité en accord avec l'article premier de la *Déclaration des Droits de l'homme et du citoyen* adoptée le 26 août<sup>3</sup> qui proclamait : "les hommes naissent et demeurent *libres et égaux* en droits". Cette commission se demanda tout d'abord s'il convenait d'abolir la peine de mort. Deux clans, se réclamant de ROUSSEAU et de son *Contrat social*<sup>4</sup>, s'affrontèrent le 1<sup>er</sup> juin 1791. LE PELLETIER, ROBESPIERRE<sup>5</sup>, PÉTION, partisans de l'abolition, ne purent empêcher son maintien<sup>6</sup>. Le Code pénal adopté par l'Assemblée le 6 octobre de cette même année stipula que "*Tout condamné [à mort] aura la tête tranchée*"<sup>7</sup> quel que soit son statut social, qu'il ne serait procédé à aucun supplice préalable et que les

exécutions, à titre d'exemple, seraient publiques. Enfin il fut décidé que le criminel serait décapité par l'effet d'un même mécanisme, la guillotine, comme l'avait proposé le député Dr. GUILLOTIN. La première exécution eut lieu en place de Grève le 23 avril 1792. La guillotine n'était pas à proprement parler d'une invention mais bien l'amélioration de certaines machines à décollation.

<sup>1</sup> BUCHEZ donne copie d'un jugement qui date du 22 novembre 1787 à Château-Landon qui vient en appel le 11.08.89. t. III, 47-48. Appel rejeté, confirmation de la peine. SAND avait probablement lu ce passage.

<sup>2</sup> L'épée était "le damas à décoller des Capitouls", visible au musée du vieux Toulouse. Une chronique du temps note que "les assistants rentrèrent chez eux en silence".

<sup>3</sup> Dès le 1<sup>er</sup> décembre 1789 l'assemblée avait voté, sur proposition du Dr. GUILLOTIN, l'égalité des peines pour tous les citoyens. Le 21 janvier 1790 ce sera l'instrument du Dr. LOUIS, la guillotine qui sera adoptée.

<sup>4</sup> Il convient de dire que la position de Jean-Jacques ROUSSEAU est pour le moins ambiguë. Voir *Contrat social*, II, V, p. 72-73, Garnier Flammarion 1984.

<sup>5</sup> "Il faut croire que le peuple doux, sensible, généreux qui habite la France et dont toutes les vertus vont être développées par le régime de la liberté traitera avec humanité les coupables, et convenir que l'expérience, la sagesse vous permettent de conserver les principes sur lesquels s'appuie la motion que je fais que la peine de mort soit abolie." ROBESPIERRE, *Ecrits*, pr. par Claude MAZAURIC, Paris, Messidor/Editions sociales, 1989, p. 149.

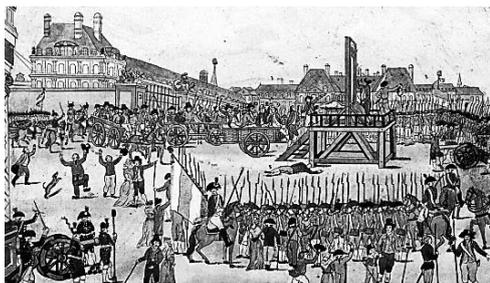
<sup>6</sup> BUCHEZ, III, *op. cit.*, p. 54-56. V.

<sup>7</sup> Article 3 du Code pénal de 1791 (6 octobre 1791), Titre 1<sup>er</sup> "Des peines en général".

## ► GEORGE SAND ET LA PEINE DE MORT.

En octobre 1830, à la suite de la Révolution de juillet devait avoir lieu le procès de quatre ministres de CHARLES X, dont POLIGNAC, accusés de haute trahison, un crime puni de mort. Le pouvoir chercha à leur éviter la guillotine en évoquant une possible abolition de la peine de mort, abolition à laquelle, disait-on, LOUIS-PHILIPPE était favorable. George SAND s'en réjouissait auprès d'une amie : *"l'abolition de la peine de mort sera une de mes utopies sées"*, avant de confier à un autre correspondant : *"horrible et sanguinaire est la loi qui les livre au couteau du boucher ... ce jour-là j'aurai la mort dans l'âme"*. Le pouvoir fit traîner les choses et, finalement, cela ne sera pas : ils seront cependant condamnés à la détention perpétuelle par la Cour des Pairs<sup>3</sup>. En 1832 la Chambre repoussa une demande d'abolition, mais une initiative des députés obtint que l'on tienne compte dans les procès d'assises de circonstances atténuantes. Initiative efficace puisque, dès l'année suivante, le nombre d'exécutions fut divisé par deux (de 100 à 50). Quelques années plus tard, en 1835, la Cour des Pairs se réunit pour juger 164 républicains responsables des insurrections de Lyon et de Paris et d'autres villes, qui avaient eu lieu l'année précédente. George SAND, aux côtés de Michel DE BOURGES, suivit avec attention le déroulement de ce procès, tout en fréquentant les milieux républicains soucieux depuis quelques années, de réhabiliter ROBESPIERRE et la Convention montagnarde. Elle lut alors *Conspiration pour l'égalité dite de BABEUF*, publié en 1828 par Philippe BUONARROTI<sup>4</sup>, l'un des acteurs de ce complot qui avait tenté de renverser le Directoire au profit d'une République égalitaire. Elle rencontra, d'ailleurs, ce vieux révolutionnaire qui avait connu ROBESPIERRE<sup>5</sup> et louait "sa haute sagesse"<sup>6</sup>. C'est également dans ces moments qu'elle prit connaissance de *l'Histoire parlementaire de la Révolution française* de BUCHEZ et ROUX qui comptera 40 volumes et lui servira longtemps de référence<sup>7</sup>. Ses auteurs, bien que catholiques, se montraient eux aussi zélés de la Convention montagnarde et de ROBESPIERRE, justifiaient les massacres de septembre et la Terreur, donc l'usage de la guillotine. D'ailleurs, en mars 1836, elle écrivait une longue lettre au jeune Luc DOSAGES (16 ans), lettre qui résumait leurs entretiens sur la Révolution française. Elle y faisait l'éloge de ROBESPIERRE l'incorruptible *"le seul homme du peuple, [...] le seul ennemi sincère de la Tyrannie"*<sup>8</sup>. et justifiait son action contre la bourgeoisie girondine qui tentait d'arrêter la Révolution pour son plus grand profit, comme la violence exercée à son encontre. Ainsi écrivait-elle : *"les libérateurs allaient toujours. Ils avaient du sang jusqu'au cou, on les appelait bourreaux ; on les nommait monstres, bêtes féroces. Ils souriaient d'un air impassible, et ayant travaillé tout le jour à cette épouvantable corvée, ils avaient à peine de quoi souper le soir."* Mais les mensonges de cette "immense classe aisée" étaient tels que, le 9 Thermidor, le peuple *"laissa égorger ses libérateurs"*<sup>9</sup>.

Ainsi, concluait-elle, se termina la révolution : *"marche ascendante de la délivrance depuis les états généraux jusqu'à la puissance de Robespierre, marche rétrograde depuis la mort de Robespierre, jusqu'à la restauration"*<sup>10</sup>. Exact contrepied de ce que THIERS affirmait dans son Histoire de la Révolution. Cette lettre, adressée à un adolescent est d'un grand intérêt car, connaissant l'importance attachée à l'éducation par son auteure, elle reflète certainement ses convictions à propos de la Révolution, en particulier dans sa période la plus violente. On retrouvera d'ailleurs cette même opinion dans le roman *Spiridion* (1839 et 1842), lorsque George SAND fait dire au Frère ALEXIS dans une longue méditation : *"Ils [les révolutionnaires] avaient la conviction héroïque, mais romanesque qu'ils touchaient au but, et qu'encore un peu de sang versé les ferait arriver au règne de la justice et de la vertu. Erreur que je ne pouvais partager. [...] erreur sainte sans laquelle ils n'eussent pu imprimer au monde le grand mouvement qu'il devait subir pour sortir de ses liens !"*<sup>11</sup>



<sup>1</sup> *Corr.*, I, à Mme GONDOÛIN SAINT-AGNAN, 13 octobre 1830.

<sup>2</sup> *Ibidem*, à Ch. MEURE, 31 octobre 1830.

<sup>3</sup> Amnistie en 1836 mais 20 ans de bannissement hors de France puis réduction de peine.

<sup>4</sup> *Conspiration pour l'égalité dite de Babeuf*, par Ph. BUONARROTI, 2 t., A la librairie romantique, n° 458, 1828.

<sup>5</sup> Ainsi confie-t-elle à MICKIEWISC : *"J'ai connu des gens qui l' [Robespierre] avaient connu plus que personne..."*. *Corr.*, VI, p. 122. Peu d'hommes en 1835 auraient pu correspondre à cela.

<sup>6</sup> Et poursuit-il *"on ne peut que détester la perversité ou déplorer l'incompréhensible aveuglement de ceux qui ourdirent et consommèrent son assassinat"*. Ph. BUONARROTI, *Conspiration pour l'égalité dite de Babeuf* La Fabrique, 2015, p.47.

<sup>7</sup> BUCHEZ, dans son tome XIX, justifie les massacres de septembre et dans le tome XX Ph. BUCHEZ justifie l'emploi de la Terreur. Tous deux sont datés de 1835.

<sup>8</sup> *Corr.*, IV, datée par G. LUBIN 1837 faute de repères plus précis (voir sa note 2, p. 9). Je pense qu'il convient de la dater de février 1836 pour les raisons exposées. Revenons à cette année 1835s ci-dessus.

<sup>9</sup> *Ibidem*, les citations de ce paragraphe appartiennent à la page 11. Italiques de George SAND.

<sup>10</sup> *Ibidem*. ? Exactement l'inverse de la conclusion de THIERS.

<sup>11</sup> *Spiridion*, pr. M. HECQUET, Slatkine reprints, Genève 2 000, p. 259-260.

► **REACTIONS DE GEORGE SAND A PROPOS DE LA PEINE DE MORT ET DE LA GUILLOTINE.**



Revenons aux lendemains du procès monstre. Le 28 juillet 1835 FIESCHI, vague républicain, fait sauter une machine infernale sur les boulevards lors d'un défilé. Le roi est indemne mais l'explosion fera 18 morts. George SAND condamne l'attentat de FIESCHI<sup>1</sup>, mais ne réagit pas à l'exécution de FIESCHI et de ses deux comparses guillotines le 19 février suivant, sans doute en raison des nombreuses victimes innocentes. Elle aura d'ailleurs cette même attitude vingt ans plus tard lors de l'attentat D'ORSINI (14 janvier 1858) qui fut, lui aussi meurtrier. Toute autre est sa réaction lorsque, le 25 juin 1836, le jeune ALIBAUD tire sur LOUIS-PHILIPPE et le manque. Aussitôt arrêté, il sera guillotiné le 11 juillet. La *Revue des Deux Mondes* du 1<sup>er</sup> juillet ayant traité ALIBAUD "d'infâme et de criminel pauvre et bête", George SAND réagit auprès de BU-LOZ : "vous avez écrit une saloperie" sur un "héros" qui a donné sa vie à sa cause<sup>2</sup>. Elle écrira au condamné une lettre passionnée (qu'elle n'enverra pas) dont voici les dernières lignes : "Mort sublime, souviens-toi dans les cieux du seul amour que tu ayes [sic] inspiré sur terre [...] Va, mon amour, va, mon fils, monte en souriant les marches de l'autel où ton sang va couler<sup>3</sup>."

Trois ans plus tard, en 1839, BLANQUI et BARBÈS tentent de renverser LOUIS-PHILIPPE. Mal

préparée l'insurrection échoue, quelques victimes sont à déplorer, dont un lieutenant dont la mort est imputée à BARBÈS. Condamné à la guillotine, des écrivains, dont Victor HUGO et LAMARTINE, obtiennent la grâce royale. Dans une lettre confiée à LAMENNAIS George SAND condamnait à la fois l'insurrection et cette grâce qui valorisait LOUIS-PHILIPPE et déshonorait le gracié.

A la veille de la Révolution de 1848, elle soutenait toujours aussi fermement ROBESPIERRE et la convention montagnarde. Ainsi, écrivait-elle : "De tous les terroristes, ROBESPIERRE fut le plus humain, le plus ennemi par nature et par conviction des apparentes nécessités de la terreur et du fatal système de la peine de mort<sup>4</sup>."

Fatal, certes, mais qu'elle jugeait nécessaire alors.



► **LA DEUXIEME REPUBLIQUE.**

Vint la Révolution de 1848. Le gouvernement provisoire, autoproclamé, qui se réclamait du peuple, imposa le Suffrage universel, supprima l'esclavage et abolit la peine de mort le 26 février 1848, mais seulement pour des faits politiques<sup>5</sup>. George SAND qui espérait depuis longtemps que le peuple au pouvoir briserait "à jamais le couperet de la guillotine<sup>6</sup>" fut cependant satisfaite : car, même si la loi ne concernait que les crimes politiques, il s'agissait là d'un progrès certain et, en tout cas, une arme retirée aux pouvoirs.

Ainsi la guillotine était-elle désormais réservée aux seuls criminels de droit commun.

► **EGORGEMENT DE JUIN.**

Trois mois plus tard, les élections sont perdues par les républicains de la veille en mai 1848, le parti bourgeois désormais au pouvoir supprime les Ateliers nationaux qui versaient un secours aux ouvriers en chômage. Le Paris ouvrier s'enflamme aussitôt (22 au 26 juin). La répression est brutale : plus de 5 000 morts, 27 000 arrestations, 11 000 condamnations à la prison et à la déportation. Cet "égorgement" du peuple par le peuple la marquera à jamais<sup>7</sup>. Cette abolition partielle se rajouta au problème posé. Car il restait à déterminer la peine suprême à appliquer aux crimes politiques (intelligence avec l'ennemi, désertion, trahison, attentats, révoltes, etc.) puisque les peines de travaux forcés ne convenaient pas pour ces citoyens. Le Code pénal de 1791 avait déjà introduit une peine de substitution : la déportation qui consistait à transporter un condamné dans un endroit situé en dehors du territoire national, puis placé en camp fermé ou ouvert selon le degré du crime. Cayenne fut désigné dès 1792 pour accueillir les prêtres réfractaires (26 août 1792). Plus tard le Directoire l'utilisa sur une plus grande échelle au lendemain du coup d'Etat de Fructidor an V, quand les chambres annulèrent les élections gagnées par les royalistes.

<sup>1</sup> *Lettres d'un Voyageur*, à F. LISZT, VII, Garnier-Flammarion, 1971, p. 229.

<sup>2</sup> *Corr.*, III, p. 457.

<sup>3</sup> Cité par P. REBOUL, A la recherche d'Engelwald in *RHLF*, 1<sup>er</sup> mars 1955, p. 36.

<sup>4</sup> G. SAND, *Histoire de ma vie*, Christian PIROT éditeur, 2000-2003, t. I, p. 233-234. Elle date ce paragraphe : *Écrit en 1847* (peut-être pour dire qu'elle ne soutiendrait plus ces idées ?). **RAPPROCHER** CETTE CITATION DE CE QUELLE ECRIT DANS *NANON*, Une moitié qui anéantit l'autre, abandonner les théories de 93 etc.

<sup>5</sup> Victor HUGO, dans son discours du 15 septembre suivant devant l'Assemblée constituante ne parviendra pas à convaincre les représentants de l'abolir complètement.

<sup>6</sup> Lettre citée par G. LUBIN dans *Les Lettres françaises* du 27.12.1967 et LOVENJOL E 885, fol. 17-19.

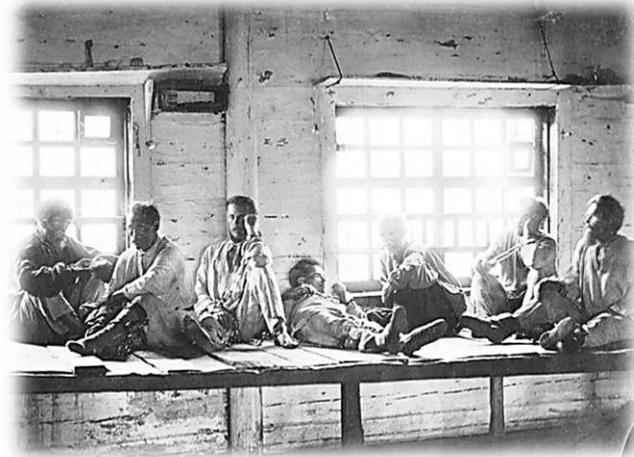
<sup>7</sup> Voir la préface de *Cadio* in *Revue des Deux Mondes* 1<sup>er</sup> septembre 1867.

Des milliers de condamnés politiques, droits communs et prêtres réfractaires seront déportés à Cayenne. Le climat équatorial, le manque de soins (dysenterie, paludisme, fièvre jaune), les brutalités des gardiens provoqueront une mortalité massive. L'un des détenus TRONSON DU COUDRAY, qui fut le défenseur de la reine MARIE-ANTOINETTE, s'en plaignit dans une lettre à son épouse comparant ce régime à celui d'une *guillotine sèche*<sup>1</sup> – la mort sans faire couler le sang. Il en mourra huit mois après son arrivée<sup>2</sup>. Cette métaphore resta dans les mémoires. En octobre 1849<sup>3</sup> elle apprend que le gouvernement étudie l'implantation à Nossi-Bé (Madagascar) d'une prison destinée à accueillir les prisonniers politiques de Doullens et de Belle-Isle. Elle réagit aussitôt dans le journal *L'Événement* du 2 novembre<sup>4</sup> :

*"Comment ose-t-on, commettre ce crime de bannir dans des contrées lointaines et aussi malsaines des hommes condamnés pour leurs idées ? Sait-on que cette île de Madagascar est dangereuse au point qu'une garnison française vient d'être égorgée par des indigènes<sup>5</sup>. Sait-on que le climat de ce pays est mortel pour nos compatriotes ?"*

S'adressant au Président de la République, elle s'étonne de le voir utiliser désormais la déportation pour se débarrasser des opposants politiques ! Mais *il inflige, quoi qu'il dise, "le supplice de la mort, et ce, dans des conditions atroces !" [...]* "Il y a dans cette feinte clémence qui supprime l'échafaud pour infliger le supplice de la mort en détail quelque chose d'atroce ; et le juge, le bourreau même, oserait-il dire au dernier des criminels : [...] Je n'ose te tuer là parce qu'on nous voit mais pars, je suis pressé de t'assassiner loin d'ici."

Sa protestation fut publiée à deux reprises mais le gouvernement, faute de temps, préféra utiliser la déportation en Algérie pour 459 condamnés des journées de juin, avant de développer **Cayenne**. George SAND ne se doutait pas alors qu'elle aurait bientôt l'occasion d'intervenir à nouveau.<sup>6</sup>



#### ► LE COUP D'ETAT DU 2 DECEMBRE 1851 ET LA REPRESSION QUI S'ENSUIT.

Aux lendemains de ce coup d'Etat le pouvoir fait arrêter 27 000 présumés opposants. Les tribunaux ne tardent pas à prononcer des peines de déportation.

Des amis de George SAND sont sur ces listes. George SAND décide de réagir au plus haut niveau de l'Etat, celui du président Louis-Napoléon BONAPARTE. Elle sait que l'on prononce des peines de déportation vers Cayenne, c'est-à-dire de *guillotine sèche* à laquelle sont condamnés des amis républicains comme GREPPO et DUFFRAISSE.

Elle lui écrit le 20 janvier 1852<sup>7</sup> :

*"Ah ! Prince, le mot déportation, cette peine mystérieuse, cet exil éternel sous un ciel inconnu, elle n'est pas de votre invention, si vous saviez comme elle consterne les provinces les plus calmes et les hommes les plus indifférents. [...] Et la prison préventive où l'on jette des malades, des moribonds, où les prisonniers sont entassés maintenant sur la paille dans un air méphitique et pourtant glacés de froid<sup>8</sup>. [...] Est-ce que ceux qui vont périr à*

<sup>1</sup> Eventuellement J.C. MICHELOT, *La guillotine sèche Histoire du bagne de Cayenne*, Ed. Fayard.

<sup>2</sup> Guillaume Alexandre TRONSON DU COUDRAY (1750-1798 Sinnamary Guyane) Avocat défenseur de la reine MARIE-ANTOINETTE. Emprisonné sous la Terreur. Pris sous la Convention thermidorienne dans le coup d'Etat du 18 fructidor an V. Embarqué à Rochefort le 22 septembre 1797 en compagnie de 11 autres députés, arrivés 10 novembre suivant en Guyane (49 jours). Serait l'inventeur du mot *Guillotine sèche*. Il mourra en déportation moins d'un an plus tard le 27 mai 1798. 328 hommes, sans jugement, furent déportés, prêtres réfractaires (hostiles à la République), émigrés... La loi du 19 ventôse an V condamna les fonctionnaires qui refusaient de prêter le serment de haine à la royauté. Dès la première année 172 morts. En novembre 1799 fin de la déportation en Guyane. Une petite centaine de déportés avaient survécu à la première année (fièvre jaune, dysenterie, paludisme...) 133 furent rappelés en France par BONAPARTE à la chute du Directoire (amnistie de Noël 1799). Voir Ph. LAFFON-LADEBAT, 1797/1798 : *Les déportés politiques de fructidor en Guyane\**, 2005, sur internet.

<sup>3</sup> Elle avait lu dans BUCHEZ le récit de ce coup d'Etat et de ses suites. D'ailleurs dans *Souvenirs de mars-avril 1848* elle fait référence à ce Coup d'Etat, voir *Histoire de ma Vie* t. II, p. 1188.

<sup>4</sup> Cet article fut publié à nouveau dans le même journal le 22 avril 1850. Corr., IX, p. 402.

<sup>5</sup> Il semblerait que *L'Événement* publiera à nouveau Aux Modérés le 21 ou 22 avril 1850. IX, p. 518, note 2.

Sans doute évoque-t-elle l'attaque franco-anglaise (Madagascar n'est pas encore une colonie) qui échoua lamentablement. La reine RANAVALONA fit exposer le long du littoral 21 crânes européens montés sur des poteaux pour décourager toute invasion. Tiré de *Reine de Madagascar RANAVALONA I Biographie* (internet). Madagascar devint colonie française en 1896.

<sup>6</sup> Eventuellement J.-C. MICHELOT, *La guillotine sèche Histoire du bagne de Cayenne*, Ed. Fayard.

<sup>7</sup> X, 659-664.

<sup>8</sup> X, 662-663. Elle sera reçue deux fois par Louis-Napoléon BONAPARTE, les 29 janvier puis 6 février 1852. Voir à PJH le 30 janvier.

*Cayenne ou dans la traversée ne laisseront pas un nom dans l'histoire à quelque point de vue qu'on les accepte ?<sup>1</sup>*



Elle réclamera une amnistie qui ne viendra pas<sup>2</sup>.

Reçue deux fois à l'Elysée, six lettres dont l'une, du 18 mai suivant<sup>3</sup> où elle se plaint sans nuances à **Louis-Napoléon BONAPARTE** du sort réservé aux prisonniers dans sa lettre du 18 mai 1852. (Ne mentionne pas déportation).

Fut-elle écoutée ? Elle dit que peu. On peut cependant penser que ses plaidoyers (lettres du 3 février 1852 et ses entretiens du 29 janvier (voir lettre à P.J.H. du 30 janvier) et du 6 février, puis lettres à Louis-Napoléon BONAPARTE du 20 février, du 30 avril, du 18 mai, du 27 juin enfin, non retrouvée, du 2 août suivant) eurent peut-être une certaine influence sur les décisions du prince-président ; création d'un Comité des grâces politiques le 9 mars 1852, opérationnel vers la fin du mois. Notons cependant *La France napoléonienne* qui, le 1<sup>er</sup> mars 1852, faisait état de la démarche de George SAND et "plus de trois cents personnes ont été relâchées à sa prière" X 695, note 1. Propagande ? Certainement, mais jusqu'à quel point ? Louis-Napoléon BONAPARTE accordera 3562 grâces durant l'année 1852 (dont 2464 avant la fin de juillet<sup>4</sup>).

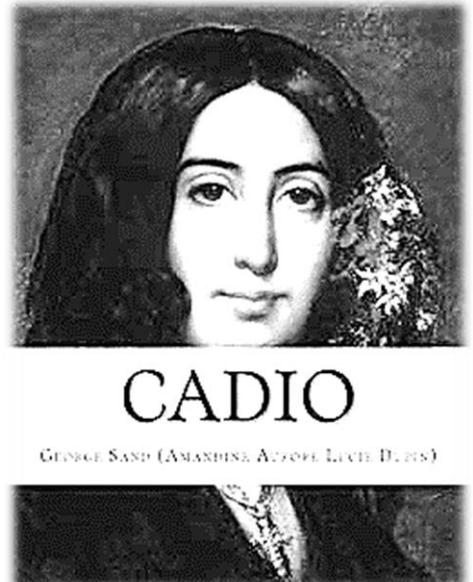
#### ► EXIL POLITIQUE.

Elle, qui lisait *l'Histoire de la Révolution française* publiée par l'exilé Louis BLANC, arrête cette lecture en 1854, au tome 6 qui traite de la chute des Girondins en juin 1793. Elle en reprendra cependant la lecture lorsque le 12<sup>e</sup> et dernier livre paraîtra huit ans plus tard. La guerre meurtrière de Vendée très présente dans cette œuvre, comme, d'ailleurs, dans *l'Histoire parlementaire* de BUCHEZ, lui pose à nouveau le problème de la guerre civile qu'elle redoutait tant. Ce sera *Cadio*<sup>5</sup>. Roman dont l'intrigue est placée du printemps 1793 au 10 août 1795 lorsque les Vendéens furent vaincus à Quiberon par le général HOCHÉ (nombreux fusillés).

A Nantes où le représentant du comité de Salut public CARRIER fait régner l'ordre dans le pays nantais au prix de massacres de masse où la guillotine ne suffit plus : prêtres réfractaires, prétendus contre-révolutionnaires, mais aussi malades, femmes et enfants. Il invente un substitut beaucoup plus efficace à la guillotine jugée trop lente, *la déportation verticale* qui consiste à entasser des condamnés (la plupart sans jugement) sur des barques à fond plat que l'on coule au milieu du fleuve. Comme le remarque Cadio qui fut, un temps, lui-même l'un des bourreaux<sup>6</sup> : "*Il faut bien varier le genre de mort, et puis la guillotine est fatiguée ; elle a trop mordue, la vierge rouge ! Ses dents sont ébréchées*".

Suit la relation d'un songe éveillé, halluciné, de Cadio qui nous montre jusqu'où la barbarie de l'homme peut aller<sup>8</sup>. La leçon qu'elle tire de son étude alors qu'elle achève le roman (10 mai 1867) :

*"Nous sommes malheureusement encore les fils de ceux qui s'envoyaient mutuellement à la guillotine, et les petits-fils de ceux qui s'envoyaient au bûcher, pour cause d'idées contraires. Il faut bien que nous apprenions à porter en nous notre propre pensée et nos propres croyances, sans exiger que les autres nous suivent et sans aimer moins ceux qui ne nous suivent pas".*



<sup>1</sup> *Ibidem*, 664. Elle obtint la commutation de la peine de déportation à Cayenne en exil pour GREPPO et DUFFRAISSE, mais aussi celle de plusieurs républicains déjà embarqués et sur le départ. X, 696, n. 1.

Ajoutons Luc DESAGES X 703. Mais aussi celle des 4 soldats condamnés à mort, à Constantine, à la suite de sa lettre à Louis-Napoléon BONAPARTE du 12 février 1852, X, 712, suite à une demande de Lise PERDIGUIER.

<sup>2</sup> Elle se refuse à parler de grâce qui garde l'énoncé de la peine.

<sup>3</sup> XI, 150-154.

<sup>4</sup> *Poursuivis à la suite du coup d'Etat de décembre 1851*. J.-Cl. FARCY, <http://tristan.u-bourgogne.fr/1851.htm>.

<sup>5</sup> Personnage central du roman : jeune homme un peu simple (énigmatique?) qui participe à tous ces événements tragiques, dans les deux camps, qui font son éducation politique, et le feront rallier la cause de la République avant de finir général dans l'armée républicaine. *Revue des Deux Mondes* 1.09-15.11.1867.

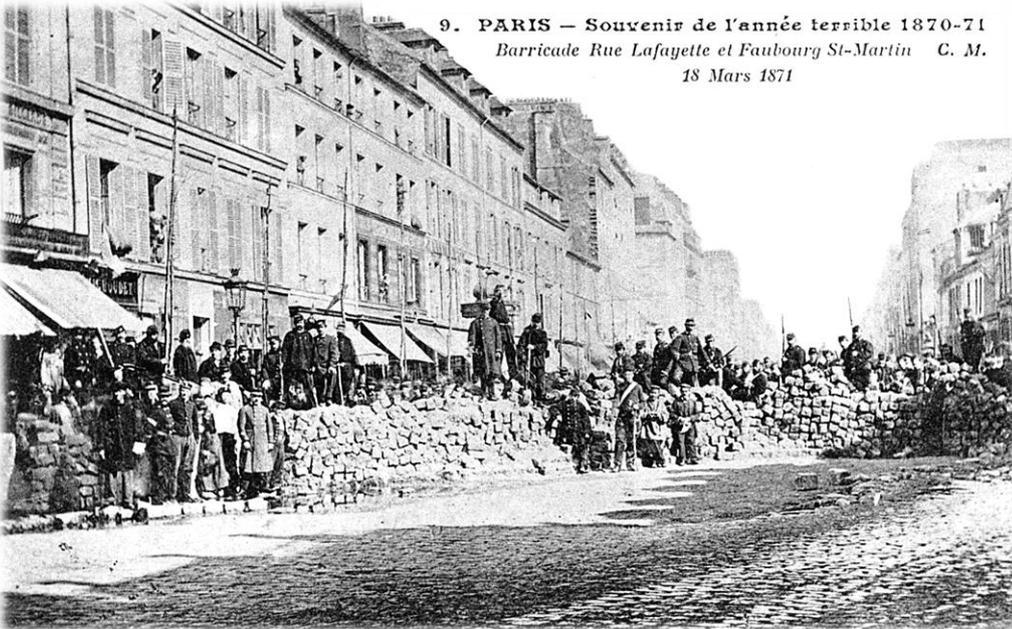
<sup>6</sup> *Revue des Deux Mondes*, 15 octobre 1867 : "j'ai guillotiné, fusillé et noyé et violé la pitié" avoue-t-il, p. 794.

<sup>7</sup> *Ibidem*, p. 793.

<sup>8</sup> *Cadio*, *Revue des Deux Mondes*, 15 octobre 1867, p. 792-793.

<sup>9</sup> XX, 397, 15 avril 1867.

9. PARIS — Souvenir de l'année terrible 1870-71  
Barricade Rue Lafayette et Faubourg St-Martin C. M.  
18 Mars 1871



► LA COMMUNE.

Comme on le sait George SAND ne pardonnera jamais à la Commune de Paris d'être passé outre au résultat du suffrage universel.

Plus de 4 000 communards seront condamnés à la guillotine sèche en Nouvelle Calédonie. Elle ne tentera aucune action pour demander une amnistie en leur faveur.

Elle fera cependant le bilan de sa pensée politique dans trois documents publics, Deux lettres ouvertes et un roman, *Nanon* qui se déroule durant

la Révolution française, et de façon plus concise à l'un de ses correspondants :

*"Je hais le sang répandu et je ne veux plus de cette thèse : "Faisons le mal pour amener le bien ; tuons pour créer"<sup>1</sup>. Non, non ; ma vieillesse proteste contre la tolérance où ma jeunesse a flotté. [...] Il faut nous débarrasser des théories de 93 ; elles nous ont perdus"<sup>2</sup>.*"

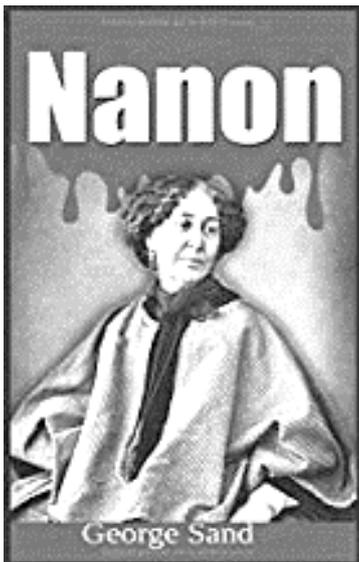
Dans le roman *Nanon*/SAND assiste à deux reprises à une exécution capitale par guillotine. La première à Châteauroux où elle s'est rendue pour



*Déportés de la Commune de Paris en Nouvelle Calédonie septembre 1872.*

tenter de sauver Emilien. Deux jeunes nobles accusés, sans preuves, de s'être opposés au départ des recrues, seront guillotinés. George SAND met ici l'accent sur les dénonciations et la précipitation des jugements de tribunaux révolutionnaires prompts à envoyer les suspects à la mort. Il y avait foule autour de l'échafaud. *"Au milieu d'un effrayant silence"* elle entend *"les cris perçants de plusieurs femmes [...] prises de crise de nerfs."* Pour sa part elle ne sortit pas le lendemain craignant de voir la guillotine et le sang sur les pavés [nuisance constatée par les historiens du temps<sup>3</sup>].

Quelques jours plus tard, le 10 août 1793, c'est la fête dans la ville. Nanon assiste à une fête républicaine qu'elle qualifie de "burlesque" puis, quelques jours plus tard, à une "tragédie atroce" :



<sup>1</sup> C'était l'argument de Philippe BUCHEZ dont elle avait fréquenté assidument l'Histoire parlementaire de la Révolution française où l'auteur, comme on l'a vu précédemment, justifiait la Terreur.

<sup>2</sup> *Corr.*, XXII, à A. GABRIÉ, 21 octobre 1871, p. 590.

<sup>3</sup> Au point que les exécutions parisiennes seront transférées de la place de la Révolution à la place du Trône renversé (Nation) tout près de la barrière des fermiers généraux, donc loin du centre de Paris.

l'exécution d'un bourgeois de sympathies royalistes. "Je fermai les yeux. J'entendis tomber le couperet, je restai comme paralysée, comme décapitée moi-même un instant."

Elle évoque également les "Réjouissances cyniques" du "beau monde" qui "semblait devenu fou" : les fêtes données par Mme TALLIEN et la future impératrice, Mme DE BEAUHARNAIS. Les "bal[s] des victimes où l'on se saluait en faisant la pantomime de laisser tomber la tête, où l'on dansait en robe blanche et ceinture de deuil, où l'on se coiffait en cheveux courts dits *toilette de guillotine*. Un délire, écrit-elle, d'un monde très mêlé, de jeunesse dorée – merveilleuses et incroyables – de bourgeois enrichis par spéculation sur l'assignat et d'émigrés qui commençaient à rentrer : "Paris m'épouvantait l'esprit encore plus que Paris se ruant autour de l'échafaud".

On ne peut s'empêcher en lisant ces récits d'exécutions capitales de les rapprocher de la relation faite par son ami TOURGUENIEV alors qu'il arrivait d'une nuit passée à La Roquette où il avait suivi les préparatifs à l'exécution de TROPDMANN le 19 janvier 1870<sup>1-2</sup>. Regrette qu'on ne parle à Paris "que du crime de Pantin dans les salons, dans les ateliers, dans les rues, dans les coulisses. C'est étonnant comme le Parisien est avide de drame dégoûtant et féroce bête"<sup>3</sup>. A Maurice elle écrit ce même soir : "Il ne s'était pas couché, il avait assisté à la toilette et à



l'exécution de TROPDMANN qui a subi son affaire avec un grand calme et beaucoup d'aisance. Seulement à la fin il a voulu "se dérober" par une convulsion d'horreur propre à tous ceux qui passent par cette hideuse chine."<sup>4</sup> TOURGUENIEV lui avait probablement parlé de la foule qui avait passé la nuit pour assister à cette exécution car beaucoup considéraient cela comme un spectacle. En 1872, l'année où paraît *Nanon*, il y eut en France 24 exécutions qui attirèrent de 3 000 spectateurs à Aix, à Arras, et à Toulouse, de 8 à 10 000, enfin à Caen 12 000.

#### ► CONCLUSION

De multiples tentatives des députés en faveur de l'abolition de la peine de mort. Plus de soixante-dix furent repoussées par les Assemblées entre 1848 et 1981. Seules trois mesures furent prises durant ce temps pour atténuer la cruauté du châtement : la possibilité de tenir compte de circonstances atténuantes en 1832, la suppression de l'échafaud en 1870, enfin celle de la publicité des exécutions en juin 1939 par Edouard DALADIER. Mais il faudra attendre 1981 pour que **Robert BADINTER** obtienne cette abolition.

Plus d'un siècle après la disparition de George SAND !

Un décret d'Adolphe CREMIEUX<sup>5</sup> en octobre 1870 supprime l'échafaud (probablement pour des soucis d'économie car il faut des charpentiers pour monter l'échafaudage, peut-être aussi pour en diminuer la visibilité de la guillotine ? à moins que ce soit dans un souci d'humanité, pour épargner au condamné à monter les marches. C'était en tout cas le souhait formulé par Maxime DU CAMP dans son article paru dans la *Revue des Deux Mondes* du 1<sup>er</sup> janvier 1870).

Exécutions publiques : année 1872.

Juin 1939 : DALADIER, premier ministre, supprime les exécutions publiques à la suite d'une exécution publique à Versailles.

On peut voir une guillotine au musée de la Justice à Draguignan



<sup>1</sup> *L'Exécution de TROPDMANN*, La Bibliothèque russe et slave, 1870, traduction d'I. PAVLOVSKI, parue dans *Souvenirs sur Tourgueniev*, Paris, Savine, 1887.

<sup>2</sup> Ivan TOURGUENIEV (1818-1883) romancier et dramaturge russe qui lutta en Russie contre le servage. Hostile à la peine de mort il assiste sur invitation (Maxime DU CAMP ?) à la préparation et à l'exécution de TROPDMANN. Très ami des VIARDOT (il habite chez eux en 1870) il se fera construire une datcha à Bougival sur un terrain appartenant à leur propriété, où il mourra.

<sup>3</sup> *Corr.*, XXI, à Maurice DUDEVANT-SAND, 25 septembre 1869, p. 646.

<sup>4</sup> *Corr.*, XXI, à Maurice DUDEVANT-SAND, 19 janvier 1870, p. 779-780.

<sup>5</sup> Ne pas confondre avec Gaston CREMIEUX, parent du précédent, fusillé en raison de sa participation à la Commune de Marseille, le 30 novembre 1871.

## "LISZT/CHOPIN : PORTRAITS CROISÉS".

Par Gilbert PAOLI.

Léonard DE VINCI/MICHEL-ANGE, VAN GOGH/GAUGUIN, INGRES/DELACROIX, PICASSO/MATISSE : le monde de la peinture est riche en duels. Le monde de la musique aussi. Contemporains, amis et rivaux à la fois, CHOPIN et LISZT, les deux plus grands pianistes compositeurs de la période romantique, ont l'un et l'autre contribué à bouleverser le monde de la musique chacun à leur manière. Entre compétition et émulation, leurs propos comme leurs œuvres témoignent de ce rapport complexe et quelquefois conflictuel. Très tôt, critiques et amateurs de musique les ont comparés. Chacun leur est tour à tour apparu comme un maître : CHOPIN, celui de la poésie ; LISZT celui de la virtuosité.



### I - LES DEUX COMPOSITEURS SONT ASSEZ SEMBLABLES PAR LEUR PARCOURS.

#### D'un point de vue personnel :

#### ♦ Tous deux sont nés au début du XIX<sup>e</sup>.

La date de naissance de CHOPIN est traditionnellement fixée au 1<sup>er</sup> mars 1810, LISZT est né le 22 octobre 1811 (année de la comète, ses parents y voyant un signe prémonitoire de son génie).

#### ♦ Tous deux sont originaires d'Europe centrale.

CHOPIN est né à Zelazowa Wola, petit village situé à une quarantaine de kilomètres à l'ouest de Varsovie. LISZT est né à Doborjan, aujourd'hui Raiding, petit village du Burgenland, autrefois dans le royaume de Hongrie et aujourd'hui en Autriche.

#### ♦ Tous deux ont des parents qui sont assez bien intégrés dans la société de leur temps : les deux enfants grandissent dans un milieu favorable.

Nicolas CHOPIN, le père de Frédéric, est précepteur des enfants de la famille ŁACZYNSKI, Nicolas se marie avec Justyna KRZYŻANOWSKA, une familière de la comtesse SKARBK. En 1810, Nicolas devient répétiteur de français au lycée de Varsovie puis à partir de 1820, professeur à l'école militaire d'application (Académie du Corps des Cadets de la Noblesse).

Adam LISZT, le père de Franz, est violoncelliste et chante dans la chorale du prince ESTERHAZY avant de devenir intendant des bergeries du prince dans le bourg de Raiding (c'est une promotion importante).

#### ♦ Tous deux sont des enfants surdoués reçus dans l'aristocratie.

En 1818, alors qu'il a 8 ans, CHOPIN fait son entrée officielle de musicien dans le monde : il donne devant le grand-duc CONSTANTIN, frère du tsar, un concert de bienfaisance pour un poète polonais.

En 1820, alors qu'il a 9 ans, LISZT donne son premier concert, à Oedenburg. C'est un concert de charité au bénéfice d'un musicien aveugle (LISZT sera généreux toute sa vie : à sa mort il laisse sa soutane, quatre chemises et sept mouchoirs de poche).

#### ♦ Tous deux passent par Vienne.

Vienne en effet est passage obligé pour tout musicien désireux de se faire connaître.

CHOPIN y donne un premier concert (le 11 août 1828). Il retourne à Vienne en novembre 1830, une semaine avant l'insurrection de Varsovie. Il y reste 8 mois jusqu'en juillet 1831.

LISZT y donne également ses premiers concerts et y reçoit l'enseignement de CZERNY d'abord puis de SALIERI (personnage particulièrement généreux et désintéressé contrairement à la légende noire entretenue par une nouvelle de POUCHKINE et par le film plus récent de Milos FORMAN).

#### ♦ Tous deux s'installent à Paris.

CHOPIN quitte Vienne car les Polonais y sont mal vus après la révolte de la Pologne contre la Russie. Il veut se rendre à Londres ; mais c'est d'abord à Paris qu'il arrive, avec le projet de ne s'y arrêter que peu de temps. Sur son passeport, visé pour l'Angleterre, il a fait ajouter : "Passant par Paris". En fait il va s'y établir définitivement jusqu'à sa mort en 1849 même si comme l'écrit LISZT "*il a terminé ses jours sur une terre étrangère dont il ne se fit jamais une patrie adoptive, fidèle à l'éternel veuvage de la sienne*".

Quant à LISZT, il donne son premier concert public à Paris le 7 mars 1824 (il a 13 ans).

De 1823 à 1844, quand il n'est pas en tournée aux quatre coins de l'Europe, Franz LISZT vit à Paris. LISZT aime Paris mais aussi la France, pays pour lequel il confesse une "passion chauvine". Sa longue relation avec Marie D'AGOULT, ses échanges avec les artistes, les musiciens, les hommes de lettres et les hommes politiques français, sont à l'image de cette relation privilégiée, dont témoigne également sa prédilection pour la langue française. LISZT est proche de NAPOLEON III. Il est élu membre de l'Académie des Beaux-Arts de Paris en 1881 puis décoré du grade de Commandeur de la Légion d'Honneur.



En 1886, il est reçu à l'Elysée par le Président de la République.

♦ **Tous deux connaissent un premier grand amour platonique qui se termine par une humiliation. LISZT en 1828, CHOPIN en 1835.**

LISZT restera fidèle toute sa vie à la mémoire de Caroline DE SAINT-CRICQ "une femme chaste et pure", dit-il, "comme l'albâtre des vases sacrés". **Caroline DE SAINT CRICQ** est la fille d'un pair de France, ministre du commerce de Charles X. Ce premier amour se déroule sous l'œil favorable de la mère de Caroline. Mais le père découvre que LISZT n'est qu'un jeune homme "pas même né", bohémien de surcroît qui, selon lui, avait cru se faire un nom en courtisant sa fille à qui il donnait des leçons de piano. Fureur et mépris du père. Séparation inévitable en juillet 1828. LISZT n'oubliera jamais cette humiliation.



CHOPIN s'éprend de **Marie WODZINSKA**. Issue d'une famille noble, elle est la sœur de ses camarades de jeu à la pension de ses parents. Ils se connaissent depuis l'enfance. Marie a 16 ans quand il en tombe amoureux en 1835 lors d'un séjour à Dresde chez la famille WODZINSKI. CHOPIN retrouve l'été suivant la jeune fille à Marienbad. La veille de son départ, CHOPIN finit par lui demander sa main. Marie accepte, mais se soumet à la décision de sa mère ; celle-ci ne s'oppose pas catégoriquement, tout en exigeant le secret, le père n'étant pas mis au courant des faits. Et finalement la rupture advient en mars 1837. Ce mariage échoue essentiellement à cause de l'opposition de l'oncle de Marie et de ses préjugés aristocratiques (on n'épouse pas un musicien, un musicien est un domestique) et de l'opposition du père de Marie qui n'aime guère les mauvaises fré-

quentations de CHOPIN : Marie D'AGOULT qui a abandonné son mari pour suivre LISZT et George SAND qui défraie la chronique.

♦ **Tous deux tombent ensuite amoureux à peu près à la même époque.**

La rencontre de LISZT avec **Marie D'AGOULT**, rencontre fulgurante, décisive, date sans doute de décembre 1832. Marie écrit dans ses mémoires : *"la personne la plus extraordinaire que j'eusse jamais vue. Une taille haute, mince à l'excès, des yeux d'un vert de mer où brillaient de rapides clartés semblables à la vague quand elle s'enflamme, une physionomie souffrante et puissante, tel je voyais devant moi ce jeune génie."*

La rencontre de CHOPIN et de G. SAND est de nature différente. C'est G. SAND qui force la main à CHOPIN, G. SAND est désireuse de rencontrer le prodige dont tout le monde parle. Elle fait la connaissance de CHOPIN à l'automne de 1836. La première rencontre a lieu à l'hôtel de France rue Laffitte chez le couple LISZT/D'AGOULT. Et c'est un échec. "Quelle femme antipathique, cette SAND !" dit CHOPIN. Les choses n'avancent guère pendant près de 2 ans car CHOPIN ne se décide pas à faire le premier pas. C'est G. SAND qui encore une fois prend l'initiative. Et juillet 1838 marque le début de la relation.

♦ **Tous deux ont une liaison avec des intellectuelles.**

Inutile de présenter G. SAND. Marie D'AGOULT est l'auteur d'une quinzaine d'ouvrages, la plupart publiés sous le pseudonyme de Daniel STERN (Daniel est le prénom de son fils mort de tuberculose en 1859). Il s'agit de romans, d'études historiques ou philosophiques et de biographies.

**Caroline VON WITTGENSTEIN**, une princesse polonaise immensément riche (30 000 serfs travaillent sur ses propriétés) qui va succéder à Marie D'AGOULT dans la vie de LISZT, a le même profil. Mariée de force à un aristocrate russe, cette femme au visage quelque peu ingrat possède une vaste culture (elle est polyglotte). Elle aussi produit une œuvre considérable qui aborde des problèmes théologiques (*Les causes intérieures sur la faiblesse extérieure de l'Eglise*) entre autres.

♦ **Tous deux vivent avec des femmes mariées qui ont déjà des enfants.**

G. Sand a épousé le baron DUDEVANT et Marie DE FLAVIGNY le comte Charles D'AGOULT. Ces liaisons font scandale et les deux couples doivent momentanément quitter Paris. Comme LISZT et Marie, CHOPIN et SAND décident de s'éloigner de Paris ; les uns à Genève, les autres à Majorque.

Les deux couples fréquentent un monastère abandonné, SAND et CHOPIN celui de Valdemosa, LISZT et Marie D'AGOULT celui de Nonnenwerth.

♦ **Tous deux vivent des liaisons qui aboutissent à des échecs.**

SAND et CHOPIN se séparent en 1846 ; LISZT et Marie D'AGOULT en 1847.

♦ **Tous deux refusent de se reconnaître dans les romans que leurs compagnes écrivent quand leurs relations avec les compositeurs sont terminées.**

Celles-ci prennent soin de nier toute responsabilité dans la rupture.



Dans *Lucrezia, Floriani* SAND dépeint le prince KAROL comme un homme faible et maladif et dans *Nélida*, D'AGOULT qui a traité LISZT de "parvenu" dépeint GUERMANN comme un artiste mesquin et sans talent.

### ***D'un point de vue musical :***

♦ **Tous deux subissent l'influence déterminante de PAGANINI**, ce musicien tout de noir vêtu, défiguré par un cancer de la gorge et dont on fait un suppôt de Satan en affirmant qu'il aurait assassiné sa maîtresse et fabriqué avec les boyaux de la morte la quatrième corde de son violon. De fin mai jusqu'à juillet 1829, PAGANINI est à Varsovie à l'occasion du couronnement de NICOLAS I<sup>er</sup> comme roi de Pologne. Il donne une dizaine de concerts et CHOPIN, jeune musicien alors âgé de dix-neuf ans, assiste à l'un d'eux. CHOPIN, écrit à cette occasion : *"Le jeu de PAGANINI ne peut s'expliquer par les seules forces humaines : son art n'est pas une simple merveille, mais un prodige hors nature."* LISZT entend PAGANINI à l'Opéra de Paris le 22 avril 1832. Il en reçoit un choc : celui de la virtuosité absolue. Il rêve dès lors d'égaliser voire de surpasser le prodige et se met à travailler frénétiquement sa technique.



♦ **Tous deux intègrent à leur propre musique la musique de leur pays d'origine.**

- Polonaises et mazurkas pour CHOPIN :

Les polonaises, "musiques martiales pour la plupart qui mettent les hommes en évidence". C'est, dit LISZT, *"un défilé où la société entière fait la roue et se délecte de sa propre admiration en se voyant si noble, si fastueuse et si courtoise"*.

Les mazurkas, originaires de la province de Mazovie (région qui entoure Varsovie), *"avec leurs nuances tendres, pâles et changeantes, danses où l'élément féminin est en première ligne"*, danses où toujours selon LISZT se font entendre *"des inclinations, des élégies, des passions, des conquêtes amoureuses"*.

- Rhapsodies hongroises et czardas pour LISZT :

Les 19 Rhapsodies hongroises, à l'instar des danses hongroises de BRAHMS, improprement appelées hongroises, puisqu'elles sont tziganes ! L'époque confondait les deux termes : en effet, elles font écho au jeu des orchestres tziganes, avec en particulier le violon soliste et le joueur de cymbalum. LISZT écrit une sorte d'épopée nationale de la musique bohémienne.

Trois czardas, danses typiquement hongroises à la fin de sa vie.

♦ **Tous deux ont en commun l'amour du piano.**

Le piano est le dépositaire de la pensée des 2 compositeurs. "Mon piano, c'est pour moi ce qu'est au marin sa frégate, ce qu'est à l'Arabe son coursier... Plus encore peut-être car mon piano, c'est moi, c'est ma parole, c'est ma vie, c'est le dépositaire intime de tout ce qui est agité dans mon cerveau aux jours les plus brûlants de ma jeunesse. C'est là qu'ont été tous mes désirs, tous mes rêves, toutes mes joies et toutes mes douleurs". (Lettre de LISZT à PICTET) A travers cet instrument, CHOPIN et LISZT, expriment le plus profond de leur être. Le piano est plus que le prolongement de leurs idées, il en est l'essence même.

**Les deux compositeurs, assez semblables dans leur parcours, finissent par se rencontrer et vont nourrir des relations complexes à la fois admiratives et conflictuelles.**

Dans un premier temps, leur admiration est réciproque. LISZT fait la connaissance de CHOPIN peu après la venue de ce dernier à Paris. Il assiste à son premier concert le 26 février 1832 : CHOPIN joue devant une salle à moitié vide. Mais parmi les spectateurs il y a LISZT dont les applaudissements redoublés traduisent l'enthousiasme. Dès la fin du concert, LISZT court serrer la main de CHOPIN et lui offre son amitié.

Les deux pianistes compositeurs deviennent intimes. En témoignage de cette amitié, CHOPIN dédie ses 12 études op. 10 à "son ami" F. LISZT. Autre témoignage de cette amitié : la présence dans l'appartement parisien de CHOPIN d'une petite table près du piano sur laquelle est seul posé le portrait de Franz LISZT. Par ailleurs, LISZT est un des rares qui se permettent d'appeler CHOPIN "Chopino" ou encore "Chopinissimo". Mais CHOPIN se tient rapidement à distance, gêné par la personnalité de LISZT. CHOPIN s'est éloigné de LISZT depuis que ce dernier s'est servi de son appartement comme d'une garçonnière. En rentrant chez lui plus tôt que d'habitude, CHOPIN en effet a surpris LISZT avec Marie PLEYEL, l'épouse de son grand ami Camille PLEYEL. CHOPIN n'a rien dit mais n'a jamais pardonné. De plus, la critique exacerbe l'opposition entre les deux pianistes si bien que le public voit en CHOPIN et LISZT les représentants de deux écoles antagonistes : LISZT celle de la virtuosité et CHOPIN, celle de la poésie. LISZT ne cesse d'approfondir l'approche des œuvres de CHOPIN. Il les inscrit régulièrement à ses programmes de concert. Il les fait travailler à ses élèves Mais la réciproque n'est pas vraie. CHOPIN n'apprécie pas vraiment les compositions de LISZT. A cette rivalité se greffe celle de George SAND et de Marie D'AGOULT. G. Sand a côtoyé le couple LISZT-D'AGOULT en 4 circonstances : lors d'un voyage à Chamonix en septembre 1836, lors de l'installation commune à l'hôtel de France à Paris d'octobre à Décembre 1836, lors de 2 séjours à Nohant en 1837 (les 2 couples n'ont jamais séjourné ensemble à Nohant).





Au départ, G. SAND est fascinée par le couple LISZT-D'AGOULT. Lors du premier séjour à Nohant, elle écrit : *"pendant que Franz était en train de jouer, la princesse se promenait dans l'ombre autour de la terrasse... La lune se couchait derrière les grands tilleuls et dessinait dans l'air bleuâtre le spectre noir des sapins immobiles"*. Image d'une amitié parfaite.

Mais rapidement s'installe entre les deux femmes un duel de moins en moins feutré.

Marie D'AGOULT est jalouse du couple SAND-CHOPIN dont elle ne supporte guère le succès. Beaucoup de piques cruelles de sa part en effet. Parlant de CHOPIN qu'elle a tenté sans succès d'inviter chez elle à plusieurs reprises, elle dit : *"il tousse avec infiniment de grâce"* ou encore *"Il n'y a chez lui que la toux de permanent"*. Parlant de G. SAND : *"Certains la disent grosse, mais je ne la crois qu'engraissée, ce qui lui va très mal"*. V. HUGO n'est pas tendre à son égard : *"peu de talent, petite âme"*, écrit-il dans ses carnets. Inversement, G. SAND lui envie LISZT, qu'elle admire sincèrement et dont elle est sans doute un peu amoureuse : *"je l'estime et je l'aime beaucoup"* même si elle déclare sans ambages, vraisemblablement pour faire plaisir à MUSSET, qu'elle ne l'aime pas plus que les épinards. De fait G. SAND a commis l'erreur de se figurer que LISZT pouvait être amoureux d'elle alors qu'il était épris de Marie D'AGOULT.

De ces relations orageuses témoigne *Horace*, un roman de G. SAND paru en 1841, charge très dure contre Marie D'AGOULT, éreintée en une vicomtesse DE CHAILLY dotée "d'une noblesse artificielle, comme tout le reste, comme ses dents, comme son sein, comme son cœur". LISZT est le seul du trio qu'il forme avec Marie et G. SAND à ne pas régler publiquement ses comptes.

En 1861, alors que la rupture entre Franz et Marie datait de presque 20 ans, LISZT répondit d'une façon très nette à son ancienne maîtresse qui désirait savoir s'il était resté ami avec George : *"Votre brouille a mis un peu de refroidissement dans mes relations avec elle, car, quoiqu'au fond, je vous donnasse tort, je n'en avais pas moins pris fait et cause pour vous"*. La rupture entre les deux femmes éloigne bien évidemment LISZT de CHOPIN. Mais la maladie puis la mort de CHOPIN atténuent les rancœurs.

Plusieurs compositions de LISZT sont hantées par le souvenir de CHOPIN :

- L'élégie *Funérailles*, écrite en octobre 1849 en réponse à l'écrasement de la révolution hongroise de 1848 par les HABSBOURG et dont la seconde section comporte des réminiscences de la Polonaise héroïque opus 53.
- les 6 pièces courtes des Consolations (1849-1850) au titre emprunté à un poème de SAINTE-BEUVE La 3<sup>e</sup> pièce ("lento placido" en ré bémol majeur est très proche du nocturne op. 27 n°2).

Par ailleurs LISZT se met à aborder des formes qui étaient jusque-là l'apanage de CHOPIN comme s'il voulait reprendre le flambeau : il signe une Mazurka brillante (1850), deux Polonaises (1851), deux Ballades (1848, 1853) et une Berceuse (1854).

Mais surtout, quand CHOPIN meurt en 1849, moment où LISZT renonce à sa carrière de concertiste pour devenir compositeur et chef d'orchestre, ce dernier commence à rédiger une biographie de CHOPIN. Demeuré son sincère admirateur malgré les rivalités amoureuses et artistiques, LISZT entreprend de *"faire parler son affliction sur sa pierre sépulcrale"*. LISZT écrit : *"Nous avons voulu témoigner de la douleur que nous éprouvons [...]. En songeant à notre longue amitié pour CHOPIN, à l'admiration exceptionnelle que nous lui avons vouée dès son apparition dans le monde musical ; à ce que, artiste comme lui, nous avons été le fréquent interprète de ses aspirations et nous osons le dire un interprète aimé et choisi par lui ; à ce que nous avons plus souvent que d'autres recueilli de sa bouche les procédés de sa méthode, [...] nous avons considéré que les convenances de l'amitié et de collègue exigeaient de nous un témoignage plus particulier de nos vifs regrets et de notre admiration convaincue"*.

Pour écrire un livre sur la vie de CHOPIN, LISZT avait besoin d'informations fiables. Il s'est tourné vers Louise, la sœur de CHOPIN, Mais elle a décliné ses demandes d'assistance, parce que le moment était mal choisi (deux semaines après les funérailles de CHOPIN), et surtout parce que la famille ne souhaitait pas s'étendre sur les relations de CHOPIN avec G. SAND, Louise a suggéré à LISZT de s'adresser à **Jane STIRLING**, celle qui fut l'élève de CHOPIN, qui l'a entouré dans les derniers mois de sa vie et qui aurait voulu l'épouser. Mais Jeanne STIRLING n'a guère pu lui donner de renseignements fiables. Par voie de conséquence, le livre de LISZT est quelquefois imprécis. Toutefois il donne une image riche et complexe et d'un artiste et d'un ami admiré. Carolyne SAYN-WITTGENSTEIN a travaillé avec LISZT sur ce livre, principalement en l'aidant à décrire le contexte historique polonais. Finalement, le livre a été publié par tranches dans les numéros de février à août 1851 de *La France Musicale* et l'œuvre est parue sous forme de livre en 1852. Pourtant, malgré cet hommage et au-delà de leur amour pour la musique tout oppose les deux hommes.



## II - DEUX TEMPÉRAMENTS, DEUX ESTHÉTIQUES.

### Opposition de personnes :

#### ♦ Du point de vue physique.

LISZT a une solide constitution, il meurt à 75 ans. Il a composé pendant 65 ans. Il a traversé tout le siècle. Enfant, il a rencontré BEETHOVEN ; âgé, il a été présenté à DEBUSSY.



Entre-temps, il a rencontré tous les musiciens importants de son temps. Son activité est inlassable ce qui l'amène à parcourir l'Europe en tous sens.



Tout le contraire de CHOPIN qui ne quitte guère Paris après 1831 et meurt à 39 ans emporté par une tuberculose qu'il a sans doute traînée pendant une quinzaine d'années et qu'on ne sait pas soigner.

#### ♦ Rapport aux femmes.

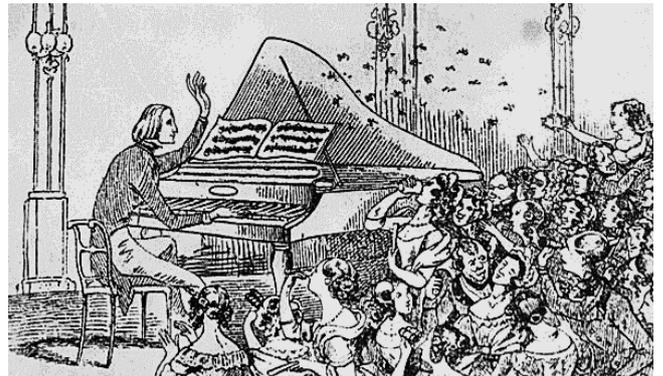
Toutes les femmes sont amoureuses de LISZT et de CHOPIN.

LISZT multiplie les conquêtes amoureuses. Il défraie la chronique mondaine : il a même une liaison avec la danseuse Lola MONTÈS qui fut entre autres la maîtresse de LOUIS I<sup>er</sup> de Bavière. A l'inverse, les femmes n'attirent que très modérément CHOPIN. Beaucoup de ses élèves, amoureuses éperdues, tournent autour de lui, mais lui ne les voit pas. "Plutôt épouser la mort" dit-il à propos de l'une d'entre elles à la fin de sa vie. Les seules femmes qui intéressent vraiment CHOPIN sont les "siennes", sa mère et ses sœurs avec lesquelles il entretient une relation fusionnelle.

#### ♦ Rapport à la foule.

CHOPIN a horreur de la foule : "la foule m'intimide", écrit-il. Il privilégie les atmosphères raffinées, les cercles d'intimes à peine éclairés par le halo des bougies au milieu du parfum des fleurs ou mieux, le clair de lune, pour épancher son âme mélancolique.

LISZT au contraire déchaîne les foules. Les spectateurs sont nombreux à l'attendre après ses concerts et certains fans s'évanouissent rien qu'en attrapant le petit bout déchiré de l'un de ses gants de soie. On n'imagine pas les délires populaires qui l'accompagnent en tournée, les cortèges, les fêtes. On conserve ses fonds de cognac, ses mégots de cigare. L'écrivain Heinrich HEINE a inventé le terme *Lisztomania* pour décrire l'intense engouement et les réactions exubérantes qui ont accompagné les concerts de Liszt en Allemagne (le terme manie a au XIX<sup>e</sup> une résonance médicale qu'il a perdu en partie de nos jours).



Certains commentateurs parlent aujourd'hui de rock star non sans arrière-pensées assez méprisantes.

#### ♦ Rapport à l'argent.

CHOPIN a toujours vécu du produit de ses leçons auxquelles il consacre toute la matinée et le début de l'après-midi (et quelquefois même le dimanche) : les leçons de piano constituent sa principale source de revenu (20 F or la leçon chez lui, 30 F or s'il se déplace ; 30 F or équivalent presque à 1000 Euros même s'il lui arrive d'offrir gracieusement ses leçons). Ses élèves se recrutent pour l'essentiel parmi les dames du faubourg Saint-Germain et de l'aristocratie slave en exil. Ce qui lui permet d'avoir un train de vie confortable. CHOPIN cultive l'élégance des vêtements, vit dans un cadre très raffiné, fait tendre les murs de tissus gris perle, pose des rideaux de soie blanche, des meubles en bois de citronnier sur des tapis persans, a un appartement rempli de fleurs, loue un cabriolet, s'habille chez les meilleurs tailleurs de Paris, porte des gants de chevreau blanc.

LISZT avec les concerts qu'il a donnés a gagné des fortunes et a dépensé sans trop compter. A la fin de sa vie il ne lui reste quasiment plus rien : sa soutane d'abbé et un crucifix. Victimes d'inondations, d'incendies, causes charitables, hôpitaux, constructions de cathédrales, d'écoles, d'Académies, quel que soit l'appel, LISZT y a répondu. Comme le dit un de ses élèves, LISZT est le bon Samaritain de la musique. En 1835 (au moment de son passage à Genève), LISZT commence à enseigner gratuitement au conservatoire et à partir de cette date il ne fera jamais plus payer une seule leçon.

#### ♦ Rapport à la culture.

Liszt est un homme de très grande culture. BAUDELAIRE ou NIETZSCHE voient en LISZT plus qu'un musicien. Non seulement il fréquente mais encore il lit les auteurs vivants. C'est ainsi qu'il se lie avec LAMARTINE, LAMENNAIS, HUGO, VIGNY, SAINTE-BEUVE, SENANCOUR, DUMAS, BALZAC et bien entendu G. SAND. Il possède une culture d'une ampleur exceptionnelle.

Deux livres clés chez lui : la *Divine Comédie* de DANTE et le *Faust* de GOETHE. Il écrit à un de ses amis *"Mon esprit et mes doigts travaillent comme des damnés ; HOMERE, la Bible, PLATON, LOCKE, BYRON, Hugo, LAMARTINE, CHATEAUBRIAND, sont tous à l'entour de moi. Je les étudie, les médite, les dévore avec fureur"*.

En revanche à la mort de CHOPIN on a retrouvé seulement deux livres chez lui : le *Dictionnaire Philosophique* de VOLTAIRE ouvert à l'article goût et un autre livre usagé qui est une anthologie simplifiée de la poésie polonaise.

#### ♦ **Rapport à la politique et à la religion.**

A cela s'ajoutent de profondes divergences idéologiques (politiques et religieuses). CHOPIN est un conservateur. *"CHOPIN goûtait peu l'entourage de G. SAND. Les doctrines socialistes, écrit Solange dans une lettre de 1896, les idées égalitaires l'ennuyaient à mourir". "Son bon sens plein de finesse l'avait promptement persuadé de la parfaite vacuité de la plupart des discours politiques". (LISZT). "La démocratie représentait à ses yeux une agglomération d'éléments trop hétérogènes, trop tourmentés, d'une trop sauvage puissance, pour lui être sympathique". (LISZT). CHOPIN est par ailleurs un catholique très traditionaliste. "Sincèrement religieux et attaché au catholicisme, CHOPIN n'abordait jamais ce sujet [...], il pratiquait tout naturellement la religion comme cela se fait dans la noble et croyante Pologne où tout homme bien né rougirait d'être tenu pour un mauvais catholique". (LISZT).*



Rien de tout cela chez LISZT qui est un philanthrope hanté par l'idée d'une grande fraternité humaine. Pour lui, la musique doit être mise au service d'une cause éthique ou humanitaire. D'où son attirance, dès 1831 pour le saint-simonisme. D'où son adhésion à la franc-maçonnerie en 1842. D'où son admiration pour LAMENNAIS, cet abbé "progressiste" et socialisant, qu'il rencontre en 1843.

Dès sa jeunesse, LISZT a été attiré par l'état religieux et a été en proie à des crises mystiques. En 1865, à l'âge de 53 ans, LISZT va à Rome et y reçoit les ordres mineurs, ce qui lui permet de prendre le titre d'abbé et de porter la soutane. Ses dernières œuvres, très intimes, ont une dimension épurée, religieuse, presque métaphysique. Au moment de la mort de son fils Daniel (1859) et de sa fille Blandine décédée à Saint-Tropez deux mois après avoir donné naissance à son enfant (1863), LISZT trouve une consolation en rendant hommage à ses saints patrons, François d'Assise avec la *prédication aux oiseaux* et François de Paule avec *Saint François de Paule marchant sur les flots*.

#### **Introverti / Extraverti :**

CHOPIN est un introverti : *"CHOPIN reportait ses sollicitudes dans le rayon de sa famille, de ses connaissances de jeunesse, de ses compatriotes. Il conserva avec eux des rapports fréquents, sans interruption. Sa sœur Louise lui était surtout chère. Dans les relations avec ses parents CHOPIN mettait une grâce charmante. Il attachait un grand prix à toute preuve d'affection venant de ses parents. Quiconque arrivait de Pologne était le bienvenu auprès de lui. CHOPIN écrivait régulièrement aux siens mais seulement à eux". (LISZT).*

Son monde est un univers clos où la lumière du monde extérieur pénètre peu. *"Il faudrait un microscope pour lire dans une âme où pénètre si peu de la lumière que consomment les vivants"*, écrit G. SAND dans *Lucrezia Floriani*. Elle ajoute : *"il ne comprenait que ce qui était identique à lui-même"*.

LISZT va dans le même sens : *"Ses plus intimes connaissances ne pénétraient pas jusqu'à ce réduit sacré où habitait le secret mobile de son âme, réduit si dissimulé qu'on en soupçonnait à peine l'existence"*.

LISZT est extraverti, ouvert aux autres. Il ne sait pas résister au plaisir de séduire.

Il rencontre ou se lie avec beaucoup de personnalités politiques ou d'artistes. Avec les nombreux amis qu'il a un peu partout en Europe, LISZT entretient une volumineuse correspondance : on connaît plus de 10 000 lettres envoyées à plus de 1000 correspondants.

De plus il défend les œuvres des autres compositeurs de son temps pour peu qu'ils aient du talent ou du génie indépendamment de la sympathie ou du rejet que lui inspire leur créateur. Alan WALKER, le meilleur biographe de LISZT écrit : *"La plupart des musiciens que LISZT vit batailler pour être reconnus comme tels – CHOPIN, SCHUMANN, WAGNER, BERLIOZ par exemple – avaient tous adopté l'idée, qu'ils ne pouvaient s'affirmer que les uns contre les autres"*. Ce qui n'est pas le cas de LISZT. Un critique écrit : *"Aucun terme ne convient mieux à la personnalité de LISZT que celui de LISZT le magnanime qu'on lui a donné. Car il y a chez lui une générosité spontanée et sans limites qui fait de lui un personnage exceptionnel"*.

#### **Différences d'esthétique :**

##### ♦ **Ils ne jouent pas sur le même type de piano.**

CHOPIN joue sur des pianos PLEYEL, LISZT sur des pianos ERARD.

En 1823, lors de son arrivée à Paris, LISZT rencontre les frères ERARD. Il s'installe à l'hôtel d'Angleterre, à côté de la fabrique de piano ERARD. Il a 12 ans et devient sans tarder un "artiste Erard".

Huit ans plus tard, en 1831, CHOPIN fait un parcours similaire. Le compositeur et pianiste Friedrich KALKBRENNER, sensible à l'admiration que CHOPIN lui voue, lui accorde une faveur, organisant son premier grand



concert parisien chez PLEYEL, rue Cadet. Ce concert donné en février 1832 marque les débuts d'une alliance indéfectible entre Camille PLEYEL et CHOPIN. CHOPIN est alors un "artiste Pleyel".

Les pianos ERARD sont dotés dès 1821 d'un échappement double ce qui permet de rejouer une note sans attendre que la touche soit totalement remontée, et donc ce qui autorise un jeu beaucoup plus rapide, ce qui convient à LISZT.

Pour CHOPIN en revanche les pianos PLEYEL sont le "*nec plus ultra*" avec "*leur sonorité argentine un peu voilée*". (LISZT).

PLEYEL/ERARD : L'instrument de salon face à l'instrument de concert.

CHOPIN poétise – avec ardeur et discrétion – LISZT brille et ensorcelle les foules.

Dans un article de la revue *Le Pianiste* (1834) on lit ceci : "*il faut un piano D'ERARD pour le grand concert. Le son brillant de ce facteur porte d'une façon plus nette, plus incisive, plus distincte que le son moelleux d'un PLEYEL*".

Du reste, CHOPIN disait lui-même : "*Quand je suis mal disposé [...], je joue sur un piano d'ERARD et j'y trouve facilement un son tout fait ; mais quand je me sens assez fort pour trouver mon propre son à moi, il me faut un piano de PLEYEL*".

♦ **Ils ne jouent pas de la même façon.**

Chopin effleure le piano.

Dans le livre *CHOPIN vu par ses élèves* de Jean-Jacques EIGELDINGER, on peut lire le témoignage des élèves de CHOPIN. L'un d'eux affirme : "*CHOPIN jouait avec un toucher délicat, évitant les accents intenses et criards. Il n'éblouissait jamais par la technique [...]. Il ne supportait pas le son trop intense du piano, qu'il appelait un "abolement de chien". Sa spécialité était les sonorités voilées et particulièrement les pianissimo*". "*Caressez la note, ne la heurtez jamais !*" disait Chopin. "*Il faut sentir la note plutôt que de la frapper*".

LISZT dit de lui : "*Il faisait onduler la mélodie comme un esquif porté sur le sein de la vague puissante ou bien il la faisait mouvoir indécise, comme une apparition aérienne [...] vacillante comme la flamme sous le souffle qui l'agite, comme les épis d'un champ ondulés par les molles pressions d'un air chaud, comme le sommet des arbres inclinés de-ci de-là par les versatilités d'une brise piquante*".

LISZT en revanche entame avec le clavier un combat virtuose qui transporte d'enthousiasme les auditeurs par son éclat et sa force. Il veut éblouir ou émouvoir. D BARENBOÏM dit que LISZT n'écrit pas pour deux mains mais pour dix doigts.

♦ **Ils ne jouent pas pour le même public.**

BERLIOZ écrit : "*Un petit cercle d'auditeurs choisis, chez lesquels il pouvait croire à un réel désir de l'entendre pouvait seul déterminer CHOPIN à s'approcher du piano*".

CHOPIN écrit à LISZT : "*Je ne suis pas propre à donner des concerts. La foule m'intimide. Je me sens asphyxié par ces haleines précipitées, paralysé par ces regards curieux, muet devant ces visages étrangers*". Dès qu'il devient célèbre après son concert donné chez PLEYEL, il ne joue guère plus que dans salons des ambassades d'Autriche et d'Angleterre, du monde de la haute finance (le salon de James DE ROTHSCHILD, banquier de LOUIS-PHILIPPE), de l'aristocratie de l'Ancien Régime et de l'aristocratie polonaise dont il maîtrise les codes et les usages.

LISZT au contraire se produit dans les grandes salles de spectacle. LISZT a été l'une des premières vedettes internationales qui ont déclenché de véritables manifestations d'hystérie collective. Son aura a été extraordinaire. La princesse BELGIOJOSO, grande admiratrice de LISZT et amie de Marie D'AGOULT, de CHOPIN et de George SAND, a résumé le statut exceptionnel du pianiste hongrois à l'issue d'un célèbre duel pianistique qu'elle avait organisé en 1837 entre LISZT et THALBERG : "*THALBERG est le premier pianiste du monde, LISZT est le seul*".

♦ **Ils sont subjugués tous deux par Paganini mais ils en tirent des conclusions différentes.**

Du jour où il a entendu PAGANINI jouer du violon, CHOPIN n'a jamais plus écrit pour orchestre parce qu'il a décidé de se passer de musiciens (ses deux concertos sont écrits avant sa rencontre avec PAGANINI).

LISZT au contraire veut que le piano résonne comme un orchestre. Il écrit : "*Mon piano tient à mes yeux le premier rang dans la hiérarchie des instruments ; dans l'espace de ses sept octaves, il embrasse l'étendue d'un orchestre et les dix doigts d'un seul homme suffisent à rendre les harmonies produites par le concours de plus de cent instruments concertants*".

♦ **Leur mode de création est radicalement différent.**

CHOPIN travaille lentement. G. SAND nous met au cœur du processus de création chez CHOPIN : "*Sa création était spontanée, miraculeuse. Il la trouvait sans la chercher, sans la prévoir. Elle venait sur son piano, soudaine, complète, sublime. Mais alors commençait le labeur le plus navrant auquel j'aie jamais assisté [...]. Il s'enfermait dans sa chambre des journées entières, pleurant, marchant, brisant des plumes, répétant et changeant cent fois une mesure, l'écrivant et l'effaçant autant de fois et recommençant le lendemain avec une persévérance minutieuse et désespérée. Il passait six semaines sur une page pour en revenir à l'écrire telle qu'il l'avait tracée du premier jet*".

Rien de tel chez LISZT. Il écrit très rapidement, mène de front 3 ou 4 œuvres à la fois tout en préparant des articles de presse.



Il peut composer n'importe où : dans une chaise de poste, dans un hôtel, dans un train, dans sa cellule romaine quand il a pris les ordres mineurs. LISZT ne cesse de remettre en chantier ses compositions et de les modifier (ainsi en est-il des *Etudes* de 1826 reprises par les *Grandes Etudes* de 1837 reprises à leur tour par les *Etudes d'Exécution transcendante* de 1851). A la différence de CHOPIN, il peut composer sans piano.

Au total plus de 1400 œuvres au catalogue ce qui est plus que CHOPIN, SCHUMANN et BRAHMS réunis.

♦ **Ils portent un jugement très différent sur la musique de leur temps.**

CHOPIN est très réticent. On peut même aller jusqu'à dire qu'il est à peu près indifférent au mouvement romantique dont il est pourtant considéré aujourd'hui comme un des porte-drapeaux. Il repousse le côté furibond et frénétique du romantisme. Il émet les plus vives réserves sur SHAKESPEARE, pourtant l'auteur favori de tous les romantiques. Le seul musicien de de son temps qu'il admire sans réserve est BELLINI (il a d'ailleurs demandé à être enterré près de lui au Père-Lachaise). CHOPIN est attiré par l'art vocal et singulièrement par le *Bel Canto*. Pour lui, le chant est l'*alpha* et l'*oméga* de la musique.

LISZT écrit : "*Quelque admiration qu'il eût pour les œuvres de BEETHOVEN, certaines parties lui en paraissaient trop rudement taillées, leur structure était trop athlétique pour qu'il s'y complût [...]. Malgré le charme qu'il reconnaissait à quelques-unes des mélodies de SCHUBERT, il n'écoutait pas volontiers celles dont les contours étaient trop aigus pour son oreille, où le sentiment est comme dénudé, où l'on sent pour ainsi dire, palpiter la chair et craquer les os sous l'étreinte de la douleur*".

Dans le livre *CHOPIN vu par ses élèves*, Jean-Jacques EIGELDINGER cite les musiciens et les œuvres que CHOPIN faisait étudier à ses élèves : c'est un choix très restreint : BACH comme fondement musical et technique, CLEMENTI, considéré encore aujourd'hui comme le créateur de la technique pianistique moderne, des compositions de HUMMEL et de FIELD (l'inventeur du nocturne), aucune composition de MOZART (qu'il plaçait cependant dans son étroit Parnasse). Peu de place est laissée aux grands romantiques : BEETHOVEN, (*l'Appassionata* seulement), SCHUBERT (seulement les *valse*s et les *Ländler*), très peu de MENDELSSOHN, quelques transcriptions de LISZT et absolument rien de SCHUMANN qu'il qualifiait de "Teuton enthousiaste". Ne disait-il pas aussi que le *Carnaval* de SCHUMANN n'est absolument pas de la musique ? Il ne supporte pas davantage la musique de BERLIOZ.

LISZT au contraire considère qu'il est de son devoir, à une époque où le disque n'existe pas, de faire connaître les œuvres des autres musiciens et tout particulièrement de ses contemporains. Pour cela, il a recours à des transcriptions et des paraphrases. Sa première transcription est celle de la *Symphonie fantastique* de BERLIOZ. A partir de ce moment commence un labeur continu de transcription : on peut citer outre les *Préludes* et *Fugues* de BACH et le *Lacrymosa* du *Requiem* de MOZART, les 9 symphonies de BEETHOVEN, *Harold en Italie* de BERLIOZ, l'ouverture de *Guillaume TELL*, le *Stabat Mater* de ROSSINI, la *Danse Macabre* de SAINT-SAËNS, des pages de VERDI, WEBER et WAGNER. Il faut y ajouter les *lieder* de SCHUMANN, MENDELSSOHN et surtout de SCHUBERT.

LISZT a par ailleurs géré quelques grands festivals internationaux. Entre 1848 et 1858, il a monté 44 opéras à Weimar en y présentant entre autres les créations de BERLIOZ (*Benvenuto Cellini*), de SCHUMANN (*Geneviève* et *l'ouverture de Manfred*), de VERDI (*Hernani*) et de WAGNER (*Tannhäuser* et *Lohengrin*).

♦ **CHOPIN et LISZT sont novateurs mais chacun à sa manière.**

CHOPIN sort du cadre conventionnel de la symphonie, et de la sonate classiques et ouvre la voie à la nouvelle musique romantique. Il va ainsi créer de petites pièces instrumentales autonomes : des préludes, des scherzos, des ballades, des études, des nocturnes ainsi que des pièces de danse (valse, polonaises et mazurkas). CHOPIN reprend des structures déjà existantes (le nocturne par exemple a été inventé par l'irlandais John FIELD en 1814 ; le scherzo faisait partie du mouvement d'une sonate ; la ballade appartenait à la musique vocale ; les études étaient des petites pièces à l'usage des débutants ; quant aux *Préludes*, ils s'inscrivent dans la continuation du *Clavier bien tempéré* de BACH). Il en fait des œuvres spécifiques pour piano, des œuvres de concert, en un mot des œuvres d'art à part entière.

LISZT est plus profondément novateur et ce, dans quatre domaines : On doit à LISZT le mot récital. Le 9 juin 1840, à Londres, il invente le récital solo. LISZT est le premier à avoir eu l'idée de jouer par cœur et sans partition tout un programme devant une salle d'anonymes payants, à placer son piano de telle sorte que le couvercle renvoie le son vers la salle, et tout cela en étant seul sur scène. Le mot "récital", mot d'origine anglaise, est ignoré par LITTRÉ et MALLARMÉ le cite encore en anglais sans accent et entre guillemets. Il n'entre dans le dictionnaire qu'en 1884.

Novateur, LISZT l'est aussi en tant que chef d'orchestre. Les chefs d'orchestre de l'époque que LISZT traitait de "moulins à vent" adoptaient une battue strictement métronomique, se contentant de suivre la partie de premiers violons ou une réduction pour piano et laissant les autres instrumentistes se débrouiller tout seuls.



LISZT invente une gestuelle nouvelle : la baguette par son mouvement doit dessiner la forme de la phrase ; l'expression du visage doit refléter l'émotion à transmettre, la flexion des jambes doit indiquer une nuance piano ou pianissimo. Il rompt ainsi avec la tradition de ce qu'il appelle le "*bâtonnement imperturbable de la mesure*".

Novateur, LISZT l'est aussi en matière d'enseignement. Dès son installation à Weimar en 1848, puis à Rome et enfin à Budapest, LISZT introduit le concept de master class. LISZT cesse de donner des leçons individuelles. Il enseigne, toujours gratuitement, non plus à des élèves mais à des disciples déjà avancés sur le plan technique. Ainsi LISZT a formé un nombre considérable de musiciens et de solistes de grand talent (dont VON BÜLOW par exemple). Venus d'Allemagne, d'Autriche, de Hongrie, de Russie, d'Angleterre, de France et des Etats-Unis, ils vont contribuer à la diffusion de la musique en Europe mais aussi aux USA.

Novateur, enfin LISZT l'est en créant vers 1850 en réponse à la symphonie classique le poème symphonique (composition en un seul mouvement de forme libre inspiré par une idée extra-musicale). C'est LISZT encore une fois qui invente le terme pour désigner une musique à programme. Il accomplit ainsi ce qui lui tient à cœur depuis longtemps en alliant musique, poésie, peinture et sculpture (ce qui est inconcevable pour CHOPIN). L'œuvre naît de la lecture d'un texte littéraire (HUGO pour *Mazeppa*, LAMARTINE pour les *Préludes*, SHAKESPEARE pour *Hamlet*, DANTE (pour *Après la lecture du DANTE*) ou de la réflexion sur un mythe (Prométhée, Orphée), mais aussi de la contemplation d'un tableau ou d'une sculpture (dans *la 3<sup>e</sup> année de Pèlerinage*).

### III - JUGEMENTS RECIPROQUES.

François ROLLINAT, un ami de G. SAND, fait paraître dans *le Figaro* en date du 22 septembre 1836 l'anecdote suivante sous le titre *Un duel au piano* :

"CHOPIN jouait rarement. [...] LISZT, au contraire, jouait toujours, bien ou mal. Un soir du mois de mai, entre onze heures et minuit, la société était réunie dans le grand salon. [...] LISZT jouait un Nocturne de CHOPIN et, selon son habitude, le brodait à sa manière, y mêlant des trilles, des trémolos, des points d'orgue qui ne s'y trouvaient pas. A plusieurs reprises, CHOPIN avait donné des signes d'impatience ; enfin, n'y tenant plus, il s'approcha du piano et dit à LISZT avec son flegme anglais :

- Je t'en prie, mon cher, si tu me fais l'honneur de jouer un morceau de moi, joue ce qui est écrit ou bien joue autre chose : il n'y a que CHOPIN qui ait le droit de changer CHOPIN.

- Eh bien, joue toi-même ! dit LISZT, en se levant un peu piqué.

- Volontiers, dit CHOPIN.

A ce moment, la lampe fut éteinte par un phalène étourdi qui était venu s'y brûler les ailes. On voulait la rallumer.

- Non ! s'écria CHOPIN ; au contraire, éteignez toutes les bougies ; le clair de lune me suffit.

Alors il joua... il joua une heure entière. Vous dire comment, c'est ce que nous ne voulons pas essayer. [...] L'auditoire, dans une muette extase, osait à peine respirer, et lorsque l'enchantement finit, tous les yeux étaient baignés de larmes, surtout ceux de LISZT. Il serra CHOPIN dans ses bras en s'écriant :

- Ah ! Mon ami, tu avais raison ! Les œuvres d'un génie comme le tien sont sacrées ; c'est une profanation d'y toucher. Tu es un vrai poète et je ne suis qu'un saltimbanque.

- Allons donc ! reprit vivement CHOPIN ; nous avons chacun notre genre, voilà tout. Tu sais bien que personne au monde ne peut jouer comme toi WEBER et BEETHOVEN. Tiens, je t'en prie, joue-moi l'adagio en ut dièse mineur de BEETHOVEN, mais fais cela sérieusement, comme tu sais le faire quand tu veux.

LISZT joua cet adagio et y mit toute son âme. [...] Ce n'était pas une élégie, c'était un drame. Cependant, CHOPIN crut avoir éclipsé LISZT ce soir-là. Il s'en vanta en disant : "Comme il est vexé !" LISZT apprit le mot et s'en vengea en artiste spirituel qu'il était. Voici le tour qu'il imagina quatre ou cinq jours après.

La société était réunie à la même heure, c'est-à-dire vers minuit. LISZT supplia CHOPIN de jouer. Après beaucoup de façons, CHOPIN y consentit. LISZT alors demanda qu'on éteignît toutes les lampes, ôtât les bougies et qu'on baissât les rideaux afin que l'obscurité fût complète. C'était un caprice d'artiste, on fit ce qu'il voulut. Mais au moment où CHOPIN allait se mettre au piano, LISZT lui dit quelques mots à l'oreille et prit sa place. CHOPIN, qui était très loin de deviner ce que son camarade voulait faire, se plaça sans bruit sur un fauteuil voisin. Alors LISZT joua exactement toutes les compositions que CHOPIN avait fait entendre dans la mémorable soirée dont nous avons parlé, mais il sut les jouer avec une si merveilleuse imitation du style et de la manière de son rival, qu'il était impossible de ne pas s'y tromper et, en effet, tout le monde s'y trompa.

Le même enchantement, la même émotion se renouvelèrent. Quand l'extase fut à son comble, LISZT frotta vivement une allumette et mit feu aux bougies du piano. Il y eut dans l'assemblée un cri de stupéfaction.

- Quoi ? C'est vous !

- Comme vous voyez ! - Mais nous avons cru que c'était CHOPIN.

- Tu vois, dit le virtuose en se levant, que LISZT peut être CHOPIN quand il veut ; mais CHOPIN pourrait-il être LISZT ?



*C'était un défi ; mais CHOPIN ne voulut pas ou n'osa pas l'accepter. LISZT était vengé".*

On ne sait trop si cette anecdote est vraie car elle n'est pas reprise les biographes reconnus de LISZT et de CHOPIN. En tout cas elle est significative des points de friction qui ont existé entre les deux pianistes.

CHOPIN émet plus que des réserves sur LISZT.

CHOPIN donne un concert le 26 avril 1841, à la Salle Pleyel à Paris. Il est contrarié car ce sera LISZT (le rival dont il se méfie) qui fera le compte-rendu de la soirée pour *la Gazette musicale*. "J'aurais mieux aimé que ce fût vous", dit-il à LEGOUVÉ, le directeur de la revue. "Fiez-vous à son admiration pour votre talent. Je vous promets qu'il vous fera un beau royaume", lui répond ce dernier. "[un royaume oui] dit CHOPIN en souriant mais dans son empire".

Deuxième exemple : lorsque CHOPIN donne des leçons de piano à la célèbre cantatrice Pauline VIARDOT, la sœur de la MALIBRAN à Nohant, il lui demande expressément de ne pas jouer comme LISZT, de ne pas poser ses doigts sur le clavier de la même façon.

Autre propos peu amène : "Je ne suis point propre à donner des concerts", dit CHOPIN. "La foule m'intimide... Mais toi, tu y es destiné, car quand tu ne gagnes pas ton public, tu as de quoi l'assommer". Et d'ajouter perfidement : "Les concerts ne sont jamais de la véritable musique, on doit renoncer à y entendre ce qu'il y a de plus beau dans l'art".



Autre pointe, sur un mode ironique car CHOPIN avait un esprit particulièrement caustique. Parlant de LISZT, CHOPIN écrit : "L'inspiration arrive, l'œil du dieu s'illumine, ses cheveux frémissent, ses doigts se crispent et battent les touches avec fureur ; il joue avec les mains, avec les coudes, avec le menton, avec le nez. Tout ce qui peut taper tape. C'est sublime, s'écrie-t-on". CHOPIN réduit LISZT au statut de saltimbanque, de batteur d'estrade, d'amuseur, de virtuose superficiel et futile.

Cette critique va poursuivre LISZT tout au long de sa vie. Ainsi SCHUMANN parle d'un "démon qui exerce sa puissance". Cosima, la propre fille de LISZT ainsi que WAGNER son gendre n'ont pas de mots assez durs pour condamner la virtuosité de LISZT dont les "œuvres étranges ne sont calculées que pour l'effet". Lorsque LISZT meurt à Bayreuth, Cosima, "l'égoïste et cupide Cosima" selon les termes d'Emile OLLIVIER, le mari de Blandine demande à BRUCKNER d'improviser sur un thème de *Parsifal*. Pas une note de la musique de son père n'aura été entendue. Quant aux réserves de LISZT sur CHOPIN, elles sont voilées d'une généreuse bienveillance mais peut-être en cela plus significatives et plus profondes.

LISZT souligne le caractère difficile de CHOPIN : "Sa personnalité intime restait à l'écart, inabordable et inabordable, sous une surface polie et glissante où il était impossible de prendre pied". "CHOPIN savait noblement pardonner [...] Mais comme ces froissements pénétraient très avant dans son âme ils y fermentaient en souffrances intérieures si bien que longtemps après que les causes avaient été effacées de sa mémoire, il en éprouvait encore de secrètes morsures". LISZT connaît le problème sans jamais s'appesantir.

LISZT souligne par ailleurs la dégradation de la qualité de l'œuvre de CHOPIN due aux difficultés physiques et psychologiques qu'il rencontre à la fin de sa vie : autant il admire sans réserve, les Etudes et les Préludes, œuvres du début de sa carrière, autant il émet des réserves sur "Les œuvres de la dernière période (de sa vie qui) sont surplombées d'une anxiété fiévreuse. Une tristesse élégiaque y prédomine, entrecoupée par des mouvements effarés, de mélancoliques sourires, des soubresauts inopinés, des repos pleins de tressaillements".

LISZT souligne aussi l'absence de compositions de grande envergure chez CHOPIN. Ainsi écrit-il : "CHOPIN voulut quelquefois enclaver sa pensée dans les classiques barrières. Il écrivit de beaux concertos, de belles sonates ; toutefois il n'est pas difficile de distinguer dans ces productions plus de volonté que d'inspiration". LISZT considère que CHOPIN est grand dans des œuvres de petit format (ce que les Chopiniens traduisent par : il est petit dans les œuvres de grand format !).

Il y a enfin le jugement de LISZT sur le refus presque systématique de CHOPIN de donner des concerts publics : "Les concerts fatiguaient moins sa constitution physique que son irritabilité d'artiste. Sa volontaire abnégation des bruyants succès cachait un froissement intérieur. Il avait un sentiment très distinct de sa haute supériorité mais peut-être n'en recevait-il pas du dehors assez d'échos et de réverbération pour gagner la tranquille certitude d'être parfaitement apprécié. [...] Il se jugeait non seulement peu applaudi mais mal applaudi. [...] Sa constitution délicate était donc moins une raison qu'un prétexte d'abstention pour éviter d'être mis et remis en question". LISZT n'aime pas le monde des salons que fréquente CHOPIN et qu'il juge "hypocrite, envieux, factice, condescendant". Il ajoute : "L'art a froid dans les appartements tendus de damas rouge ; il s'évanouit dans les salons jaune paille ou bleu nacré".

Que retenir de ces froissements d'ego ?

Les compositeurs sont rarement tendres à l'égard de leurs collègues.

Il semble tout à fait vraisemblable que CHOPIN ait été jaloux de LISZT car la solitude qu'il s'imposait était motivée, au moins en partie, par son incapacité psychologique à affronter la foule. G. SAND va dans le même sens lorsqu'elle écrit au moment du concert de 1841 : *"Il ne voulait pas d'affiche, pas de programme ; il ne voulait pas d'un public nombreux. Il était tellement effrayé que je lui ai proposé de jouer sans bougies, sans auditoire et sur un piano muet"*. Mais LISZT a sans doute aussi été jaloux de CHOPIN. Il trouvait insupportable que CHOPIN ne voie en lui qu'un virtuose alors que comme le précise SAINT-SAËNS, *"La virtuosité de LISZT, dans ses meilleures pièces, n'est jamais un but mais un moyen et ouvre un espace poétique qui renvoie à des questions existentielles, telles que la finalité de la vie, l'homme, la mort, et Dieu"*. LISZT trouvait insupportable que ses compositions, contrairement à celles de CHOPIN, rencontrent rarement un mot d'éloge. C'est sans doute ce qui l'a amené à abandonner sa vie de concertiste itinérant et à se consacrer à la composition et à la direction d'orchestre après 1847. La confrontation avec CHOPIN a sans doute contribué à lui permettre de briser "sa chrysalide de virtuose" et à faire de lui le grand compositeur qu'il est devenu.

## CONCLUSION

# CHOPIN/LISZT



Tous les contemporains de CHOPIN l'ont admiré mais lui n'en admira aucun. Jean-Yves CLEMENT : *"Pour CHOPIN, le piano est un monde clos autosuffisant, le seul dans lequel il respire librement, berceau et tombeau en même temps, quand il est l'opposé chez LISZT, un vaisseau ouvert sur le monde et ses conquêtes. L'on pourrait même risquer la formule suivante : l'art de LISZT figure toutes les cordes de la vie quand celui de CHOPIN figure toute la vie dans une seule corde"*. LISZT, un homme toujours généreux, a sans doute éprouvé pour CHOPIN une admiration dont CHOPIN ne s'est sans doute jamais rendu compte. Cette admiration, on la retrouve dans une lettre de 1876 (30 ans après la mort de CHOPIN) qu'il adresse à la princesse Caroline SAYN WITTGENSTEIN : *"Personne ne peut lui être comparé. Il brille seul dans le firmament de l'art. Sa délicatesse, sa grâce, ses larmes, sa force et ses passions n'appartiennent qu'à lui. Il est un aristocrate d'essence divine, un archange féminin aux ailes couleur d'arc en ciel"*. Si CHOPIN n'a jamais reconnu les mérites de LISZT, les grands interprètes et les grands compositeurs du XX<sup>e</sup> siècle se sont chargés de réparer cette injustice. LISZT est inscrit au répertoire des plus grands pianistes qui l'ont passionnément défendu : Alfred CORTOT souligne l'importance de LISZT dans l'histoire de la musique : *"LISZT ouvre pour plusieurs générations de compositeurs un horizon entièrement neuf"*. LISZT suscite l'admiration des grands compositeurs qui ont trouvé en lui une source d'inspiration.

- Celle de SAINT-SAËNS : *"LISZT est un des grands compositeurs de notre époque. Il a osé ce que n'avaient osé ni WEBER, ni MENDELSSOHN, ni SCHUBERT, ni SCHUMANN. Il est l'émancipateur de la musique instrumentale"*.

- Celle de SCHOENBERG qui écrit : *"LISZT croyait en lui-même, il croyait en quelqu'un de plus grand que lui, il croyait à la culture, à la beauté, à la morale"*.

- Celle de BARTÓK : *"Je crois que l'importance de LISZT pour l'évolution ultérieure de la musique est plus grande que celle de WAGNER"*. BARTÓK a bien vu que LISZT était le pionnier de ce que LISZT lui-même a appelé "la musique de l'avenir".

- Celle de RACHMANINOV : *"Indubitablement, LISZT fut le plus grand artiste praticien de son siècle, le virtuoso assoluto ; il n'en exista guère de tel avant ni après lui. Mais ce n'était là qu'une de ses facettes. C'était aussi un compositeur génial, qui mit bien souvent sa lumière sous le boisseau"*.

Voilà ce que CHOPIN aurait pu dire de LISZT. Il est vrai qu'il n'a pas pu entendre les grandes compositions de LISZT : sa sonate en si que beaucoup de musicologues considèrent comme son chef d'œuvre, sa musique religieuse qui prend sa source dans le chant grégorien et les œuvres austères voire ascétiques de la fin de sa vie qui annoncent la musique atonale de l'école de Vienne. Ces compositions sont en effet bien postérieures à son décès. Mais il est fort à parier que cela n'aurait rien changé. Bien au contraire.

## BIBLIOGRAPHIE

Franz LISZT, *Frédéric CHOPIN* (1852).

J.-J. EIGELDINGER, *CHOPIN vu par ses élèves*.

J.-Y. CLEMENT, *Les deux âmes de Frédéric CHOPIN*.

Alain WALKER, *Franz Liszt*.

C. HARDY, P-A HURE, *Franz LISZT*.

Piero DE MARTINI, *CHOPIN*.

Michele CAMPANELLA, *Il mio LISZT*.

Christiane MONDON, *Franz LISZT*.

## "MAURICE, FILS DE GEORGE SAND, DESSINATEUR AU JOUR LE JOUR À TAMARIS ET DANS LES ENVIRONS EN 1861"

Par Jutta ROISIN



Peut-être vous demandez-vous pourquoi choisir un thème de conférence relatif à Maurice SAND, dans un cycle consacré à George SAND ? Je poursuis ici un double objectif : en majeur, feuilleter devant vous un album de dessins réalisés par son fils, Maurice, qui a accompagné sa mère dans ce séjour, et qui, grâce à ses talents de dessinateur, nous offre l'opportunité unique de nous glisser dans le regard de George SAND, de voir ce qu'elle a vu et apprécié à Tamaris et dans ses environs à l'époque, en 1861. Le second objectif est de vous présenter, à grands traits, un aperçu des talents d'artiste, des passions, des travaux scientifiques de son fils, dont l'activité polymorphe, en symbiose avec sa mère, apparaît de plus en plus aux chercheurs modernes comme un complément indissociable des œuvres, et des passions de George SAND.

Aussi, je vous propose une première partie, courte, dont l'objectif est de brosser à grands traits la jeunesse et le développement des activités de Maurice jusqu'en 1861; une deuxième partie, le cœur de notre exposé d'aujourd'hui, d'environ 40 mn, consacré à l'album de dessins de Tamaris et environs; et enfin, de terminer par une brève troisième partie, relative à la vie et aux activités de Maurice SAND jusqu'à son décès. Nous concluons par une perspective de l'appréciation croissante de l'œuvre de Maurice SAND, portée par le regard de la recherche aujourd'hui.

Dans la famille SAND, on demande le fils !

### ► PREMIERE PARTIE.

Jean-François-Maurice DUDEVANT, dit Maurice SAND, fils de la romancière George SAND et du baron Casimir DUDEVANT, aussi appelé Bouli (George a des petit noms pour tout le monde...), naît le 30 juin 1823 à Paris. George, encore Aurore, le nourrit et lui donne tous les soins. A cinq ans, Maurice aura une petite sœur Solange.



**Portrait de Maurice, (dessin à la mine de plomb, signé en bas à gauche Aur.D., daté en bas à droite janvier 1830).**

Aurore DUDEVANT, dessine son fils de six ans. Chemise à collerette de dentelle sous un gilet boutonné et un veston à manches bouffonnées. George explique dans une lettre à sa mère que Maurice paraît plus âgé d'un an ou deux mais "vous pourrez prendre une idée de sa petite mine qui sera je crois par la suite plutôt belle que jolie.", elle lui trouve une "physionomie espiègle et décidée".

Peu épanouie par son rôle de mère et de femme au foyer, elle quitte Nohant pour Paris et laisse ses enfants à la campagne aux soins de Jules BOUCORAN, en tant que précepteur, mais s'engage à revenir à Nohant tous les trois mois. En 1833, Monsieur DUDEVANT, considérant l'enseignement à domicile insuffisant, confie son fils de dix ans à l'école parisienne HENRI IV, en pension, où il sera malheureux au point de tomber malade. La séparation de ses parents est définitive en 1836. George emmène ses enfants à Genève, retrouver ses amis Franz Liszt et Marie d'Agoult. Lors de son séjour, Nancy MERIENNE exécute ce



**double portrait au crayon et à l'aquarelle.** Solange est représentée de face, une rose à la main. Maurice apparaît de profil, appuyé sur une colonnette ionique. "Solange est devenue belle comme un ange. Il n'y a pas de rose assez fraîche pour vous donner l'idée de sa fraîcheur, Maurice est toujours mince, mais il se porte bien et on ne peut voir d'enfant plus aimable et plus caressant", dit George. Les deux enfants apprennent le dessin grâce à un peintre de paysage, Louis LAPIERRE, recommandé par DELACROIX. A 17 ans, Maurice, à la demande de sa mère, qui désire lui faire embrasser la carrière d'artiste, intègre l'atelier de DELACROIX : "Mon séjour à l'atelier DELACROIX doit comprendre Novembre 1839 – (mon retour d'Espagne et d'Italie) avec ma mère et CHOPIN – jusqu'à 1848 (retour à Nohant), c'est Paris artistique et littéraire pendant 10 ans." Il nous a laissé des notes d'une trentaine de pages sur cette période, et que ses arrière-petits-enfants Monsieur et Madame Ch. et G. SAND ont eu la générosité de publier en 1963. Tout Paris artistique et littéraire y est relaté : avec la liste des élèves et l'exact déroulement d'un enseignement durant 10 années ; les farces de l'atelier, une vie matériellement pauvre mais pleine de plaisirs.



Dans ce très beau fusain attribué à Thomas COUTURE (1815-1879), (*"Portrait de Maurice au chapeau"*, fusain, lavis et encre noire), Maurice est chapeauté et la tête légèrement penchée vers la droite, le visage de l'adolescent tout à la fois sensuel et rêveur a pu être interprété comme un portrait de la romancière en petit étudiant de première année avec haut-de-forme, cravate et redingote, lors de sa première saison à Paris (1831) ; ce portrait typiquement romantique de Maurice étudiant a été longtemps pris pour le portrait de George, tant ces deux êtres se ressemblent : *"Dix ans plus tard"*, écrit George dans Histoire de ma vie, *"mon fils encore imberbe a été souvent pris pour moi."* Etrange répétition de l'histoire familiale, du lien jaloux qui, à la génération précédente, unissait Mme DUPIN de Francueil à son fils... Maurice. *"A peine installé [à Nohant], j'éprouve que mes projets de ne rien faire, ne peuvent pas tenir et que je m'ennuierais horriblement si je n'entreprenais quelque chose. Je vais m'amuser avec le fils de la maison à entreprendre un petit tableau pour l'église du lieu."*

Maurice SAND, placé derrière son maître, doit exécuter une copie de *L'éducation de la Vierge* de DELACROIX, mais n'est pas motivé par la perspective de devenir peintre, et s'ennuie à peindre de grandes toiles (même si sa peinture ne manque pas de talent). Par contre, Maurice est très intéressé par l'intense vie familiale : *"Le soir après le souper, on se réunit autour d'une grande table couverte jusqu'à terre d'un tapis confectionné par l'hôtesse avec du damas de laine brun doublé d'un lambrequin"*. Suivant les années, Maurice écrit des canevas de pièces de théâtre, ou caricature les convives, LAMBERT dessine des fleurs et des animaux, CHOPIN copie la musique, DELACROIX met la dernière main à *L'éducation de la Vierge* qu'il compte laisser à Nohant, George refait une doublure pour un bonnet de tricot qu'elle lui destine, on lit à haute voix *Les Aventures d'Éil-de-lynx* de Fenimore COOPER, suivies avec passion par les convives. *"Quant à Solange, qui prend des leçons avec CHOPIN, elle joue du piano en sourdine."* DELACROIX passera trois étés à Nohant (1842, 1843 et 1846), durant lesquels il fait revivre l'atmosphère de la maison dans ses lettres. Pendant les années "CHOPIN", les enfants connaissent enfin une vie de famille.

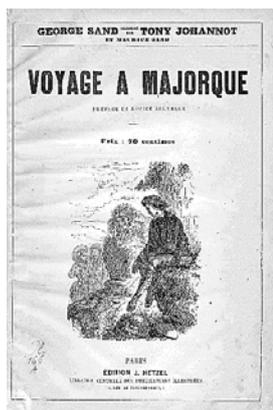
**(1845 Maurice DUDEVANT, peinture par Joséphine CALAMATTA).**

Maurice a 22 ans. Avec son carton à dessin sous le bras, il paraît encore très jeune dans une tenue d'adulte : chemise blanche, lavallière noire et froc. La peintre est la femme de Luigi CALAMATTA, future belle-mère de Maurice. Retrouvée chez un brocanteur en Hollande, la toile fut identifiée seulement en 1959 ; elle se trouve aujourd'hui à Nohant.



A partir de 1849, Maurice écrit des scénarios pour le théâtre de Nohant. Il réalise un imposant *"Recueil des principaux types créés avec leurs costumes sur le Théâtre de Nohant"*, en 2 volumes in-folio, contenant 454 aquarelles de costumes, dont 161 aquarelles de marionnettes de Nohant : une œuvre monumentale, une œuvre-vie en elle-même ! Jamais montrée au public, elle se trouve dans la réserve des Estampes à la BNF, et a été achetée à Aurore SAND juste après la guerre. C'est à travers son théâtre de marionnettes que Maurice trouve sa véritable passion qui va évoluer, se modifier et perfectionner au fil du temps ; mais il l'accompagnera toute sa vie.

D'abord simple carton placé entre deux chaises, le théâtre se déplacera dans la maison, pour finir en véritable théâtre pour un public nombreux, avec ses décors, ses marionnettes, faits main. Ses farces en un acte deviendront de véritables pièces de théâtre, jouées chaque dimanche. Les marionnettes du théâtre de Nohant, au nombre de 14 en 1847, sont le fruit d'un partage du travail : Maurice sculptait les têtes et George confectionnait les costumes. Ses soirées de travail laissaient sûrement la place à un échange de réflexions sur l'histoire de la *commedia dell'arte* qui lui ont permis d'aboutir à la publication du renommé et splendide ouvrage *"Masques et bouffons"* en 1860 : une somme sur les origines de la comédie. Avec ses deux volumes, c'est un ouvrage de référence encore très utile aujourd'hui. Maurice SAND est nommé Chevalier de la Légion d'honneur le 17 mars 1860 à la suite de cette publication. Une jolie aquarelle nous est restée, qui montre Maurice marionnettiste : un autoportrait, personnage svelte et mobile dans une expression gaie et juvénile. Parallèlement aux activités de théâtre, Maurice commence une carrière d'illustrateur de livres, voici l'aperçu de son évolution. Le *"Voyage à Majorque"*, (George SAND ill. par Tony JOHANNOT et Maurice SAND, Paris, Hetzel, 1850), est le premier essai de collaboration entre Tony JOHANNOT, illustrateur attiré du romantisme, et Maurice SAND, mais aussi le premier essai d'exploiter les dessins élaborés lors du voyage à Majorque !



En septembre 1851, la collection des Œuvres illustrées de George SAND commence à paraître chez BLANCHARD, (*Hetzel et Maresq, édition grand in-8°, illustrée par Tony JOHANNOT*). George réussit, malgré les réticences de HETZEL à y associer son fils. Progressivement, George fait travailler son fils, comme par exemple, pour les vignettes d'un livre.

d'enfant, un conte merveilleux : (Histoire de Gribouille, Paris, E. Blanchard). Mais Tony JOHANNOT décède en 1852. Dans une lettre à Hetzel du 7 août 1852, George fait mention de la mort récente de Tony JOHANNOT, et offre immédiatement la collaboration de son fils pour le remplacer. Décidée à pousser son fils pour qui ce choix représente "une question de vie ou de mort morale", elle affirme qu'il saura mieux rendre sa pensée que le dessinateur disparu. HETZEL soulèvera des objections, mais acceptera finalement la collaboration de Maurice. C'est ainsi qu'il prend la place de Tony JOHANNOT, et devient l'illustrateur exclusif de sa mère ! Même si la période d'enseignement de Maurice auprès de DELACROIX est achevée, son maître lui porte cependant toujours de l'intérêt, avec des encouragements pour ses illustrations. (DELACROIX écrit à George SAND : "*Chère amie, chère amie, que de choses en peu de jours !... Pour Maurice, il est radieux. Il sort d'ici, il est comme ivre : je ne le croyais pas capable de ce degré d'exaltation : il a de plus fait provision dans sa mémoire de sujets de tableaux qui l'occuperont sans doute sa vie entière*". Avec un sentiment de tâche accomplie mais aussi de responsabilité envers l'avenir de son élève, il prendra toujours part aux activités de Maurice avec un regard bienveillant. Eugène DELACROIX à George SAND, Dieppe, 4 septembre 1851, : "*Dites à Maurice que je me promettais de lui donner bien de bons conseils, en tête desquels est celui de travailler beaucoup et d'après nature*". Maurice a néanmoins bien compris qu'il ne sera jamais un peintre comme lui...

## ► DEUXIEME PARTIE.

Ce qui va nous occuper maintenant prenait exactement 3 lignes dans la première exposition dédiée à Maurice SAND en 1972 à Nohant, tandis qu'un premier dessin de Tamaris fut exposé pour la première fois en 2004 à la BHVP dans une exposition de "*Georges SAND / L'œuvre-vie*". Voici comment débute ce voyage :

**(Poncy, photo anonyme)** : George SAND s'adresse pour la première fois à **Charles PONCY** en novembre 1860 pour se renseigner sur les possibilités d'un séjour de trois mois à Hyères "*pour huit à 900 f. par mois, pour nous trois...*". Et elle égrène longuement ses exigences : "*habitation propre et chaudement exposée, une bonne table, je veux dire saine et propre,*



*du bon vin, du café – enfin ce qui est dans nos habitudes de provinciaux aisés, sans luxe ni gourmandise*". (Dans sa lettre de fin d'années du 27 décembre, avec les remerciements pour le paquet de coquillages, elle explique : "*Nos vus se reportent sur Hyères, à cause de circonstances trop longues à vous dire*".) Compte tenu de ses exigences, PONCY voulait sûrement l'orienter vers d'autres lieux moins onéreux qu'Hyères, mais elle coupe court.) Une fois arrivée le 19 février à Tamaris, elle explique sur le ton expéditif que "*Hyères a paru odieux à Maurice, il nous a trouvé une oasis : solitude absolue, maison propre, et pas cher. Voilà*".

**(Photo de 1857)** Maurice est arrivé en avance de quelques jours sur le reste de la famille pour rechercher ce fameux logis à Hyères. Vu les prix trop importants, et le cadre trop sophistiqué imposé par les touristes anglais pour un séjour tranquille, il s'est confié aux conseils de Charles PONCY. Par son entremise avec un ami avoué, Monsieur TRUCY, Maurice loue sa propriété à Tamaris, au calme et accessible par bateau depuis Toulon. C'est donc bien le choix personnel de Maurice qui détermine

le séjour de George SAND dans notre ville.

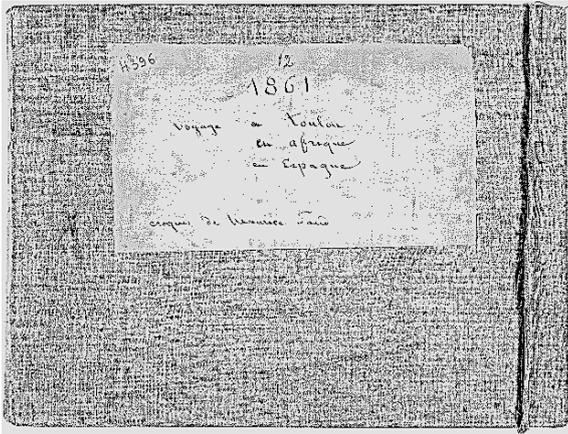
**(George SAND, NADAR 1864)**. Puis, arrive **George**, accompagnée d'Alexandre MANCEAU, son compagnon et d'abord l'ami de Maurice, dessinateur et graveur, chef de la troupe de Nohant. Il fut de 1850 à sa mort, le secrétaire et ami de George. Marie CAILLAUD, jeune paysanne de Nohant, d'abord affectée à la ferme, devint bientôt l'une des vedettes du petit théâtre de Nohant. George l'appelle la princesse de Nohant, gouvernante et actrice. Ce groupe va composer, avec les visiteurs comme BOUCOIRAN, l'ancien précepteur de Maurice, journaliste à Nîmes, et Lucien, fils de Madame VILLOT, amie de George, le "premier cercle".

Pour la description du séjour à Tamaris, nous disposons de plusieurs sources d'écrits bien distincts: la correspondance de George SAND, "*L'Agenda*"-Journal, aussi connu sous le nom de *Voyage dit du Midi*, tenu par MANCEAU les jours de maladie, et par George pour les autres jours de mieux-être, et *Impressions et souvenirs*, lettres destinées à ROLLINAT. Pendant le séjour, elle travaille d'arrache-pied à *Valvèdre* et son roman *Tamaris* est publié en 1862. Puis paraissent *Le Draq*, rêverie fantastique en 3 actes, parue dans la Revue des deux Mondes en septembre 1861, et *La Confession d'une jeune fille en 1865*, donc postérieurs au séjour à Tamaris.

Aujourd'hui, nous allons mettre en rapport ses écrits avec les dessins de Maurice SAND, qui, en effet, constituaient pour sa mère un fil conducteur, un pense-bête sur lequel elle pouvait s'appuyer dans son récit (comme elle l'avait

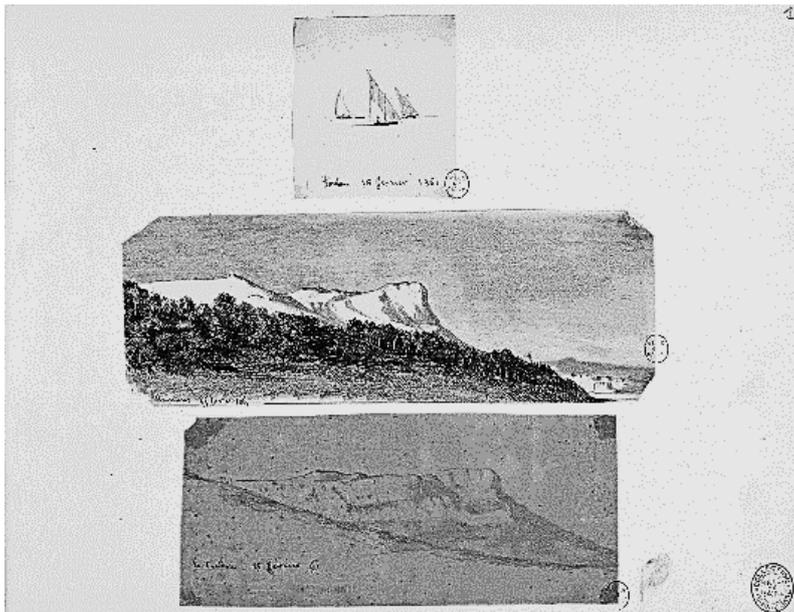


déjà fait pour le voyage en Italie et son roman *Daniella*). La Bibliothèque Historique de la Ville de Paris, appelée BHVP, héberge un fonds important de George SAND et de son fils Maurice, grâce à la donation de sa petite-fille Aurore SAND, effectuée en 1953.



**Les carnets de dessins de Maurice** sont au nombre de huit et embrassent la période de 1840 à 1887, soit 8 carnets avec environ 480 dessins. Ils sont uniformément entoilés de couleur écru et de format oblong de 21 sur 27, 5 cm. Celui qui nous intéresse ici particulièrement porte le numéro 5. Son plat supérieur indique sur son étiquette, avec toujours cette écriture légèrement penchée vers la gauche de Maurice : **"1861 Voyage à Toulon, en Afrique, en Espagne / croquis de Maurice SAND"**. Exécuté avec des techniques diverses : aquarelle, crayon, gouache, fusain, encre sur papier ou calque, et de formats divers, tous les dessins portent des légendes et des dates autographes. Il y a toutes sortes de carnets de dessin au XIX<sup>e</sup> siècle : plus ou moins grand, relié en toile ou en maroquin, avec des feuilles blanc cassé uni, ou avec des papiers de couleur gris ou bleu, ce qui évite de peindre

un fond pour les aquarelles par exemple. Le carnet, destiné à être facilement emporté dans les promenades "en plein air" est parfois retravaillé le soir en atelier... Le nôtre, s'il ressemble à tant d'autres extérieurement, se distingue aussitôt dès son ouverture : en effet, il ne s'agit aucunement d'un carnet que l'artiste met dans sa poche pour ses excursions mais d'un album composite, mis en page pour raconter une histoire suivie, crédible : ici les titres et les dates se suivent en jalonnant le séjour. Les dessins ne sont pas exécutés directement sur les feuilles vierges du carnet, mais découpés, rassemblés et collés sur celles-ci, comme les albums photos de notre enfance (ce qui explique le nombre de 82 dessins pour 41 feuilles de support). Il y a donc bien une intention de composition et de présentation. Est-ce Maurice qui a procédé ainsi, ou bien George a-t-elle "mis de l'ordre"? Mystère. L'étiquette est



bien de l'écriture de Maurice.

Premier constat : les dessins. Il n'en fait pas tous les jours ! Un total de 81 pour le séjour. Certains témoignent de ses escapades solitaires lors des ennuis de santé de sa mère, d'autres de l'envie de parfaire sa connaissance de la Provence gréco-romaine. Mais ce sont les dessins des promenades ici à La Seyne-sur-Mer et ses environs qui nous intéressent aujourd'hui avant tout.

**(Toulon voiliers, 18 février 1861 ; Tamaris, 25 février 1861 ; Le Coudon, 25 février 1861, Crayon sur papier ; crayon sur calque ; 6x5,5 cm ; 6,5x17cm ; 6,5x14cm).**

Trois croquis de nature et de tailles différentes, annotés et datés. Un clin d'œil sur la rade avec ses voiliers et une vue sur le Coudon, nommé Tamaris, doublée d'un calque sur

le même sujet, étagée avec, en avant-plan, une colline boisée, puis le Coudon surplombant à droite la rade avec le Mourillon devant un ciel uni. Un camaïeu du blanc au noir.

**(Tamaris, 27 février 1861, fusain, encre et rehauts de gouache sur papier ; 13x 20, 5 cm).** Le dessin prend toute la place de la page pour nous montrer la silhouette du paysage de Tamaris depuis la maison Trucy. Le tombolo des Sablettes et Saint-Elme, Saint-Mandrier illuminés par la lune qui glisse sur le papier comme la gouache. Avec une vision schématique et très libre, presque abstraite, Il respire la quiétude. Maurice relate les "théories et leçons de DELACROIX à la promenade dans les bois, à Nohant – effets de soleil couchant – tons principes d'après les papiers peints.





*(Tamaris, 2 mars 1861 ; Les Sablettes, Saint-Mandrier, 2 mars 1861, crayon et rehauts de gouache blanche sur papier ; crayon sur calque ; 9x20 cm ; 8,5x20 cm ; 5 cm dessin et son calque inversé).*

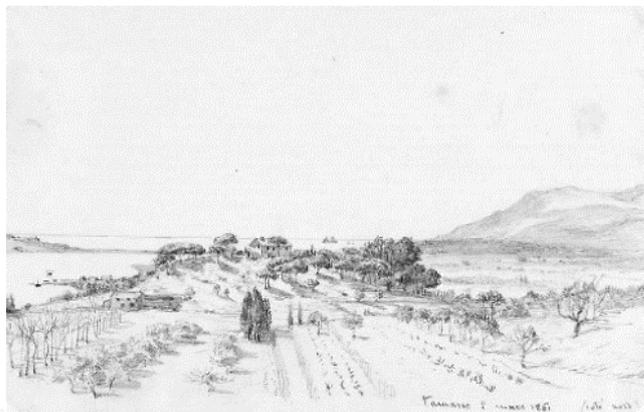
Avec cette page commence à apparaître à chacun de nous l'intérêt de ce rapprochement avec les dessins de Maurice : nous voyons Tamaris à travers les yeux de George SAND, tel qu'à l'époque, sans corniche, sans ses constructions... tout en savourant ses commentaires personnels.

Maurice garde le papier beige en réserve pour le terrain, le sable et le Cap Sicié, applique le rehaut de blanc pour indiquer la mer et le ciel, encadrant cette touffe de verdure de Tamaris. Vous remarquez les pins, les grands chênes et le terrain étagé en petites restanques. "Les tamarins qui bordent le rivage ne sont pas de beaux arbres en cette saison, mais nous avons pour parasol des pins magnifiques et autour de nous des bois de lauriers, d'amandiers en fleurs, de lentisques, de bruyères

blanches arborescentes, de cistes, romarins, lavandes etc., etc., arbres et buissons tout embaumé (sic) et chaque pas soulève des traînées d'odeur aromatique." écrit George SAND à son amie Sylvaine ARNOULD-PLESSY.

*(Tamaris, (côté nord), 2 mars 1861, crayon sur papier ; 13x20 cm ; 5 cm).*

Le sujet est la colline de Tamaris occupant le centre de la feuille, la petite mer et le cap Sicié étant les figurants. Une vue plus rapprochée que la précédente avec une nature labourée qui converge vers la colline. Les "oulières outins", cités par Nathalie BERTRAND avec trois terroirs fondamentaux : les vignes sont disposées en outins, longues bandes, plantées sur deux ou trois rangs, alternées d'oulières, l'alignement des oliviers et du blé.



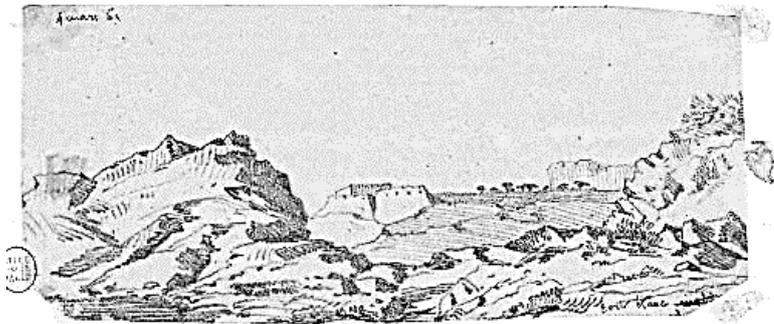
*(Mer vive et les Ambiers, 3 mars 1861 ; Tamaris, 3 mars 1861, fusain et aquarelle sur papier ; 9x17 cm ; 9,5x18 cm).*

Une atmosphère assombrie par le fusain noir avec un ciel très mouvementé et nuageux, les deux Frères et le cap Sicié se détachent à droite entre les trois parallèles du ciel, de la mer et du rivage. La vue plongeante se présente en octogone. Le deuxième dessin est coloré à l'aquarelle, peut-être par une reprise du dessin le soir. La vue s'élève vers une colline que je n'ai pas réussi à identifier.



*(Le Fort blanc, 4 mars 1861, dessin et son calque inversé; crayon sur papier; 6,5x14 cm, 5 cm; 8x15 cm).*

Sur le fond blanc du papier se détache en avant-plan la falaise imposante avec le Fort Blanc qui fait partie intégrante de cet ensemble. Avec le traitement des masses, ce dessin est davantage travaillé qu'un croquis simple. Le deuxième dessin est identique, en calque inversé. Monsieur Maurice JEAN situe ce fort à la Verne ("Ce fort se trouvait près de la bastidette de PONCY et ne peut être que la Batterie de la Verne."), ce qui est peu probable. Par contre, il existe bien un "Fort Blanc" sur la pente du mont Faron à Toulon. Mais l'agenda de George n'indique aucune promenade en ce lieu.



*(Le Fort Napoléon, ancien fort Caire dit le petit Gibraltar, (5 mars 1861); La grande rade de Toulon vue du Fort Napoléon, St-Mandrier, (5 mars 1861) Crayon sur papier; 8,5x19,5 cm; 9,5x23,3 cm).*

La vue sur l'entrée de la rade depuis le Fort Napoléon, tout en largeur pour souligner



l'étendue, avec à gauche le Mourillon, le Cap Brun et au-delà Carqueiranne, puis à droite le creux Saint-Georges, entre le cap Cépet et le Lazaret. La vue est ainsi plus large et partagée en deux entre le ciel et le paysage, avec une petite animation de bateaux de pêcheurs.

Le fort Napoléon, élevé en 1821 sur l'emplacement du fort Caire, est un grand bloc dont on ne distingue comme seul détail que l'entrée par un pont-levis à droite. La végétation autour est quasi inexistante, comme toujours pour les ouvrages militaires en activité. Maurice, éduqué dans le culte de NAPOLEON recherche tout naturellement ce lieu, où BONAPARTE s'est distingué en décembre 1893.

Il y fait une première promenade avec sa mère le 24 février. La jeune femme marchant sur le contrefort avec un ballot sur la tête pourrait bien être la blanchisseuse que voici.

*(La blanchisseuse, mars, avril 1861), sans attribut de son métier, ni environnement explicatif. Si nous connaissons bien le métier de "bugadière" à travers l'histoire des Moulières, et sa représentation par la carte postale vers 1900, elle n'est pas fréquente en peinture où en dessin. Une figure délicate et jeune dans un corps robuste: son fichu encadre des cheveux bouclés, de grands yeux et une fine bouche. Avec son tablier qui réunit à la fois l'écharpe, le caraco et les jupons à la taille. Le dessinateur semble bien apprécier sa beauté, il a 38 ans et est célibataire !*





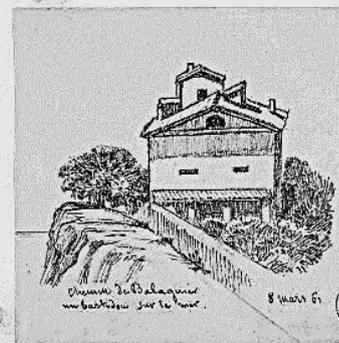
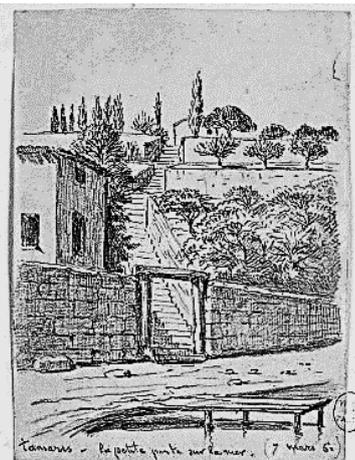
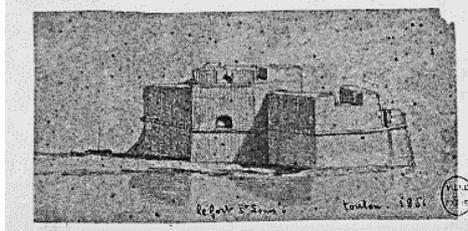
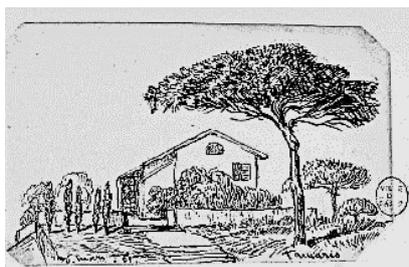
*(Le chemin de Tamaris aux Sablettes, 6 mars 1861, crayon sur papier, 16,5x11,5 cm).*

Le chemin en terre légèrement incliné et bordé de murets encadrant des jardins avec arbustes nous mène à un ensemble de maisons, entouré de cyprès. L'ombre portée par un soleil bas du mois de mars nous indique une vue Sud-Nord et rend ce dessin très vivant. Ce dessin est annoté "chemin de Tamaris" plus loin nous verrons le "chemin de Balaguier", le "chemin des douaniers", le "chemin de Tamaris aux Sablettes", le "chemin de Tamaris à la Seyne" et le "chemin de la Seyne à Tamaris" !

*(Tamaris, 6 mars 1861 ; Tamaris, la petite porte sur la mer, 7 mars 1861 ; Fort Napoléon, 7 mars 1861 ; Le Fort St-Louis, Toulon 1861 ; Chemin de Balaguier, un bastidou sur la mer, 8 mars 1861 crayon et encre sur papier ; crayon sur calque ; 6x9 cm ; 11x8 cm ; 5,5x9 cm, 5x10 cm, 8x8 cm).* Cinq études sont ici rassemblées sur la même feuille : la bastide TRUCY est

représentée deux fois, Le fort Saint-Louis à Toulon, le fort Napoléon et un bastidon sur la mer à Balaguier: en hauteur depuis la rive en montant par l'escalier, en largeur ; proche par le côté est et puis du loin côté sud avec ses restanques.

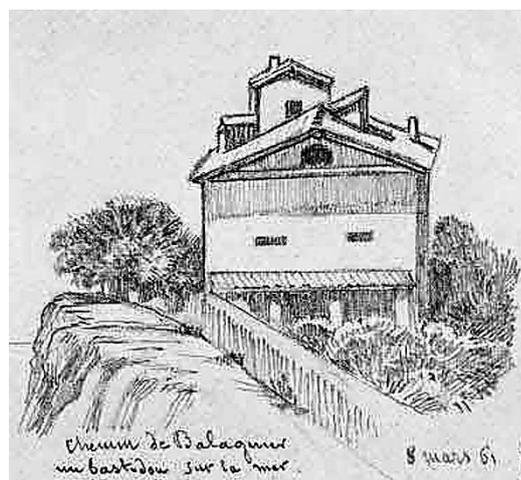
*(La petite porte sur la mer 7 mars 1861), un dessin que vous connaissez pour l'avoir vu en reproduction de nombreuses fois, mais peut-être sans savoir qu'il est si petit : 11x8 cm.*



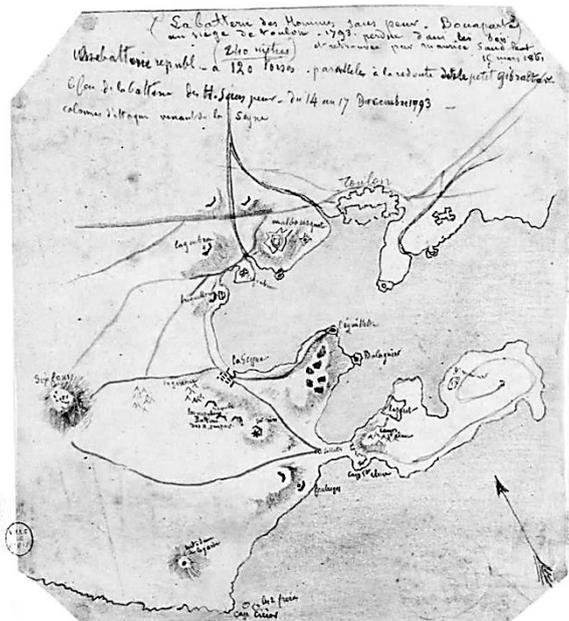
Au bord de la corniche avec son ponton artisanal sur la petite mer et entourée de murets en pierres, avec à gauche, la maison de Monsieur GOUIN et son escalier qui mène à la villa TRUCY entre trois restanques, elles aussi entourées de murets. L'élargissement du chemin vicinal a supprimé le débarcadère que l'on peut voir sur ce dessin de Maurice SAND du 7 mars. La "bastidette" est à gauche. On verra plus loin qu'elle était à un mètre au-dessus des galets". Sur les restanques on cultive des oliviers.

*(Chemin de Balaguier, un bastidon sur la mer, 8 mars, 8x8 cm).* J'ai du mal à situer cette bastide importante, à trois niveaux et avec une toiture bien compliquée. Serait-ce sur le rocher où se trouve aujourd'hui la Villa blanche ?

Du 8 au 10 mars, Maurice est parti à Hyères pour rencontrer Monsieur SAINT-GERMAIN, dit DE SAINT-PIERRE (1815-1882), pour lui demander des conseils en botanique. Ami de sa mère, il habite le Château de St-Pierre des Horts à Costebelle mais possède également des attaches dans le Berry.







Voici la carte relevée par Maurice SAND. (*Crayon et crayon de couleur sur calque. 17x15 cm de forme octogonale. Annotée : "La batterie des hommes sans peur, batterie installée lors du siège de 1793 dans le quartier de l'Evescat, perdue dans les bois et retrouvée par Maurice SAND le 15 mars 1861". Qu'en disent les historiens?*

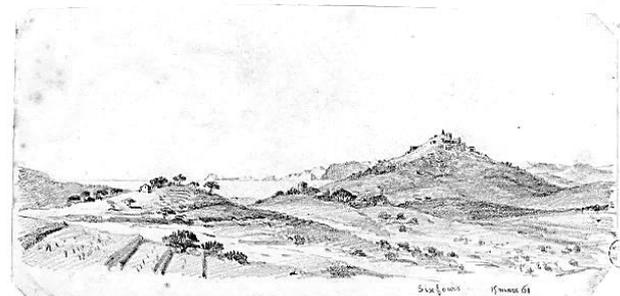
*"La batterie républicaine. A 120 toises parallèles à la redoute ? Du petit Gibraltar le feu de la batterie des hommes sans peur – du 14 au 17 décembre 1793 – colonne d'attaque venant de la Seyne". On connaît bien la dévotion de Maurice pour NAPOLEON; aussi a-t-il cherché de la documentation à Toulon pour s'aventurer dans les environs du Fort Napoléon. "Maurice SAND a fait un dessin du lieu et dessiné une carte, d'après M. BOULLEMEYER DE LA CHENAYE 23,5x38 cm, qui paraît sans valeur aux yeux des spécialistes, car cet émigré était du côté ennemi, dans Toulon assiégé, et n'a pu situer les positions républicaines avec précision.", et plus loin "Sur la carte dessinée par Maurice, au lieu où il a écrit Roquille subsiste un gros rocher à demi enter- ré. Le "quartier" s'appelle le Rouquier." George note le 14*

*mars dans son agenda : "Maurice a enfin un livre et des plans sur le Fort Napoléon) ramené de Toulon le jour même".*

*(Six Fours, 15 mars 61, crayon sur calque ; crayon sur papier ; 8x20 ; 10x20 cm oblong). Le dessin se partage entre les hauteurs en avant-plan avec Six-Fours, village alors démoli, dont ne subsiste que la collégiale, Reynier, le Bruscat et la baie de Saint-Nazaire avec au lointain le Bec de l'Aigle.*



*(Roquille (ancienne batterie des hommes sans peur) 15 mars 1861, crayon sur papier ; 9x20 cm à l'Italienne). Le même jour Maurice trouve enfin la Roquille. Une vue du Sud vers le Nord, avec au fond la chaîne de montagne, au centre l'imposant Fort Napoléon et en avant plan La Roquille, cinq monticules sablonneux avec des pins sur ses flans. De caractère contemplatif, on imagine bien l'émotion de Maurice face à ce paysage retrouvé grâce à ses recherches. "Installée le 30 novembre sur le promontoire est de la colline Gaumin, à l'intersection des quartiers de l'Evescat, Saint-Lambert et Gaumin au lieu-dit La Chênelaye, elle faisait face à la redoute anglaise Mulgrave du Mont Caire." écrivent Dina et Dominique MARCELLESI. Un gros rocher à demi enterré sur une butte. Le traitement des ombres dénote une grande application de la part de Maurice. Le traitement des masses ressemble au dessin du Fort Blanc. Le quartier s'appelle aujourd'hui "Rouquier".*



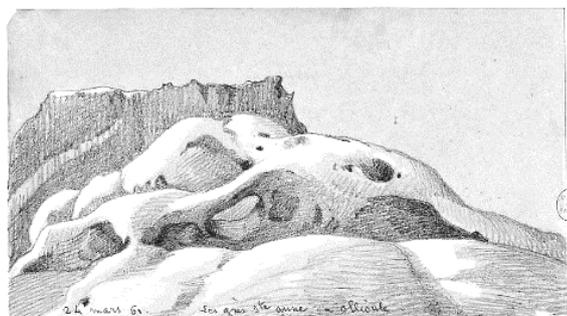
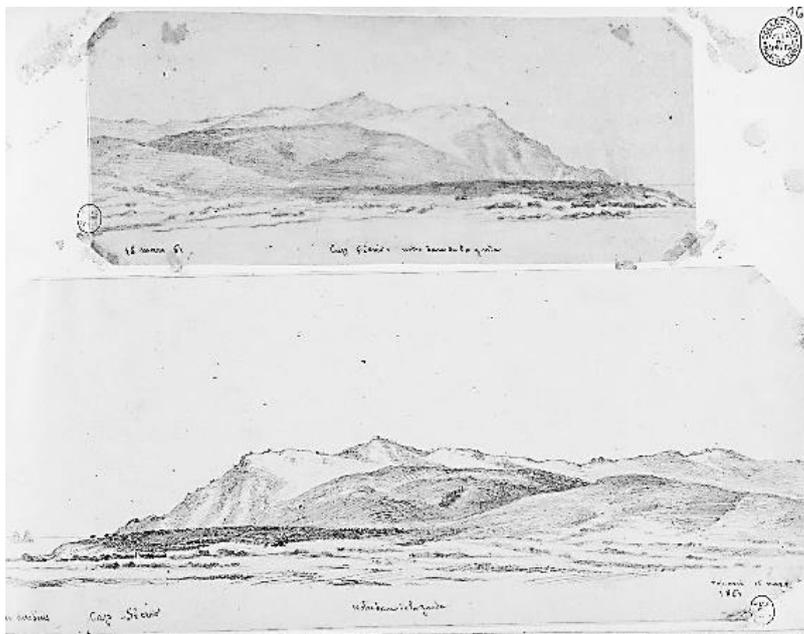
**(Cap Sicié, Notre Dame de la Garde, 16 mars 1861 ; Les Ambiers, Cap Sicié, Notre Dame de la Garde, Tamaris, 16 mars 1861, crayon sur calque ; crayon sur papier ; 8x19, 5 cm, 11,5x26 cm).**

Le centre du dessin est la position de Notre Dame de la Garde à l'intérieur d'une analyse de la structure du Cap Sicié et par rapport aux deux frères à gauche et à Mar Vivo.

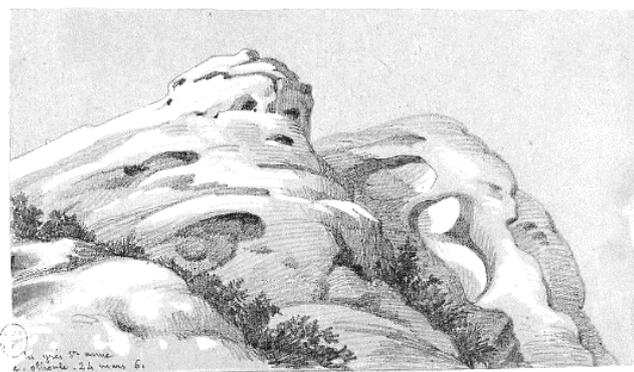
C'est par excellence le genre de croquis qui doit aider à la description littéraire de sa mère George Sand après leur retour à Nohant.

Le 18 mars, Maurice s'ennuyant, part à Nîmes voir son ancien précepteur Jules Boucoiran et le ramène pour un séjour jusqu'au 1<sup>er</sup> avril à Tamaris. Entre temps se joint à eux Lucien Villot, fils de celle que Georges appelle sa cousine, Florimonde (dont le mari était peintre-graveur et conservateur au

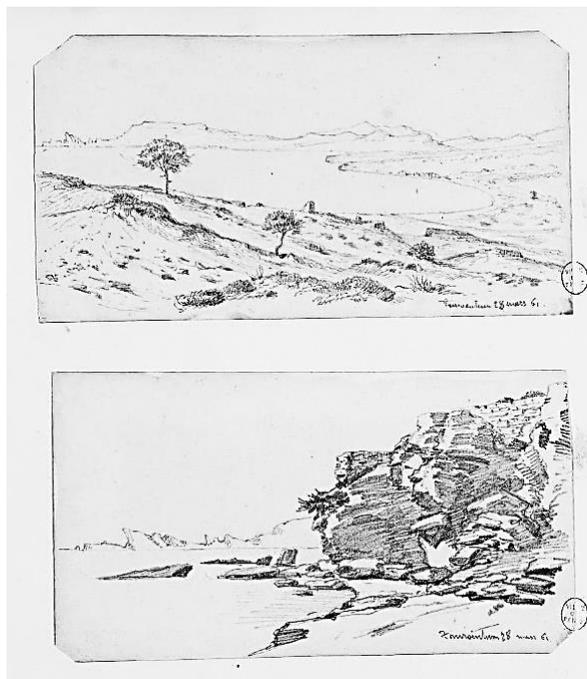
Louvre) pour former un petit groupe à entreprendre des excursions, ramasser des plantes et des chenilles. Ce temps de distractions n'est guère propice pour dessiner. Aussi le prochain dessin date d'une excursion 6 jours plus tard.



**(Les grès Ste-Anne à Ollioules, 24 mars 61 ; crayon avec rehauts de gouache blanche sur papier ; 9x15 cm, 5 cm ; 10x17 cm, 5 cm).** Une excursion en famille avec Lucien comme invité se rend par temps froid aux gorges d'Ollioules. "Les gorges sont pittoresques comme forme, des masses calcaires très déchiquetées, percées de grands trous au sommet en plusieurs endroits..." dit George.



**(Tauroentum, 28 mars 1861, crayon sur papier ; 8x15 cm ; 8x14,5 cm).**



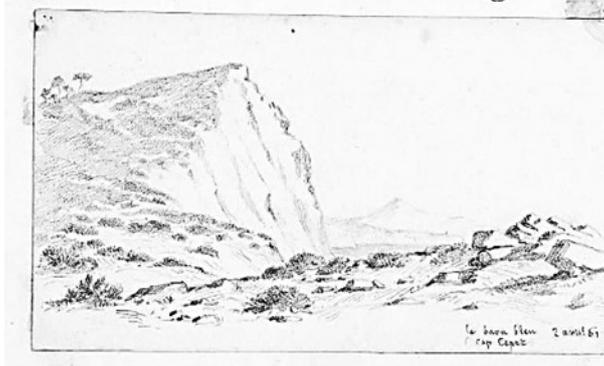
La première vue embrasse toute la baie jusqu'à la Ciotat depuis la colline du "pignonier" vue de l'est vers l'ouest. Le deuxième transcrit la majesté et la violence des falaises, traité par un coup de crayon vigoureux.

"Maurice va avec Lucien jusqu'à la station de Saint Cyr, là il quitte le chemin de fer et descend à Tauroentum, ville romaine perdue dans les sables du rivage..." sur le conseil de Monsieur LAURENS. George ne manquera pas à la suite de cette visite à laquelle elle n'a pas assisté, de signaler ce lieu à Adolphe JOANNE vivement critiqué pour ne pas signaler les véritables joyaux de la région dans son guide "Itinéraires". On cherche vainement dans les dessins la forêt de pins tant vantée par LAURENS, de même que le site archéologique.

L'érudition moderne place Tauroentum au village du Bruscat près de Six-Fours et considère les ruines de Saint-Cyr comme les vestiges d'une grande villa gallo-romaine, note Maurice JEAN.

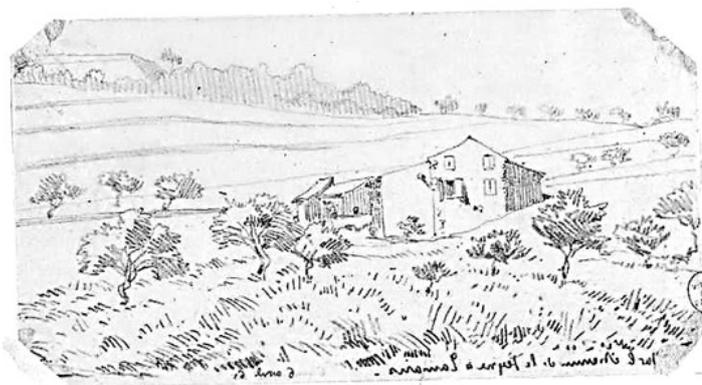
**(Le Baou bleu (cap Cepet), 2 avril 61 ; 2 avril 1861, crayon sur calque ; crayon sur papier ; 8x15 cm ; 8x15 cm).**

La falaise sur la côte sud de St-Mandrier avec cette couleur bleu induite par les schistes.



**(Chemin de la Seyne à Tamaris, 3 avril 1861, crayon avec rehauts de gouache sur papier ; 13x20 cm).**

Quatre plans successifs vers une colline, menant à La Seyne, endroit à déterminer, avis aux amateurs !



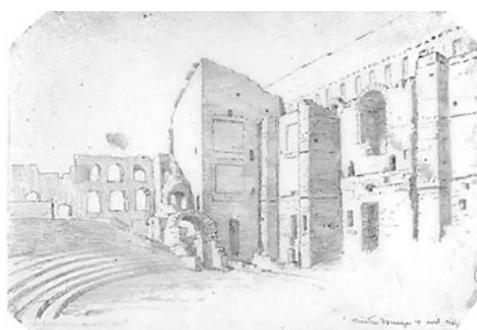
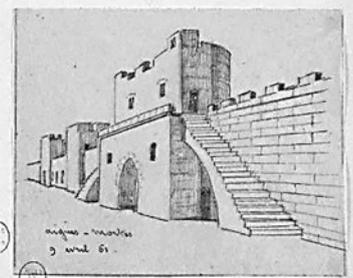
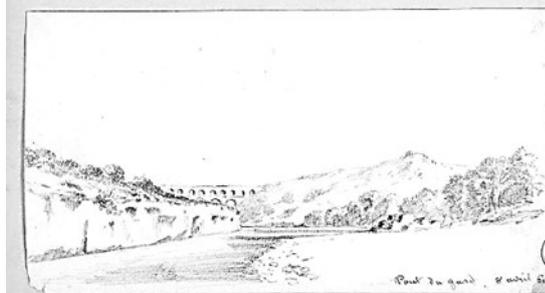
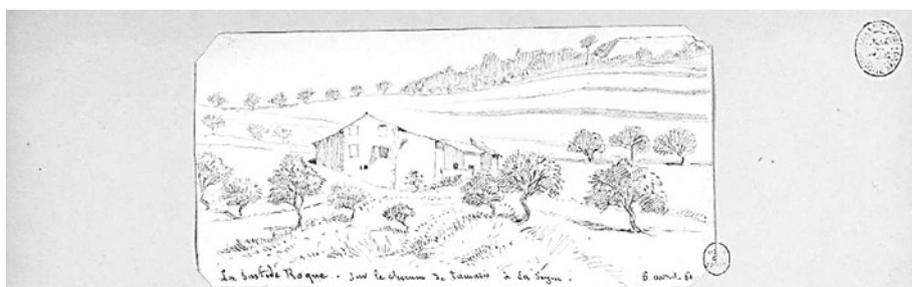
**La bastide Roque sur le chemin de Tamaris à La Seyne, 6 avril 1861, crayon sur calque ; 8x14,5 cm).**

Voici une bastide traditionnelle : maison principale à deux étages, toit assez plat, avec ses dépendances pour les outils ou les bêtes. Un ensemble important néanmoins. Les arbres et le pré sont traités avec de vigoureux traits parallèles. Au fond à gauche le Fort Napoléon.

Une page composite avec trois dessins.

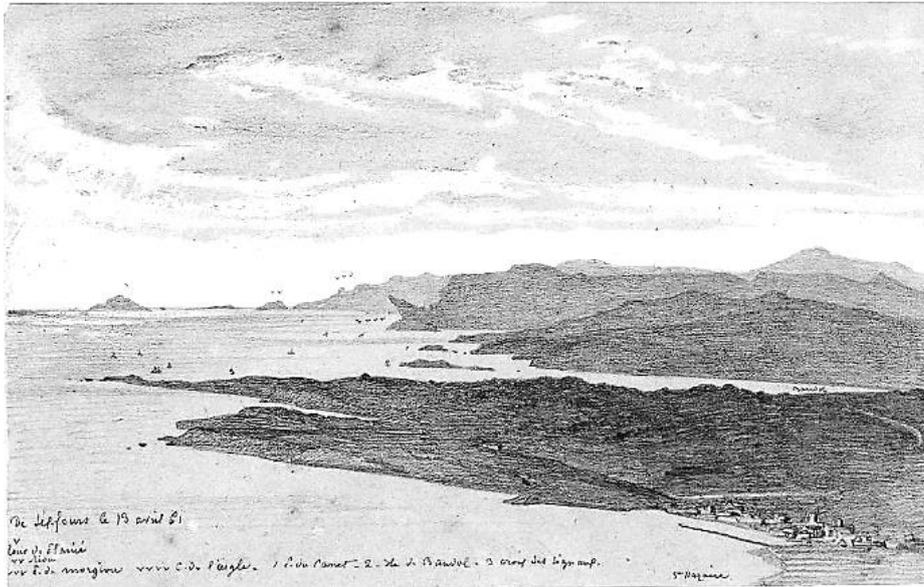
**(La bastide Roque sur le chemin de Tamaris à La Seyne, 6 avril 61; Pont du Gard, 8 avril 61 ; Aigues-mortes, 9 avril 61, crayon sur papier ; crayon sur calque ; 7,5x14,5 cm ; 8x15 cm ; 7,5x9, 5 cm).**

Le dessin de la bastide Roque, vue davantage du côté est que le dessin précédent. Quand Maurice s'ennuyait trop de l'absence de ses compagnons, il partait pour quelques jours en voyage seul. Ici sa visite du Pont du Gard et le Rempart d'Aigues-Mortes



**(Théâtre d'Orange, 10 avril 1861, crayon sur calque ; 17x24 cm).**

Avec son dessin d'architecture romaine, comme les deux dessins précédents, Maurice conserve un souvenir de son voyage et peut-être en rend compte à sa mère.



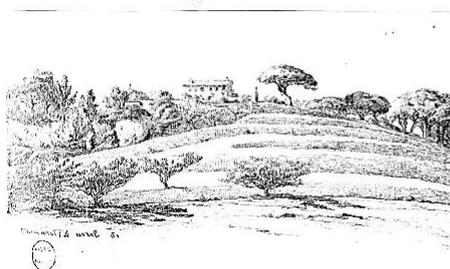
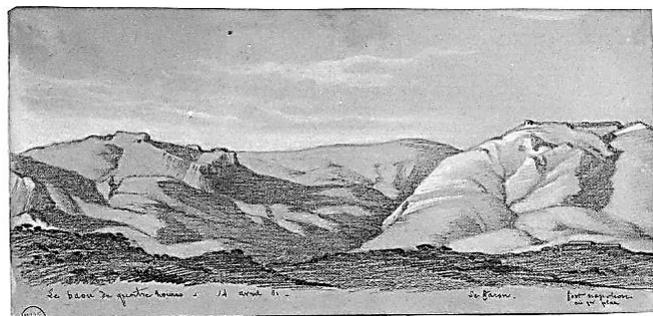
**(De Six Fours, St. Nazaire, 19 avril 1861, avec rehauts de gouache sur papier ; 13x20 cm).**

Un ciel avec ses rehauts de blanc traité comme des vagues, une mer d'huile sans mouvement et cette succession d'avancée de falaises dans la mer, dans les gris vers le noir, soigneusement annotés et localisés : de gauche à droite \*tour de l'aimé \*\* riu \*\*\*de morgiou \*\*\*\*c.de l'aigle et puis 1. D. du Canet ; 2. Ile de Bandol ; 3. Crois des signaux. En bas à droite la petite bourgade de St.-Nazaire, aujourd'hui Sanary. Ce panorama plongeant, tout en silhouettes, possède un charme déjà japonisant.

**(Le baou de quatre heures, Tamaris, Tamaris (côté sud) 14 avril 1861, crayon avec rehauts de gouache sur papier ; 9,5x19,5 cm ; 7,5x14 cm, 7,5x11,5 cm).**

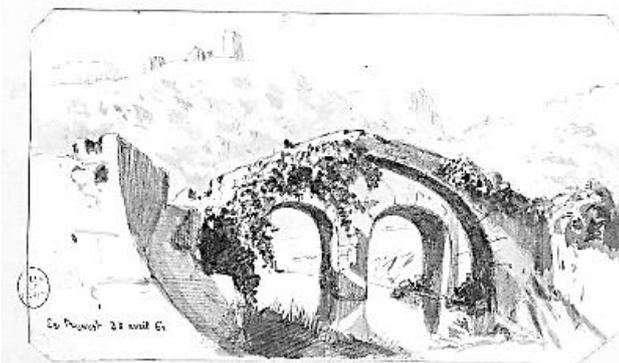
Le baou de quatre heures se présente ici comme une montagne imposante qui écrase presque les petites collines de Tamaris avec le Fort Napoléon à peine décelable. Deux dessins presque identiques de la bastide Trucy sur la hauteur de Tamaris. Ici avec d'imposants chênes verts qui en partie semblent toujours exister.

Le 17 avril George et MANCEAU partent dans la vallée de Dardenne sans Maurice, en voyage dans la vallée du Rhône.

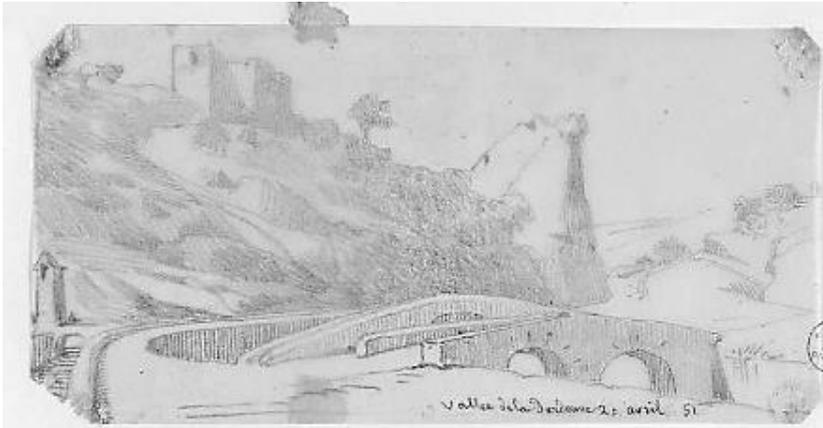


Après une partie du séjour encore et encore accablée par son état de santé, la famille Sand se promène enfin ensemble dans les environs et "En rentrant (de la vallée de Dardenne), nous trouvons Maurice arrivé, ayant bonne mine...". Mais le 20 avril, il se rattrape et ramène ses deux dessins du Revest alors que Georges et MANCEAU seraient d'après l'agenda à Solliès-Pont et sur les bords du Gapeau. Mystère.

**(Le Revest, 20 avril, crayon sur calque ; crayon et encre sur papier ; 8x15 cm ; 8x15 cm).**

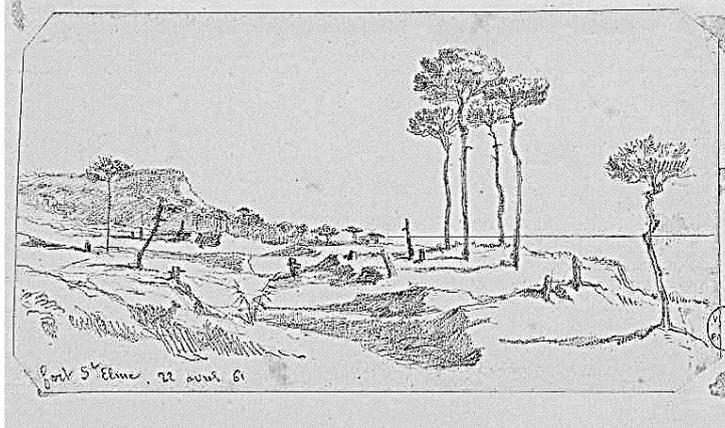
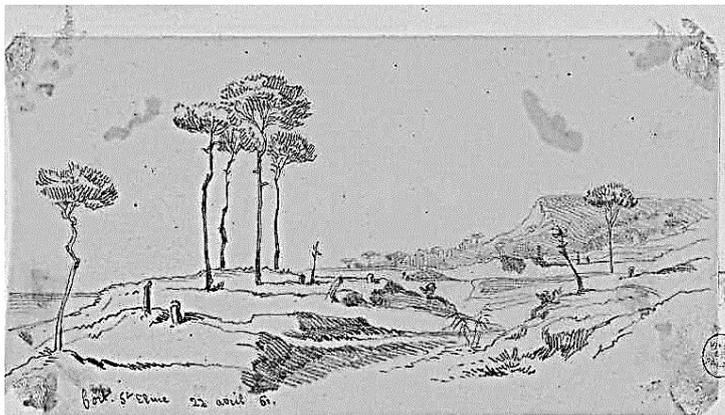


Pour les dessins concernant le Revest et à la vallée de la Dardenne, je vous renvoie au Bulletin 68 de la Société des Amis du Vieux Revest et du Val d'Ardène, existe aussi en PDF avec une contribution importante de Monsieur AUTRAN sur "Les plantes dans l'œuvre de Georges SAND". La rivière et son pont antique, le château sur la hauteur.



*(Vallée de Dardennes, 20 avril 61 ; Vallée de la Dardenne, 20 avril 1861 ; crayon sur calque ; crayon avec rehauts de gouache sur papier ; crayon et encre sur papier 7,5x14,5 cm ; 8x15 cm ; 13,5x9 cm).*

Sept dessins documentent cette excursion du 20 avril.  
Ils reviendront le 6 mai.



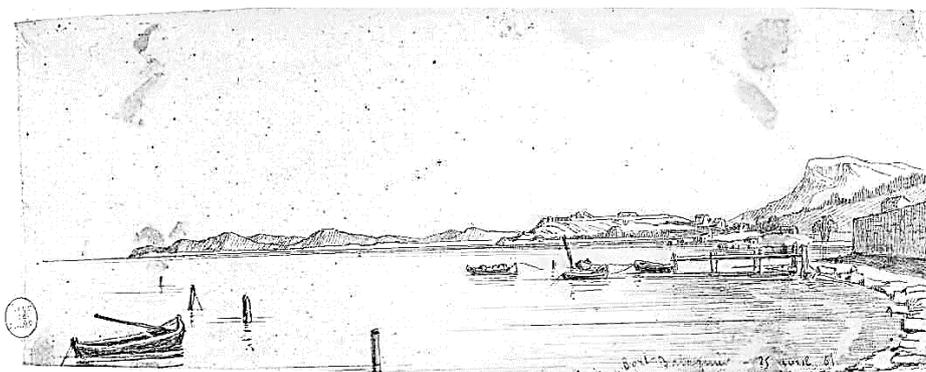
*(Fort St-Elme, 22 avril 1861 ; Fort St-Elme, 22 avril 1861, crayon sur calque ; crayon sur papier ; 8x15 cm ; 8x14, 5 cm).*

Curieux dessins qui nous montrent un paysage comme dévasté avec ses arbres cassés. On devine le fort sans doute désormais inutilisé, et la vue vers le Gros Baou.

*(Ile St-Mandrier, 22 avril 1861, encre sur papier ; 17,5x25, 5 cm).*

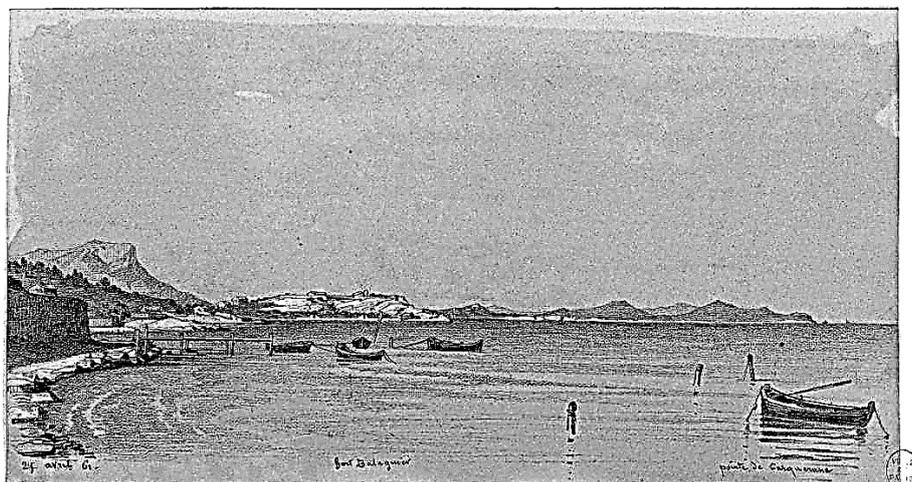
Il est intéressant de constater qu'en 1861, Saint-Mandrier est toujours qualifiée d'île ! Le tombolo devait être encore bien fragile, au moins quelques fois dans l'année...





*(Fort Balaguier, 25 avril 61 ; Fort Balaguier, pointe de Carquerane, 27 avril 61 ; crayon sur calque ; crayon avec rehauts de gouache sur papier ; 8,5x21 cm ; 11x20,5 cm).*

Du Fort Balaguier nous ne voyons que le mur imposant en pierre qui cache la baie et son chemin de ronde en terre en bordure de la mer avec son ponton inimitable (et qui plaît encore aujourd'hui comme élément du "Patrimoine") quelques barques accostées pour l'animation devant l'Eguillette au loin et un fond de montagnes en avancée du Coudon jusqu'à Carqueiranne comme séparation entre ciel et mer. Maurice a sûrement retravaillé son dessin le soir avec ses détails du bois sacré où les vaguelettes qui échouent contre le chemin en terre... Remarquez les habitations de l'anse de Balaguier et sur la hauteur du Bois sacré.



*(Bois de Notre Dame de la Garde, 27 avril 61 ; Cap Notre Dame de la Garde ; 29 avril 61 ; crayon sur papier ; 8x15 cm ; 8,5x18 cm).*

"Nous refaisons la route d'hier avec Maurice". Le Bois de Notre Dame de la Garde se présente comme une forêt de pins exclusivement. Le dessin du Cap nous conduit le long de la côte d'est en ouest vers le Gaou et les Embiez. Le 29 avril : "Maurice s'avise de prendre à droite et au bout de cent pas, nous nous trouvons à pic sur la mer dans un de ces endroits grandioses, traçiques, qui, par ici ne sont jamais beaux à demi."



*(Le Brusc, 1 mai 61 ; Le Brusc, 1 mai 61 ; crayon sur calque ; crayon sur papier, 8x15 cm ; 8x15 cm).*

Cet endroit bien reconnaissable à l'entrée du Gaou avec trois petits personnages et deux barques de pêcheurs accostés. "Je reste d'abord avec Manceau dans les rochers où je mange mon pain et mon orange. Je le laisse faire un second croquis et je vais rejoindre Maurice qui croque de son côté".



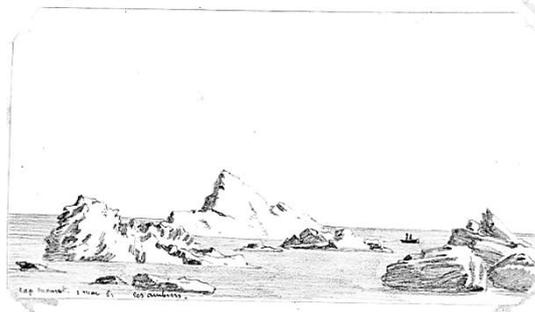
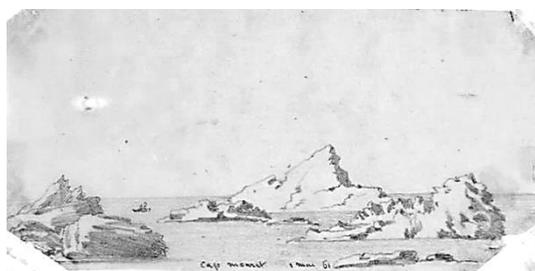
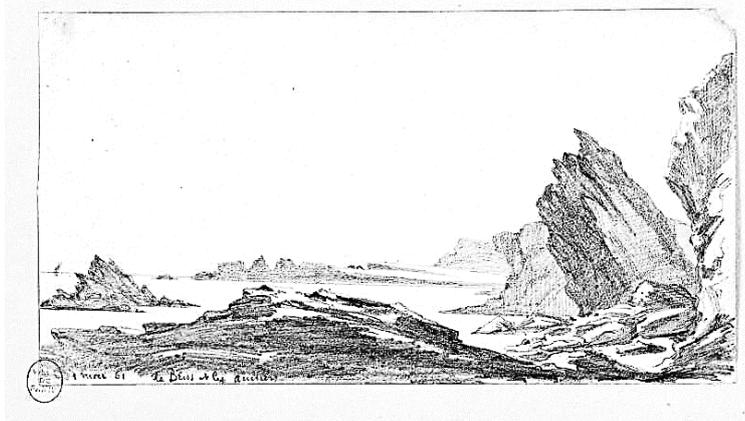
*(Bonne garde des Ambiers, 1 mai 61, crayon avec rehauts de gouache blanche sur papier, 12,7x20 cm).*

Comme vous l'avez remarqué, les dessins plus grands sont toujours, soit avec rehauts de blanc, de la gouache ou l'aquarelle, et paraissent ainsi davantage travaillés et finis comme œuvre, alors que les petits formats sont des croquis pense-bêtes. Vue d'ouest en est. Bateaux au large. "Bonne Garde des Ambiers", crayon en pleine page vu depuis le Gaou.

*(Les Brus et les ambiers, 1 mai 61 ; Le Brus et les ambiers, 1 mai 61, crayon sur calque ; crayon sur papier ; 8x15 cm ; 8x15 cm).*

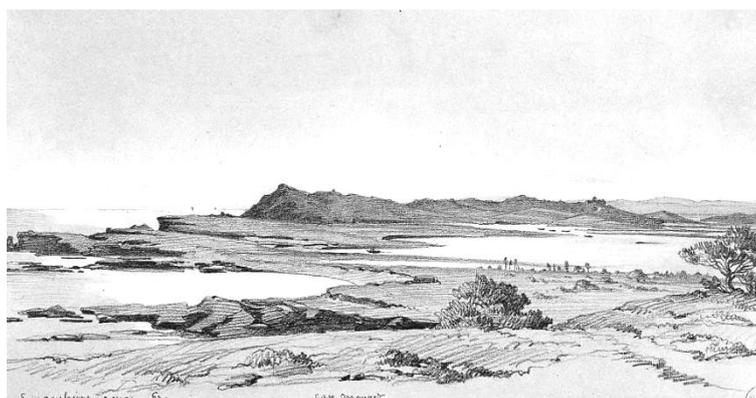
Ce qui attire le dessinateur, ici placé au niveau de la mer, pour donner encore plus d'importance, est le caractère pittoresque des falaises.

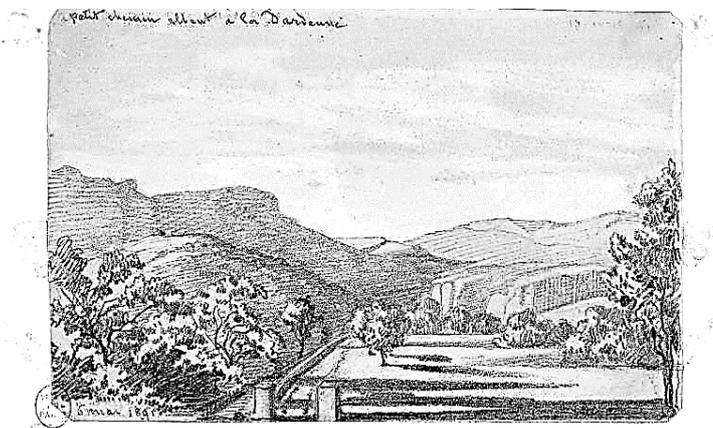
Les couches sédimentaires se glissent les unes sur les autres, embrassent l'eau pour rejoindre le ciel immobile couleur papier.



*(Les Ambiers, Cap Mouret, 1 mai 61, crayon avec rehauts de gouache blanche sur papier ; 10,5 cm ; 20x27 cm).*

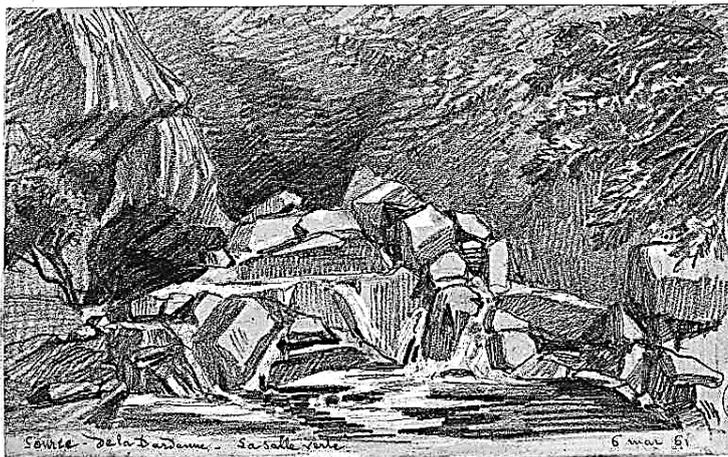
En tout Maurice a fait 2 dessins très travaillés et trois crayons avec leurs calques, pour la sortie du 1<sup>er</sup> mai, signe de l'importance de cette promenade pour eux. Le 6 mai sera leur dernière sortie ensemble avec Maurice, les conduisant à revoir La Dardenne.





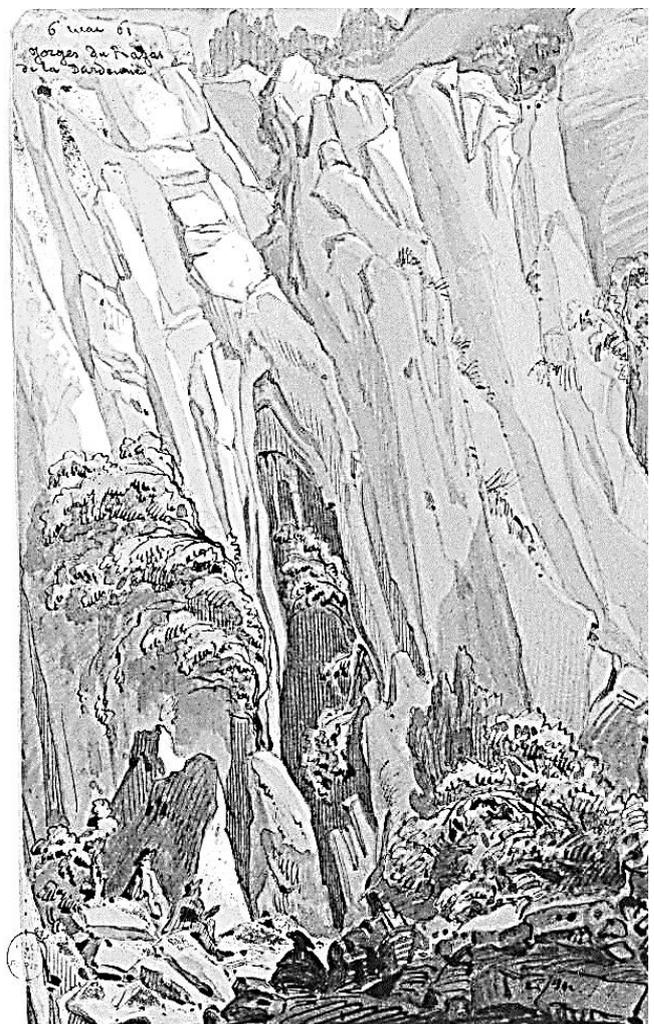
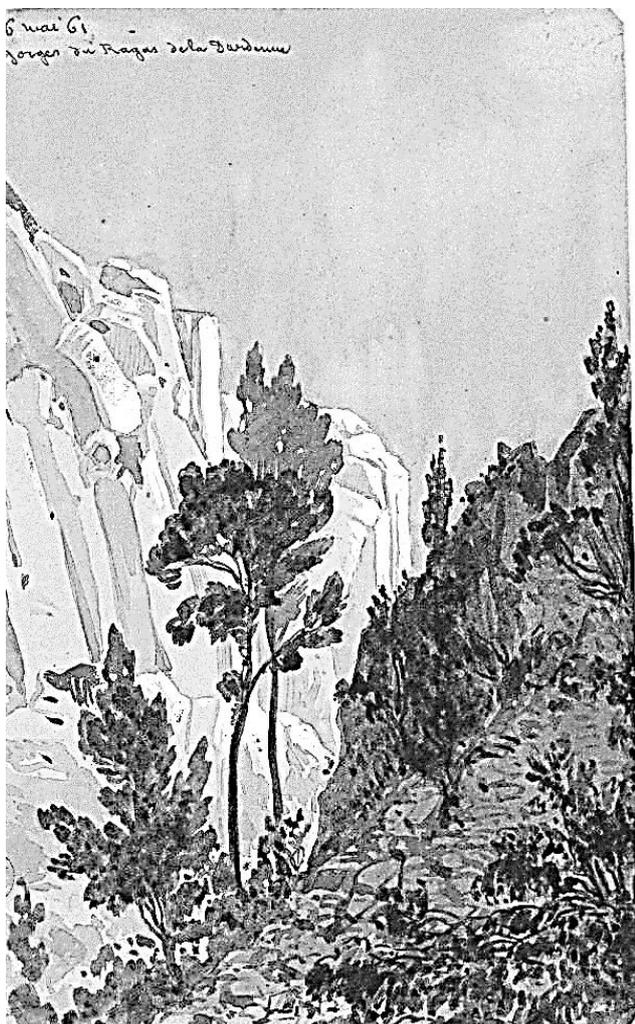
*(Petit chemin allant à la Dardenne, 6 mai 1861 ; Source de la Dardenne, la salle verte, 6 mai 61 crayons avec rehauts de gouache blanche sur papier, 9x13,5 cm ; 9,5x15, 5 cm. 2 dessins).*

*"(La vallée de Dardenne) est donc beaucoup plus jolie et Maurice s'en éprend. Nous allons en flânant jusqu'à la source. Il fait plusieurs croquis, Manceau aussi." Ce chemin existe toujours. Maurice dessine le pont double, couvert de lierre. La Source de la Dardenne avec sa salle verte est un amas de pierres sur lesquelles l'eau de la source se fraie un chemin. Avec l'humidité et un peu de terre subsistent même deux arbres de part et d'autre. Avec un peu d'imagination, on croit entendre l'eau qui s'écoule*



*(Gorges du Ragas de la Dardenne, 6 mai 61, encre et gouache sur papier ; 19,5x12 ; 5 cm).*

*Pour la première fois, Maurice choisit deux dessins en hauteur, un choix délibéré pour mieux souligner la hauteur impressionnante des gorges du Ragas de la Dardenne. Avec une technique sophistiquée, difficile à maîtriser en plein air : encre et gouache sur papier. "C'est le gouffre qui est en amont ; et où coule, à 70 mètres de profondeur, une rivière que l'on a captée pour l'alimentation de Toulon en eau potable".*



**Agrandissement de la photo de droite de la page précédente**



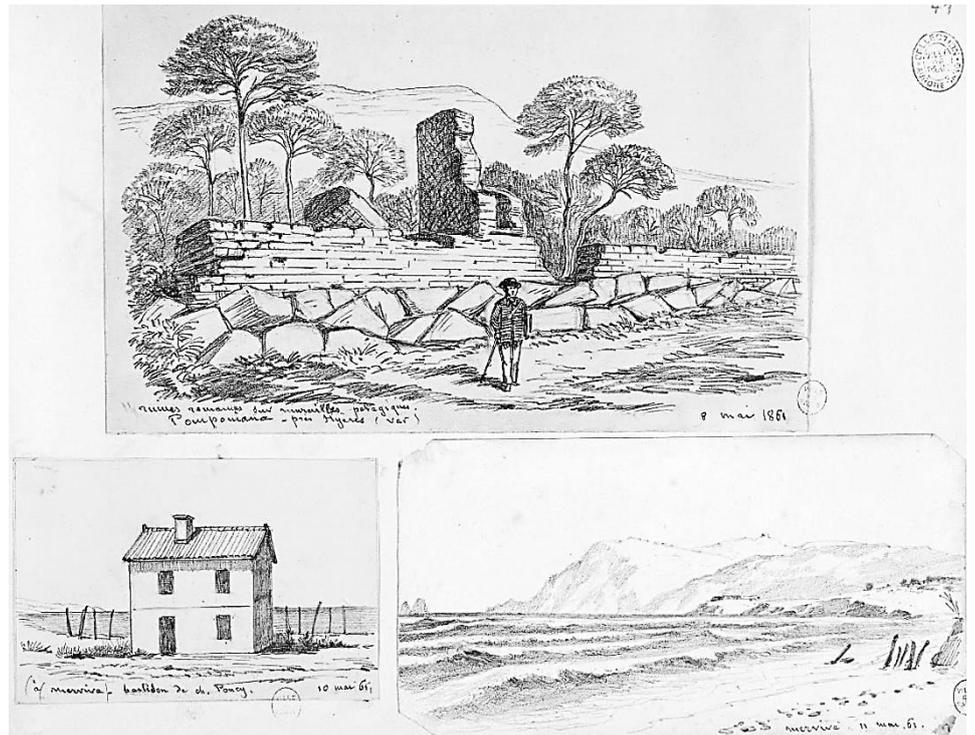
La falaise se trouve en plein soleil, le dessinateur à l'ombre. Sur ce premier dessin trois arbres font à la fois séparation et lien entre ombre et lumière. Sur le deuxième dessin, voici une découverte émouvante, nous apercevons trois personnages : il est permis de penser, me semble-t-il, qu'il s'agit de MANCEAU dessinant, Mademoiselle CAILLEAU debout derrière lui et George assise, de dos, à l'ombre. A minima, nous voyons comment se vêtaient les excursionnistes à l'époque !

**(La Dardenne, 6 mai 1861, aquarelle et gouache sur papier ; 12,5x20 cm). (En couverture de la revue)".** "Nous descendons après une journée bien remplie à travers un paysage respirant la plénitude romantique avec son ciel rougissant, l'avant-plan ordonné et les montagnes dans la brume de chaleur d'un beau jour à la tombée de la nuit. Comme un adieu ; aussi s'agit-il du dernier dessin pour la Dardenne". "...dans le grand panorama, ces accidents s'embellissent de la

*pourpre du soir ... Il se fait une harmonie qui me fait penser à celle que met la sagesse dans nos appréciations générales. La vie est faite comme la terre où nous marchons... En toutes choses, il n'y a pas à dire, il faut s'arranger pour voir de haut."* L'album aurait pu s'arrêter ici mais ils font une nouvelle visite à Hyères, en visitant cette fois-ci le site archéologique d'Olbia.

**(Ruines romaines sur murailles pélagiques, Pomponiana près Hyères (Var), 8 mai 1861 ; à Mervive, bastidon de Ch. Poncy, 10 mai 61 ; Mervive, 11 mai 61 ; crayon sur papier, 11,5x18,5 cm ; 6,5x9,5 cm ; 8x15 cm).**

Une nouvelle preuve de l'intérêt porté au passé archéologique de la région, témoin de son excursion à Hyères, Olbia, à laquelle se joignent 2 petits dessins relatifs à la dernière visite au bastidon de Monsieur Charles PONCY, notre poète-ouvrier, demeure paraissant bien modeste pour ce grand propriétaire immobilier qu'il était aussi, et bien isolé sur la plage de Mar Vivo. Ainsi je referme le carnet.



Le lundi, 13 mai, Maurice part pour "l'Alger" ; MANCEAU et George retourneront voir Le Ragas de Dardenne le 14 mai et George écrit à Maurice dans la nuit : "...Nous, nous avons été hier soir voir le Ragas. C'est à deux pas du dernier moulin de la vallée de Dardenne, nous en étions à un quart de lieue quand tu as dessiné le petit pont double à guirlandes de lierres. Mais quel quart de lieu ! Jamais tu n'aurais cru que ta pauvre mère pourrait descendre à pic dans une gorge profonde et remonter de même sur un sentier de chèvre...Il faisait chaud dans cette crevasse de calcaire nu "

► **TROISIEME PARTIE**

Maurice se présente ainsi au Prince Jérôme NAPOLEON dans sa lettre du 29 décembre 1861 : "Je ne suis qu'un bon garçon un peu artiste, un peu paysagiste, un peu naturaliste". Selon BISSONNETTE : "L'énumération rend compte non seulement de la transversalité de ses intérêts, mais aussi de celle de ses dispositions en cette période où se précisent ses choix de vie."

En mars, il est invité par le prince Jérôme Napoléon à faire une croisière... Il additionne six mille lieues de voyages, effectuées, comme le dit le titre de son carnet de route, "à toute vapeur". Il consacrera l'hiver 1861-1862 à la mise au net de ses notes, en tête desquelles nous ne nous étonnons pas de lire cette phrase, écrite pour sa mère le 13 mai 1861 au départ de Marseille : "*Tout mon but est de te distraire de mon absence et de me dissimuler la tienne en vivant avec ta pensée : c'est une bonne habitude que je n'ai pas envie de perdre.*"

George écrit à Alexandre DUMAS le 8 mai de Nohant : "*Maurice s'est ennuyé à Tamaris de voir toujours la mer sans la franchir. Il s'est envolé pour un mois en Afrique. J'ai de ses nouvelles, il est enthousiasmé*". De fait, elle connaissait le prince NAPOLEON depuis 1852. Il avait pour elle une vive sympathie dont la correspondance de 82 lettres fait foi (aussi se rendit-il par deux fois à Nohant et assista à son enterrement le 10 juin 1876). Puis elle écrit à Adolphe JOANNE le 6 août 1861 de Nohant en *post-scriptum* : "*Je ne vous dis rien de la part de mon fils, vu que de l'Afrique, il a passé en Amérique ! Mon Dieu, que c'est loin !*"

**Le Prince Napoléon Joseph Charles Paul BONAPARTE** (1822-1891), sensiblement de l'âge de Maurice SAND, était le second fils de l'ex-roi de Westphalie, Jérôme BONAPARTE, le frère de NAPOLEON 1<sup>er</sup>, et de Catherine DE WURTEMBERG. Il était un neveu de NAPOLEON 1<sup>er</sup> comme son cousin, l'empereur NAPOLEON III (de 1852-1870). Pour se distinguer de son cousin dont il ne partageait pas toujours l'opinion, il se faisait nommer "Jérôme-Napoléon" et on le surnommait "Plon-Plon".

Sénateur et conseiller d'Etat, ministre de l'Algérie, anticlérical et démocrate, son cousin lui confiait volontiers des missions pour l'éloigner de Paris.

Ainsi part-il avec son épouse la princesse Clotilde DE SAVOIE (qu'il devait attendre un an pour pouvoir l'épouser, vu son jeune âge), sa suite et quelques invités comme Maurice SAND, en pleine guerre de Sécession, pour 5 mois en Amérique sur son yacht à vapeur, le *Jérôme Napoléon*. Ce bateau fut dessiné pour avoir une très bonne vitesse sous voiles, ce qui lui donna une "allure de clipper" selon les dires de l'époque. Construit à partir de 1858 sur les chantiers Cabard au Havre par Augustin NORMAND, sa mise en service date de mars 1860 et il fut rayé des listes après avoir porté des noms divers comme *Cassard*, *Reine Hortense* ou *Kléber*, en mars 1879. Dimensions : 70,92x10 m, 21x4,04 m, déplacement

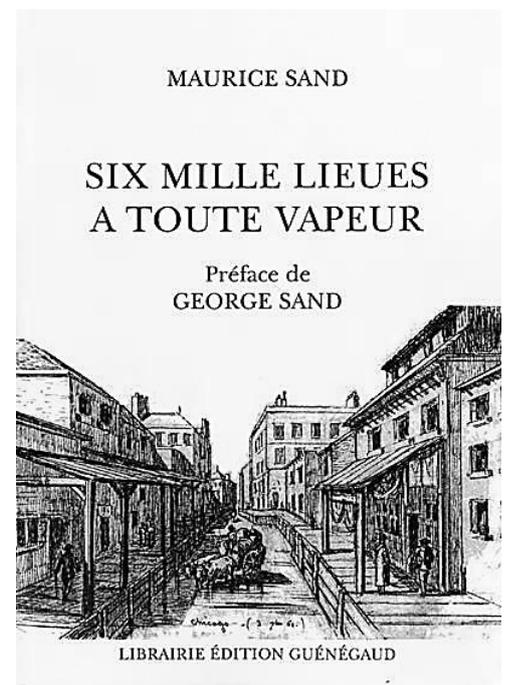
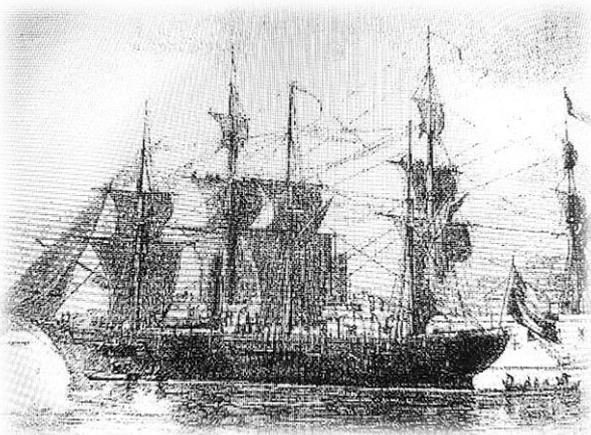
1 223 t, vitesse 12,2 n, effectif 136 h, propulsion machine de 250 ch, 828 ch, 1 hélice, Machine Mazeline à 2 cylindres à belles renversées etc. gréé en 3 mâts avec voiles goélettes (1240 m<sup>2</sup>).

Le voyage les mène jusqu'en Amérique de Saint-Pierre et Miquelon, au Cap Breton. Ils visitent Halifax, New York et Chicago, traversent jusqu'à Saint-Louis sur les traces de l'ancien Empire Français d'Amérique pour revenir par la Nouvelle-France, à Montréal et au Québec. Comme pour les voyages précédents, Maurice ramène de nombreux dessins de son périple, *aquarelles de diverses tribus d'indiens*, fidèle à son goût pour les costumes, et un *herbier* sous forme d'album.

**(Page de couverture).**

Ainsi, après son retour, rapidement, l'idée de publier un récit du voyage vient à germer. George prend ce projet très à cœur et se charge d'apporter les corrections, voire de remanier certains passages. Le soir, on lit en famille ce qu'on appelle "Le voyage de Maurice", dixit GRANDÉMANGE.

Une première publication paraît à partir de janvier dans la "Revue des deux Mondes" selon le vœu de George, et avant toute publication de son roman "Tamaris" qui pourrait faire de l'ombre à son fils, pense-t-elle, puis en volume au titre de "*Six mille lieues à toute vapeur*" (préfacé et plus par George bien évidemment), édité chez Michel Lévy en 1862.





Le voyage en Amérique ne lui a pas seulement apporté une publication rémunérée mais aussi une émancipation vis-à-vis de sa mère, et il ne va pas tarder de se marier le 17 mai 1862, avec Lina CALAMATTA (1842-1901), de 18 ans sa cadette, fille de Luigi CALAMATTA, peintre, graveur et de Joséphine CALAMATTA, son épouse, élève d'INGRES.

Elle épousa Maurice sans apporter une dot tant espérée par George, toujours en difficulté financière. Après la mort d'Eugène DELACROIX en 1863, George, qui avait besoin d'argent songea à vendre les tableaux qu'elle tenait du peintre. Elle le fit faire par l'intermédiaire de Maurice dans une vente publique en 1864.

Lina va s'entendre à merveille avec sa belle-mère, lui vouant une admiration sans borne. C'est elle qui s'employa à entretenir la mémoire de George ; son biographe GRANDEMANGE emploie avec justesse le titre : "L'ange-gardien de Nohant". Elle sera " la fille idéale" pour George, et une épouse et mère dévouée de trois enfants : Marc-Antoine en 1863 qui mourra de la petite vérole l'année suivante ; Aurore en 1866 et puis Gabrielle en 1868.

Commence alors une vie familiale partagée entre Paris et Nohant, Maurice continue ses publications scientifiques, publie des romans et pratique le théâtre de marionnettes comme activité d'art vivant au théâtre.

Dans son atelier qui héberge ses collections minéralogique et entomologique, Maurice poursuit ses études

qui aboutissent à l'ouvrage de référence "*Le Monde des Papillons, Promenade à travers champs orné de 62 dessins par l'auteur*", édité intégralement, et avec luxe par ROTHSCHILD à Paris en 1867, avec sa magnifique reliure d'éditeur romantique, à plaque en relief polychrome (ouvrage toujours très recherché aujourd'hui), et sans l'aide de MANCEAU, mais encore avec l'inévitable préface de George.

Dans les illustrations alternent quelques images romantiques et d'autres purement scientifiques. Suivront d'autres ouvrages scientifiques comme le "*Catalogue raisonné des Lépidoptères du Berry et de l'Auvergne*" en 1879.

Neuf romans, très différents les uns des autres complètent la variété de son œuvre. Après le décès de sa mère, en 1876, il consacre quatre ans avec sa sœur Solange et le conseil avisé de l'ami-collectionneur de sa mère, le vicomte Charles DE SPOELBERCH DE LOVENJOUL, à rassembler, trier et choisir une sélection de sa correspondance qui paraîtra de 1882 à 1884 chez Calmann-Lévy.



En même temps, Maurice agrandit sa propriété de Passy avec un théâtre de marionnettes qui connaîtra un vif succès.

Maurice décède à Nohant en 1889 à 66 ans. Un recueil de ses pièces de théâtre paraît dans une édition posthume, hélas, 1890. Cette même année sera vendue la bibliothèque de "George et Maurice SAND" d'environ 1200 ouvrages, dont sûrement le plus beau : "*Voyage de Saint-Non dans le royaume de Naples et des Deux Siciles*", 5 volumes grand in-folio, en maroquin aux armes du Maréchal DE SAXE, arrière-grand-père de George!

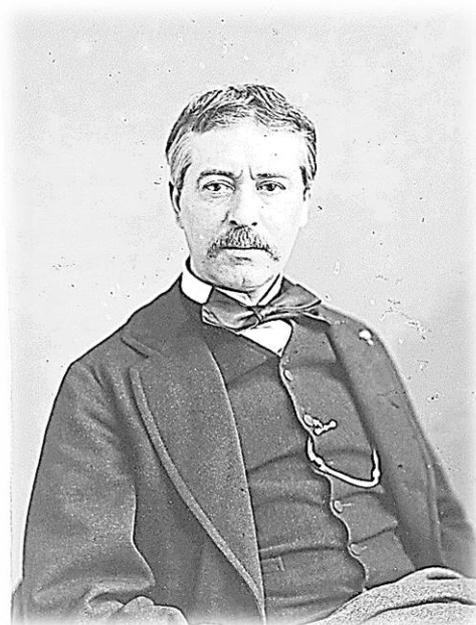
Et les marionnettes retourneront dans leurs placards à Nohant après la vente de Passy ou elles se trouvent toujours.

Sa renommée de fin connaisseur de la *Commedia dell'arte*, au travers de la publication de "*Masques et Bouffons*", la reconnaissance des scientifiques pour son travail d'entomologiste à travers "*Les Papillons*", puis "*L'Art vivant*" des spectacles de marionnettes (hélas, difficilement mesurable aujourd'hui puisque éphémère), nous ont montré un "artiste multiple", touche à tout...

Des centaines de dessins conservés à la Réserve de la BnF, de très nombreux documents (que nous avons laissé partir à la bibliothèque Beinecke de l'université de Yale), avec ceux de sa sœur Solange, deux fonds encore inexploités nous éclaireront encore davantage dans le futur.

A noter aujourd'hui, avec les connaissances nouvelles de ces dernières années, la parution du travail de toute une vie de Monsieur THILLIER sur les marionnettes, comme aussi la thèse de Madame BISSONNETTE en 2016, ou l'exposition à La Châtre en 2017, entre autres, nous démontrent l'impossibilité de séparer l'œuvre de George SAND de l'activité polymorphe de son fils Maurice, voire de l'ignorer. J'espère ainsi apporter une petite pierre à l'enrichissement de nos connaissances en donnant cette conférence aujourd'hui.

Pour nous Seynois, Maurice SAND, dessinateur, sera toujours le témoin précieux de notre passé avant l'arrivée du tourisme et les travaux de Michel PACHA ; et en tant que tel, l'irremplaçable témoin du déroulement d'un séjour avant le tourisme organisé. Mes remerciements vont à Madame Juliette JESTAZ, conservatrice de la Bibliothèque Historique de la Ville de Paris, pour l'autorisation qu'elle m'a accordée de montrer l'Album de Maurice SAND ; à Monsieur ARGOLAS pour m'avoir permis de donner cette conférence, dans le cadre du réputé Festival *Sand & Chopin en Seyne* ; et je n'oublie pas Monsieur CALBRESE, pour avoir mis en forme l'iconographie à travers les photographies présentées, le personnel de la bibliothèque du Clos Saint-Louis pour son accueil, et mon mari pour la relecture et les corrections. Merci à vous !



#### SOURCES ET BIBLIOGRAPHIE :

1. SAND George, Correspondance, textes réunis, classés et annotés par Georges LUBIN, Paris, Ed. Garnier, 25 vol., 1964-1991, t.1, p.599.
2. Cité par Anne-Marie BREM, Georges SAND/ Un diable de femme, Découvertes Gallimard, 1997, p.19.
3. Maurice SAND, L'atelier de DELACROIX, édité par la Fondation George et Maurice SAND, 1963, p.10.
4. Cité par Jérôme GODEAU, George SAND Impressions et souvenirs, Paris Musées, 2008, p.48.
5. Lettre de DELACROIX à M. PIERRET, Nohant, 7 juin [1842], JOUBIN Corr. Gen. DELACROIX t. II, p.106-107.
6. Lettre de DELACROIX à George SAND, 20 mars [1848] *Op.cit.* Corr. DELACROIX t. II, p.342-343.
7. Lettre de DELACROIX à George SAND, Dieppe, 4 septembre 1851, *Op.cit.* Corr. DELACROIX t. III, p.81.
8. Exposition Maurice SAND Nohant, 1972 et Exposition Georges SAND/L'œuvre-vie, BHVP, 2004.
9. *Op. cit.* SAND Corr. XVI LUBIN 8877, p.168.
10. *Op. cit.* SAND Corr. XVI LUBIN 8910, p.214.
11. *Op. cit.* SAND Corr. XVI LUBIN 8992, p.214.
12. BHVP Fonds SAND – côte: SAND-H-0396.
13. *Op. cit.* SAND Corr. XVI, Lubin 8990, p.321.
14. SAND, George, Tamaris Roman, Présentations et annotations de Nathalie BERTRAND, Ed. Mémoire à lire, territoire à l'écoute, 2006, p.233.
15. SAND, George, Tamaris, Texte établi, présenté et annoté...par Gorges LUBIN, Meylan, Ed.de l'Aurore, 1984, 177.
16. Les Amis de George SAND 1984, N°1 Nouv. Série N°5, p.4 Un inédit de George SAND : Provence BHVP côte 73.
17. *Op.cit.* Tamaris par Georges LUBIN, p.178.
18. SAND, George, "Voyage dit du Midi", introduction et notes de Maurice JEAN, Les ateliers du patrimoine, La Valette-du-Var, 1991, p.34.
19. Dina et Dominique MARCELLES Le chemin de Bonaparte, 2012, p.27.
20. *Op.cit.* "Voyage dit du Midi", p.39.
21. *Op.cit.* "Voyage dit du Midi", p.57.
22. *Op.cit.* "Voyage dit du Midi", p.55.
23. *Op.cit.* "Voyage dit du Midi", p.62.
24. *Op.cit.* "Voyage dit du Midi", p.65.
25. *Op.cit.* "Voyage dit du Midi", p.75.
26. *Op.cit.* "Voyage dit du Midi", p.78.
27. *Op.cit.* SAND Corr. XVI Lubin note p.401.
28. Impressions et souvenirs par George SAND, Présentation de Georges LUBIN, Ed. d'Aujourd'hui p.177-178 Lettre à Rollinat mai 1861.
29. *Op. cit.* SAND Corr. XVI LUBIN 9066, p.402.
30. BISSONNETTE, Lise, Maurice SAND. Une œuvre et son brisant au 19<sup>e</sup> siècle, Les Presses Universitaires de Montréal, 2016, 475 pages, p.370.
31. *Op. cit.* SAND Corr. XVI, LUBIN 9085, p.426.
32. *Op. cit.* SAND Corr. XVI, LUBIN 9159, p.510.
33. dossiersmarine.org
34. GRANDMANGE, Christophe, Maurice SAND un artiste aux multiples talents, Tous, Sutton, 2016, p.87.

**"HENRI TISOT (1937-2011)  
SEYNOIS ILLUSTRE, COMEDIEN, HUMORISTE ET ECRIVAIN".**

Par Jean-Claude AUTRAN.

*Jean-Claude AUTRAN rapporte ci-après, non pas une biographie d'historien, mais son ressenti personnel sur son ami Henri Tisot, un personnage complexe, extrêmement attachant et sensible, doué d'un franc-parler légendaire, d'une force vitale exceptionnelle, d'un immense talent de comédien et d'humoriste. Sa volonté de réussir, de "devenir quelqu'un", sa grande capacité de travail et sa mémoire prodigieuse, expliquent son parcours atypique et même hors du commun.*



► **ENFANCE ET SCOLARITE A LA SEYNE DE 1937 A 1952.**



Henri TISOT est né le 1<sup>er</sup> juin 1937 à La Seyne-sur-Mer au n° 2 du cours Louis Blanc. Il est le fils unique de parents pâtisseries : Félix, son père, et Suzanne VINCENT, son épouse. Félix TISOT est un pâtissier seynois bien connu, sympathique, artiste peintre durant ses loisirs et fort en gueule. Un tempérament qui lui vient de sa mère, Marguerite MARRO, elle d'origine italienne, qui donne à tout récit un caractère exagéré et théâtral (la Sarah BERNHARDT de La Seyne...) et qui est par ailleurs extrêmement dévote. Le père de Félix, Louis TISOT, technicien à l'Arsenal, a au contraire un caractère paisible et des idées communistes et anticléricales. Suzanne, la mère d'Henri, qui descend d'une famille sanaryenne, est une femme discrète, qui a été orpheline très jeune, ayant perdu son père Henry VINCENT durant la guerre de 14-18 et sa mère, Clotilde TREMELLAT, peu d'années après. Henri grandit ainsi dans le cœur de ville de La Seyne. Il en connaît à fond toutes les

rues et tous les petits commerces voisins de la pâtisserie de ses parents. Il gardera toute sa vie un souvenir ému des boucheries VILLEDIEU et MALINVAUD, de la pharmacie ARMAND, de la mercerie PELEGRIN, de la quincaillerie GAUDIN, du chasseur LÉONE, de la boulangerie ERUTTI, du magasin de confection de la famille LAÏK... Ses parents disent alors de lui : "Il faut toujours que tu fasses ton intéressant !". En effet, il admettra toujours volontiers qu'il aime attirer l'attention, il aime qu'on parle de lui. Durant la décennie 1943-1952, plusieurs faits ou situations vont grandement influencer et sans doute orienter la vie future et la carrière d'Henri TISOT. Ainsi, ses grands-parents possèdent au quartier La Maurelle un **petit cabanon** dans lequel Henri passe toutes ses vacances et où la famille au complet se retrouve les dimanches. Ce sera pour lui "le paradis". Il y rencontre un petit voisin, Maurice BONNET, avec qui il se lie d'amitié. Dans les collines boisées (le quartier n'est pas encore urbanisé), les deux garçons passent des moments idylliques, s'inventant des jeux et imaginant notamment des pièces de théâtres qu'ils se jouent grâce à une scène et un rideau qu'ils ont improvisés. A partir de 1944, il fréquente l'école primaire Martini. De la classe de CM2 de Mme Suzanne ARNAUD, il passe l'année suivante (1948-1949) dans la classe de sixième moderne dont le professeur principal est Marius AUTRAN. Il se trouve parmi les bons élèves, mais,



à partir de cette époque, il constate qu'il "s'arrondit" et ainsi, très faible dans les disciplines sportives, il devient l'objet de railleries de la part de ses camarades : "plein de soupe, gros lard, fatty, patapouf, boudenfle, bonbonne...". C'est alors son don d'imitation qui lui sauve la mise : "Tandis que l'agresseur tentait de m'impressionner par une attaque inattendue, il me suffisait de prendre la même posture que lui et d'imiter sa voix pour le désarçonner dans son élan. En mimant son geste menaçant, je prenais sa place et tandis qu'autour on s'esclaffait, attaqué que j'étais, je devenais attaquant. C'était pratique !".



5. LA SEYNE sur-MER (Var) - Ecole MARTINI - Ecole Supérieure - La cour des grands



Hélas, je m'arrondis.

Mais il rêve quand même de prendre sa revanche sur ses camarades et, un jour, de "devenir le meilleur, le plus fort", de "faire parler de lui", une ligne de conduite qu'il conservera toute sa vie. Son talent d'imitation des voix, il en use aussi pour les personnes de son entourage et il s'amuse naturellement à "refaire" ses professeurs, surtout ceux qui ont des tics particuliers ou des défauts (MM. TURQUAY, FABER, LAURE, DARY...), faisant rire ses camarades au cours des récréations. Un événement d'importance se produit à la fin de l'année scolaire 1951-1952 où, lors d'une fête de fin d'année dans la salle de la philharmonique *La Seynoise*, Henri est désigné pour interpréter le rôle de *Panisse* dans la fameuse partie de cartes de Marius. Il n'obtient pas un succès, mais un triomphe. Le lendemain, les clients de la pâtisserie familiale font des gorges chaudes à sa mère : "*Mon Dieu, madame TISOT, c'est un artiste votre fils !... C'était le portrait craché de CHARPIN. Ce qu'il l'a bien refait. On aurait dit lui !*". C'est pour Henri une grande revanche sur ses camarades : il est devenu quelqu'un !

Et c'est après cette soirée que les filles de l'école Curie, qui ne le regardaient pas jusqu'à présent, commencent à lui faire de légers, de très légers clins d'œil qui lui mettent du baume au cœur. En 1952, il passe aussi avec succès son brevet (B.E.P.C.) et ses études scolaires s'arrêtent ici. Car, à cette époque, son père l'imagine apprenti pâtissier, afin qu'il prenne un jour sa succession, une perspective qui n'enchantait guère Henri. Mais, au début des années 50, un autre événement va modifier le sens de sa vie : parmi tous ses camarades de classe, "les forts en muscles, les forts en thème et les faibles en tout", il ressent de l'attraction pour l'un d'eux : "*je tombai amoureux fou de lui*", écrira-t-il plus tard. Sous couvert des devoirs qu'ils étaient censés faire ensemble, des "*relations troubles*" s'établissent alors secrètement entre eux et durent plusieurs années. Cette relation fut-elle pour Henri un "révélateur" ou un "déformateur" ? Trente ans plus tard, alors que son homosexualité sera notoire, il avouera ne pas savoir répondre à cette question. Mais son ami finit par se détacher de lui et, désespéré, Henri conclut ce jour-là que "*s'il ne réussit pas dans le théâtre, il ne lui reste plus grand-chose à espérer de la vie*".



► **AU CONSERVATOIRE DE TOULON (1954-1955).**



Après une première tentative manquée d'entrée au Conservatoire de Toulon (il avait alors un gros défaut de langue), il doit obéir à son père qui le place, en 1953, comme apprenti pâtissier chez le glacier et salon de thé *Raymond's*, place Puget, à Toulon. Mais le hasard fait que, de l'autre côté de la place, se trouve l'enseigne du professeur Armand LIZZANI : "préparation au conservatoire, cinéma, théâtre...". Un jour il fait le saut, cette fois à l'insu de ses parents, et s'inscrit chez LIZZANI. En quelques mois, il fait des progrès considérables, il apprend nombre de pièces de théâtres, avec tous les rôles, et il se les répète... tout en servant pâtisseries et sorbets à la terrasse de *Raymond's*. Il entre alors au Conservatoire de Toulon, où il côtoie notamment la toulonnaise Mireille AIGROZ, future **Mireille DARC**. Prix d'excellence en 1955, il décide de "monter" dans la capitale en vue d'entrer au

Conservatoire de Paris et, pourquoi pas, un jour, à la Comédie Française. Il a 18 ans.

► **AU CONSERVATOIRE DE PARIS (1955-1957).**

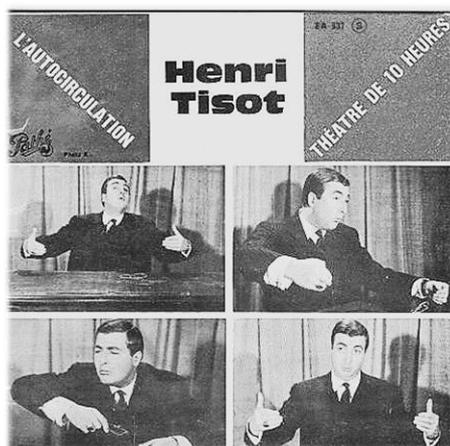
"*Sans cette soirée à La Seynoise qui m'a propulsé vers mon avenir, sans doute n'aurais-je pas su ou pu prendre le dessus sur les complexes que m'imposaient mon physique et j'aurais rongé mon frein à La Seyne sans avoir la possibilité de sortir de cette chrysalide que j'eus la riche idée d'abandonner dans le train qui me conduisit à Paris, de telle sorte que, débarquant sur le quai de la gare de Lyon, j'étais un homme neuf*". A peine débarqué dans la grisaille d'un petit matin, gare de Lyon, il a l'audace de se présenter en plein milieu d'un cours donné par la célèbre **Mme Béatrix DUSSANE**, ancienne comédienne, sociétaire et administratrice de la Comédie Française, brillantissime femme de lettres et professeure au Conservatoire d'Art Dramatique. Après s'être moquée de son accent et de son outrecuidance, DUSSANE reconnaît son potentiel de comédien et le retient parmi ses meilleurs élèves. Il va alors se créer entre eux une relation tout à fait inhabituelle entre un jeune élève et une grande professeure.



(ils ont 50 ans d'écart). Une complicité qui est presque "une relation d'amour partagé", mais une relation tumultueuse (qui aime bien, châtie bien). Le caractère extrêmement attachant du jeune Henri TISOT, sa volonté de réussir, sa capacité de travail et sa mémoire prodigieuse, font qu'il devient le protégé de DUSSANE, laquelle doit cependant souvent le malmener et le remettre à sa place.

► **A LA COMEDIE-FRANÇAISE (1957-1960).**

Après deux ans de travail acharné et bien des péripéties, il obtient, à l'unanimité du jury, un second prix de comédie classique dans le rôle de Sganarelle de *Don Juan* de MOLIERE et un second prix de comédie moderne dans *La femme du boulanger* de Marcel PAGNOL, ce qui lui ouvre les portes de la Comédie Française, en tant que "pensionnaire", en 1957. Il y remplace Michel GALABRU dans les rôles de "rondeurs comiques". Son rêve s'est réalisé d'autant qu'il se trouve dans son élément, nombre de grands acteurs ou administrateurs étant des homosexuels notoires. Mais il y découvre aussi un foyer de rivalités, d'intrigues et d'hypocrisie. Bien que ses débuts dans *Les Fourberies de Scapin* et dans *Port-Royal* s'avèrent (selon lui) catastrophiques, son talent se révèle rapidement et il assure par la suite de nombreux rôles avec brio. En 1958 intervient la brève parenthèse de son service militaire au camp de Carpiagne, "*là où même les cigales meurent*". Son embonpoint le mettant en difficulté lors des exercices physiques, certains sous-officiers s'acharnent sur lui, l'insultent, le menacent de l'envoyer directement en Algérie. Après plusieurs évanouissements réels lors des exercices, il décide d'en finir en simulant, grâce à ses talents de comédien et une préparation bien étudiée, une crise d'épilepsie. Ce qui l'amène à une hospitalisation, à un séjour en psychiatrie et enfin à la réforme définitive. Il ne se vantera jamais de cette simulation, mais il prétendra avoir agi, en quelque sorte, en légitime défense. "*Militaires ! Je ne vous maudirai jamais assez, vous représentez tout ce que j'abhorre !*". Alors qu'en troisième année du Conservatoire, il avait effectué de réels progrès et obtenu un gros succès dans *L'Ecole des maris*, en juin 1960, contre toute attente, son contrat n'est pas renouvelé : il est renvoyé ! Les raisons de son renvoi ne lui sont pas données, l'hypocrisie qui règne dans ce milieu faisant que chacun assure l'avoir soutenu : "*mon chou, tu sais que je t'ai toujours aimé...*", "*Pleure, mon chéri, pleure dans mes bras...*", tout en accusant tel ou tel autre administrateur d'avoir émis un vote négatif. Mais dans ses autobiographies, Henri TISOT ne revient jamais clairement sur ce sujet, car son renvoi a probablement tenu au fait qu'un certain appât du gain l'ait fait accepter dès 1960 des rôles extérieurs, notamment dans le feuilleton télévisé *Le Temps des Copains* (voir ci-dessous), contre l'avis de la Comédie Française. Après quelques instants de déprime à l'idée de devoir retourner à La Seyne la tête basse, de voir les gens se moquer de lui et d'affronter son père : "*Je te l'avais dit que tu ferais rien dans le théâtre...*", il va se ressaisir, surtout grâce à ses amis comédiens. Car depuis quelque temps déjà, il les avait amusés en imitant les voix des uns et des autres, ainsi que la voix du personnage le plus en vue à l'époque : le général DE GAULLE.



► **L'IMITATEUR DU GENERAL DE GAULLE (1960-1970).**

Sur les conseils de son amie Hélène PERDRIÈRE, il va alors se lancer sérieusement dans l'imitation du général. En un mois, il construit un sketch de 10 minutes qui brocarde le discours sur la politique algérienne de "l'Autodétermination" du général DE GAULLE, sketch devenu "l'Autocirculation". Malgré les difficultés qu'il rencontre à trouver un directeur de salle acceptant de programmer son sketch, celui-ci va être immédiatement un triomphe. *Le Théâtre des Dix Heures* ne va plus désemplir pendant des mois et TISOT va en devenir la vedette américaine. D'autres sketches vont suivre, dont il va de mieux en mieux savoir négocier ses cachets : "La Dépigeonnisation", "Un week-end à Colombey"... Après quelques semaines, il dépasse les 450 000 AF par mois, le triple de son salaire à la Comédie Française. La gravure se son sketch "L'Autocirculation" sur un disque 45 tours – qui va être vendu à un million d'exemplaires ! – va le propulser au firmament. Il y aura d'autres enregistrements sur disques, qui n'auront pas le même succès, mais sa notoriété est assurée et, à 24 ans, c'est pour lui la fortune. La célébrité d'Henri TISOT va ainsi se maintenir pendant une dizaine d'années, d'autant qu'on le retrouve aussi dans tournées théâtrales en province (avec DALIDA, Johnny HALLIDAY, Enrico MACIAS...). Mais une première rupture dans sa carrière d'imitateur va se produire instantanément le jour où, désavoué par le référendum du 27 avril 1969, le général de Gaulle quitte le pouvoir, rupture qui sera définitive à la mort du général



le 9 novembre 1970. Bien qu'il tente de se lancer dans des imitations d'autres personnages comme Georges POMPIDOU, les choses vont tourner court. Néanmoins, Henri TISOT est sans doute le créateur d'un genre qui depuis a fait école avec notamment Thierry LE LURON, Patrick SEBASTIEN, Laurent GERRA, Nicolas CANTELOUP.... La voix et les images de l'imitation du général DE GAULLE se sont imprimées d'une manière indélébile dans le cœur des Français et relie populairement Henri TISOT à la plupart de ses compatriotes. Mais sa carrière a peut-être été trop marquée par cette longue "aventure" avec DE GAULLE, car il aura du mal à tourner la page et il répétera d'ailleurs souvent : *"Je me suis tellement mis dans la peau du général qu'au bout du compte, il a fini par avoir la mienne"*.

► **DANS LE FEUILLETON TELEVISE LE TEMPS DES COPAINS (1961-1962).**

Cette époque est marquée par une activité débordante puisque, simultanément aux imitations quotidiennes du général, Henri TISOT joue aussi au *Théâtre du Vieux Colombier* et commence les enregistrements à l'ORTF de ce qui sera le célèbre feuilleton télévisé *Le Temps des Copains*, écrit par Jean CANOLLE, qui restera longtemps dans la mémoire collective des Français. D'autant qu'il était diffusé tous les soirs à 19 h 45, juste avant le journal télévisé, et qu'il n'y avait à l'époque qu'une seule chaîne ! Sous la houlette du metteur en scène Robert GUEZ, cent dix-sept épisodes de 15 minutes vont être tournés, l'équivalent d'une quinzaine de grands films. Henri TISOT y campe le personnage sympathique de Lucien Gonfaron, les autres copains étant Claude ROLLET (Jean Delabre), Jacques RUISSEAU (Etienne Chantournel) et Maryse MÉJEAN (Maryse).



► **AVEC SES PARENTS, A PARIS, A PARTIR DE 1973**

En février 1973, ses parents vendent leur pâtisserie de La Seyne et viennent rejoindre leur fils à Paris. Henri vient alors d'acheter un immense et luxueux appartement rue de Courcelles (Paris 9<sup>e</sup>) avec décorations et dorures datant de l'époque du baron HAUSSMANN. Il habitait auparavant Neuilly et possédait aussi une résidence secondaire près d'Etampes qu'il avait appelé *Le Petit Colombey*. *"J'avais la folie des grandeurs, elle ne m'a jamais quitté..."*. Dès son arrivée à Paris, Félix TISOT se consacre à plein temps à son talent de peintre. Grâce à son bagout et son accent provençal, il est bientôt connu de tout le quartier et peut exposer ses toiles dans diverses galeries de peinture parisiennes. Sa renommée s'accroît encore après son passage sur TF1 dans le journal d'Yves MOUROUSI. Pour Henri TISOT, son père était le dernier des impressionnistes. Il va même lui consacrer un ouvrage, *Le Jardin des Oliviers*, illustré de nombreuses photos des toiles signées TISOT (Félix). Hélas, l'existence à Paris de Félix TISOT devait être brève : il s'éteint dans l'appartement de son fils le 5 mai 1979, âgé de seulement



65 ans. Ses obsèques ont lieu à La Seyne au milieu d'une foule considérable et il est inhumé dans le caveau familial, allée n° 3, côté Est. Survenant peu après la mort tragique de son teckel Néron, c'est un coup très dur pour Henri : *"On ne devient vraiment un homme que lorsqu'on a perdu ses parents"*. Lorsque, comme tous les étés, il revient dans sa maison de Sanary, Henri organise en mémoire de son père, des expositions de ses toiles, notamment à Toulon et à Cassis. Pendant les vingt-sept années qui vont suivre, Henri va vivre avec sa mère dans l'appartement de Paris, sauf pendant les mois de juillet-août où ils viennent séjourner dans leur maison de Sanary *La Restanque des Marguerites*.



► **COMEDIEN AU THEATRE, AU CINEMA ET A LA TELEVISION.**

Pendant environ 25 ans, on va retrouver Henri Tisot dans de très nombreux rôles de comédien qu'il joue presque chaque soir dans des théâtres parisiens, quelquefois en province, et également au cinéma et à la télévision. Au théâtre, à quelques exceptions près, notamment *L'Homme, la bête et la vertu* qu'il met en scène lui-même, il n'a cependant le plus souvent que des rôles relativement secondaires.

Citons quelques-unes des pièces dans lesquelles il s'est illustré :

- 1957 : *Les Fourberies de Scapin*, MOLIÈRE, Comédie Française.
- 1958 : *Amphitryon*, MOLIÈRE, Comédie-Française.
- 1959 : *Port-Royal*, Henry DE MONTHERLANT, Comédie-Française.
- 1961 : *La Nuit des rois*, William Shakespeare, m.e.s. Jean Le Poulain, Théâtre du Vieux-Colombier.
- 1964 : *Chat en poche*, Georges FEYDEAU, m.e.s. Jean-Laurent COCHET, Théâtre Daunou.
- 1967 : *Boudu sauvé des eaux*, René FAUCHOIX, m.e.s. Jean-Laurent COCHET, Théâtre des Capucines.
- 1969 : *Le Misanthrope*, MOLIÈRE, m.e.s. Michel VITOLD, Théâtre du Vieux-Colombier.
- 1971 : *Les Femmes savantes*, MOLIÈRE, m.e.s. Jean MEYER, Théâtre des Célestins.
- 1975 : *Le Balcon*, Jean GENET, m.e.s. Antoine BOURSEILLER, Théâtre du Gymnase.
- 1977 : *Topaze*, Marcel PAGNOL, m.e.s. Jean MEYER, Théâtre des Célestins, Théâtre Saint-Georges.
- 1981 : *L'Homme, la bête et la vertu*, Luigi PIRANDELLO, m.e.s. Henri TISOT, Théâtre des Célestins.
- 1983 : *Le Dindon*, Georges FEYDEAU, m.e.s. Jean MEYER, Théâtre des Célestins.
- 1984 : *Noix de coco*, Marcel ACHARD, m.e.s. Jean MEYER, Théâtre de la Renaissance.

Au cinéma également, il apparaît dans une vingtaine de films dont quelques-uns sont cités ci-dessous. Mais, mis à part *Le Führer en folie*, il n'a jamais de premier rôle.

- 1958 : *Le Bourgeois gentilhomme* de Jean MEYER : L'assistant du tailleur.
- 1959 : *Le Mariage de Figaro* de Jean MEYER : Pédrille.
- 1959 : *Voulez-vous danser avec moi ?* De Michel BOISROND : Un joueur.
- 1961 : *La Menace* de Gérard OURY : Jérôme.
- 1962 : *Les Parisiennes* de Marc ALLÉGRET : Eric.
- 1970 : *Heureux qui comme Ulysse* d'Henri COLPI : Le gendarme à Cavaillon.
- 1973 : *L'Histoire de Colinot trousse-chemise* de Nina COMPANEEZ : Tournebeuf.
- **1974 : *Le Führer en folie* de Philippe CLAIR : Adolf HITLER.**
- 1979 : *Charles et Lucie* de Nelly KAPLAN : Le gradé municipal.
- 1982 : *La Baraka* de Jean VALÈRE : Le pêcheur.
- 1984 : *Train d'enfer* de Roger HANIN : Mr. Guilabert.



Quant à la télévision, il intervient avec grand talent dans une quinzaine de films ou séries télévisées, mais il n'a de rôle vraiment visible que dans seulement 3 ou 4 (*La Nuit de l'été*, *Le Cocu magnifique*, *Oscar et Valentin*,...) et il ne retrouvera jamais l'audience qu'il avait eue dans le feuilleton *Le Temps des Copains*.



- 1960 : *Cyrano de Bergerac* de Claude BARMA : le premier poète.
- 1961-1962 : *Le Temps des copains* de Robert GUEZ : Lucien Gonfaron.
- 1969 : *D'Artagnan* de Claude BARMA : Bonacieux.
- 1973 : *Arsène Lupin* : le juge Deredant.
- 1979 : ***La Nuit de l'été* de Jean-Claude BRIALY : Louis XVI.**
- 1980 : *Vient de paraître* d'Édouard BOURDET : Marc.
- 1981 : ***Le Cocu magnifique* de Marlène BERTIN : Bruno.**
- 1986 : *Oscar et Valentin* de François DUPONT-MIDI : Oscar Duroc.

Ainsi, malgré un talent exceptionnel, sa carrière de comédien stagne et il finit par l'interrompre au milieu des années 1980. Il reste naturellement bien connu dans le monde du Tout-Paris, car il côtoie d'innombrables personnalités de premier plan dont l'énumération serait très longue (Jean-Paul BELMONDO, DALIDA, Catherine DENEUVE, Raymond DEVOS,

FERNANDEL, Gérard DEPARDIEU, Johnny HALLIDAY, Roger HANIN, Enrico MACIAS, Jacques MARTIN, Alice SAPRITCH, Michel SERRAULT...). Mais, peu à peu, il ne sera plus guère reconnu par les nouvelles générations de publics français.



► **OCTOBRE 1981 : L'EMISSION TELEVISEE AVIS DE RECHERCHES.**

Dans cette émission *Avis de recherches*, une personnalité du monde des arts ou du spectacle est invitée sur TF1 par Patrick SABATIER et lance un avis de recherche à l'aide d'une vieille photo de classe d'école. Le 16 octobre 1981, l'émission intéresse particulièrement les Seynois, puisque la vedette est Henri TISOT, qui va ainsi retrouver, 33 ans plus tard, ses camarades de CM2 de l'école Martini, ainsi que son ancien maître Marius AUTRAN et le maire de La Seyne, Maurice BLANC, également invités. Une émission haute en couleurs grâce à la facon de d'Henri TISOT, lequel invite, pour terminer la soirée, tous ses camarades au fameux restaurant du Pré Catalan.

► **UN GRAND TOURNANT VERS 1985.**

Vers le milieu des années 80, on imagine qu'Henri TISOT, 47 ans, fait un bilan de sa carrière et réalise que, malgré son immense talent, il n'a plus jamais retrouvé sa célébrité des années 60 : il ne sera jamais Jean-Paul BELMONDO au cinéma, ni Robert HIRSCH au théâtre, ni Roger HANIN à la télévision. Il se sent quelque peu mis à l'écart, rejeté. Peut-être est-il trop

marqué par le

masque de DE GAULLE ? Peut-être son franc-parler a-t-il incommodé quelques personnages influents ? (cf. la couronne mortuaire qu'il envoie à Jean DUTOURD, chroniqueur dans *France-Soir*, à la suite d'une critique négative sur la pièce *Chat en poche*). Peut-être se serait-il aussi mis à dos quelque producteur ou réalisateur par des prétentions financières trop élevées ? Le fait est qu'il va se consacrer désormais au fait religieux : " *Jésus m'a ainsi doté : il m'a fait naître à La Seyne, il m'a donné le goût de la scène, ce qui m'a conduit vers la Seine, pour enfin me récupérer dans la Cène*". " *J'ai toujours tenté de demeurer fidèle à mes accents gaullois. DE GAULLE pensait à ma place et, DE GAULLE parti, Dieu l'a remplacé. J'ai toujours visé haut !*". Et dès lors, jusqu'à son dernier souffle, sa ligne de conduite sera guidée par : "**Il ne faut pas quitter le chemin du Christ**". Ce changement de parcours est toutefois logique compte tenu de l'influence ancienne de sa grand-mère, d'un contexte personnel de grande sensibilité et de superstition. Il croit aux signes du destin, du moins, il ne les écarte pas lorsqu'il s'en présente. Sa vie est d'ailleurs émaillée de phénomènes événementiels troublants, de "coïncidences abusives" (Louis PAUWELS), parmi lesquelles : son jour de naissance ; le jour de la mort de sa grand-mère ; l'heure de la mort du général DE

GAULLE ; le mystérieux gant noir trouvé et son crucifix qui alors se brise, l'amenant à consulter un exorciste.... Il se définit alors plus comme un "interprète" que comme un interprète, du fait qu'il se consacre à la diffusion de messages bibliques dont il est l'auteur et qui obtiennent un vif succès au *Théâtre du Rond-Point* (RENAUD-BARRAULT) d'abord, puis au *Théâtre des Nouveautés*, au *Théâtre de la Madeleine* et enfin au *Théâtre du Palais-Royal*, ainsi que dans la France entière et jusqu'à Rome sous l'égide de *Théâtre Actuel*. Plus de 500 représentations au cours desquelles il improvise son texte tout en suivant un canevas tant dans *Les 7 Miracles de Jésus* (1987-1989) que dans *La Pêche Miraculeuse des 153 poissons* (1990) que dans *De DE GAULLE à JESUS-CHRIST* (1997) et dans *A la Lumière de Dieu* (1999), au cours desquels il met en exergue "l'immensité cosmique [universelle, infinie] du Texte original hébreu de la Torah (Premier Testament)". C'est par fidélité à ce texte qu'Henri TISOT étudie l'hébreu pendant plus de 30 ans avec son maître le rabbin Albert ABECASSIS. Il est initié aux mystères bibliques par le professeur Alfred TOMATIS, célèbre par ses découvertes sur l'écoute humaine et il bénéficie pendant de nombreuses années de l'influence d'un mystérieux érudit, le Père ALBERT, sans

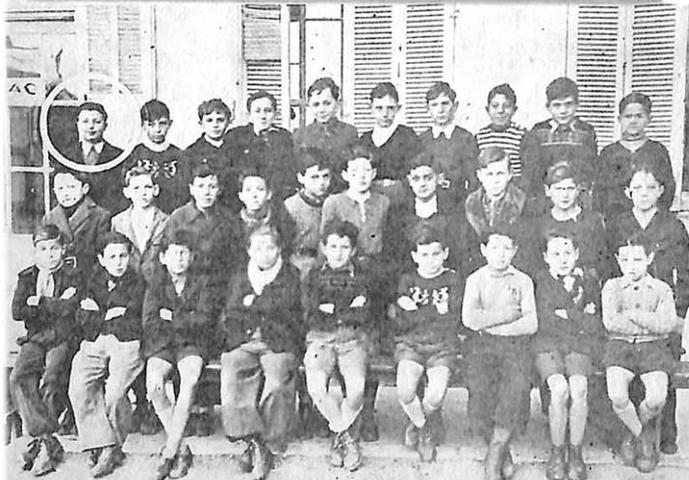
## L'avis de recherche d'Henri Tisot

C'était au cours de l'année scolaire 1947-1948 dans la classe du cours moyen deuxième année de l'école Martini. Ce jour-là, tous les élèves de Mme Arnaud ont pris la pause pour le photographe...

On ne savait pas que plus tard on retrouverait sur cette même photo un Seynois devenu célèbre : Henri Tisot (entouré d'un cercle) !

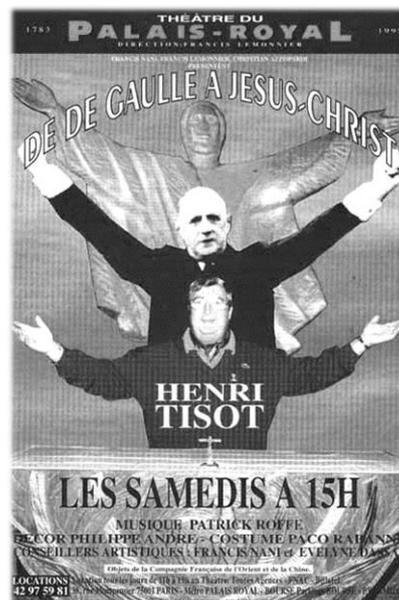
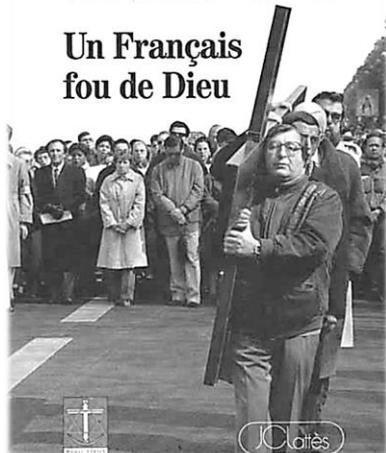
Bientôt, dans le cadre de l'émission télévisée « Avis de recherche » animée sur TF1 par Patrick Sabatier, Henri Tisot ira à la recherche de tous ses compagnons de classe. Peut-être vous !

Alors, avant cette émission télévisée dont le démarrage aura lieu le 16 octobre, vous pouvez nous écrire ou nous téléphoner si vous figurez sur la photo.



# Henri Tisot

Un Français fou de Dieu





*Les 7 miracles de Jésus.*

**chrétien**". *"Le judaïsme chrétien, c'est l'accomplissement du judaïsme, car Jésus n'est pas venu pour abolir, mais accomplir la Torah"*. Sa conviction est ainsi que *"tout juif doit devenir chrétien par ses actes et tout chrétien doit se faire juif pour être réellement chrétien"*. Henri TISOT rappelle d'ailleurs que *"le Christ est juif, de mère juive, de culture juive. Il vient, on Le crucifie, et puis on dit : "Les juifs ont tué le Christ !". Il serait donc venu pour nous liguer contre les juifs, ses frères ? Mais alors, Il ne serait pas Dieu mais diable"*.

► **L'ÉCRIVAIN, MILITANT CATHOLIQUE, PUIS EXÈGÈTE DE LA BIBLE.**

Dès 1993, dans *Un Français fou de Dieu* (Éd. J.-C. Lattès), Henri TISOT prophétise sur Dieu et la France ; appelle à la rescousse la Bible, Jeanne D'ARC et Charles DE GAULLE ; dénonce pêle-mêle la corruption, les scandales et les exclusions ; s'attaque aux divisions, aux inégalités et prend la défense de tous les petits contre les puissants, des victimes, hier, des nazis et de leurs complices, et celles, aujourd'hui, de l'affaire du sang contaminé, dans lequel il reconnaît le Christ oui, mais le Christ crucifié. *"Dans un assaut débordant de verve et de fureur qui n'épargne personne, même pas lui, surtout pas les tièdes et encore moins les extrémistes de tous bords, il annonce la couleur : nous sommes tous coupables car tous responsables de ce que notre pays crève du manque de grandeur et de générosité pris au piège démoniaque de la haine de soi"*. Un cri de rébellion salutaire, un appel à la résistance qui est aussi un immense chant d'amour. Dans *La Rencontre* (Presses de la Renaissance, 1998), il nous décrit sa rencontre avec ce mystérieux érudit, le père ALBERT, qui l'amène *"à arpenter les paraboles comme on visite un musée, se délectant devant chaque toile, traquant les moindres détails, tels des signes semés sur la route du divin"*. Ce conte philosophique véritable parcours initiatique prétend ouvrir à chacun la porte des énigmes de la connaissance et invite le lecteur à remonter aux sources du christianisme, au pays de la Torah. Un livre inspiré et inspirant, souvent bouleversant. Une leçon d'amour et de sagesse, comme l'atteste la lettre que lui adresse André CHOURAQUI après avoir lu *La Rencontre* : *"Vous témoignez avec ferveur pour la réconciliation et la paix"*. Dans *Le Rendez-vous d'Amour* (Ed. du Cerf, 2000), Henri TISOT revient sur l'héritage spirituel du père ALBERT, avec des conclusions exégétiques et originales étonnantes. Dans la préface de ce livre, le philosophe Paul RICŒUR invite d'ailleurs *"à retrouver derrière ces traces la mémoire de ceux qui ont laissé ces inscriptions pour lutter contre l'érosion du temps"*. Et c'est ce cheminement dans les textes au gré des traces hébraïques et judaïques du Premier comme du Nouveau Testament qui constitue, aux yeux d'Henri TISOT, *Le Rendez-vous d'Amour*. *"La traçabilité, maître-mot de notre époque, est réclamée en vue de se prémunir de tout empoisonnement alimentaire. Pour ne pas s'intoxiquer spirituellement, doit-on appliquer la traçabilité au domaine du spirituel ? De la vache folle au veau d'or, n'y aurait-il qu'un pas ?"*. Dans *Eve la femme - L'injustice de tous les temps* (Ed. du Cerf, 2007), préfacé par Brigitte BARDOT, il dénonce *"la plus flagrante erreur judiciaire de tous les temps"*, en ce sens qu'Eve aurait été chargée du poids du péché originel et cela en raison d'une mauvaise interprétation du texte biblique du jardin d'Eden. Henri TISOT cherche à réhabiliter la première femme, que les hommes des trois religions abrahamiques (juifs, chrétiens ou musulmans) auraient *"honteusement salie depuis la création du monde"* et souhaite *"que de nombreuses femmes s'emparent de son livre en vue de s'émanciper définitivement de la pression masculine"*.

Tous ces livres sont émaillés d'innombrables citations d'auteurs, philosophes, théologiens... ainsi que de nombreuses et étonnantes révélations. Au cœur de son œuvre se trouve une exégèse du texte hébreu original du Premier testament (la Torah), ce qui l'amène à faire ressortir

oublier ses échanges avec des personnalités comme André CHOURAQUI, le doyen Paul RICŒUR, le Grand Rabbin de France, ni sa rencontre avec le Pape JEAN-PAUL II. Tout cela renforce sa foi et l'amène à une évidence selon laquelle les deux Testaments sont indissociables : *"Tant que la non-séparabilité de la Torah et des Evangiles ne sera pas admise par les chrétiens comme par les juifs, l'accès au royaume de Dieu restera difficile pour les uns comme pour les autres"*. *"Priver le Christ de son rapport au Premier Testament, c'est donc le détacher de ses racines et vider son mystère de tout sens"*. A partir de là, lui qui a toujours "cherché à être le meilleur", va aussi chercher, en religion, à "trouver le meilleur". Et le meilleur de la religion, le meilleur du christianisme, c'est le **"judaïsme**



des éléments "qui auraient dû sauter aux yeux de l'Eglise si elle avait été plus attentive aux traces hébraïques des Textes sacrés". En voici quelques exemples, pris parmi des centaines :

- En hébreu *AB*, c'est le père et *BeN*, c'est le fils. Or l'association des deux, *EBeN* (prononcé *AVeN*), c'est la pierre. L'Eglise dont *Pierre* sera le premier chef spirituel se rangera donc sous la bannière du *Père* et du *Fils*...

- Eden, en hébreu, se dit *EDeN* (Ayin, Daleth, Noun), ce qui donne : *ADN*, allusion à notre *A.D.N.* "Qui pouvait prévoir que l'*A.D.N.* sommeillait depuis 2000 ans dans le nom du lieu biblique des origines, l'*Eden* ?".

- Jésus est né à Bethléem, qui s'écrit en hébreu *BeLTHLéHeM*. Or, *BeLTH* est la maison et *LéHeM*, le pain. Bethléem est donc la maison du pain et évoque déjà l'eucharistie. Coïncidence ?

- Le buisson épineux de Moïse, une allusion à la couronne d'épines du Christ ?

- Le décryptage du mystère des 143 poissons du lac de Tibériade.

- Mais la révélation des révélations est la phrase qui figure sur la Croix, rédigée par Pilate : "*Iesvs Nazarens, Rex Ivdaeorvm*" (**INRI**) qui, traduite en hébreu devient : "*YéCHOUA HaNOSTARI VèMèLèK HaléHOUDIM*", dont les initiales, **IHVH**, ne sont autres que le tétragramme du nom de Dieu, ineffable et imprononçable, communiqué à Moïse, treize siècles auparavant au Mont Sinaï.

Ainsi, "il n'y a rien que ne fasse ou ne dise Jésus qui ne soit en allusion directe avec un passage du Premier Testament. Et il n'y a pas un seul mot de cette Torah qui n'annonce une Parole ou une action du Seigneur Jésus. Que les chrétiens se mettent cela en tête et les juifs aussi".

#### ► DERNIERES ANNEES ET DISPARITION A SANARY EN 2011.

L'an 2000 marque un retour d'Henri TISOT à la télévision avec une participation, en compagnie de Roger HANIN, au remake signé Nicolas RIBOWSKI de la trilogie marseillaise de Marcel PAGNOL. Près de 50 après ses débuts à *La Seynoise*, Henri TISOT y campe encore impeccablement le rôle de *Panisse* et il est d'ailleurs le seul que les observateurs ont encensé après la diffusion de cette nouvelle trilogie. En 2002, il revient aussi momentanément au théâtre dans la pièce *Le manège du pouvoir*, de Jean-Pierre ABOUT, mise en scène de Thomas LE DOUAREC, au Théâtre 14. Vers 2004, après quelques réticences, il finit par souscrire un abonnement à internet – qu'il considérera très rapidement comme un formidable outil pour diffuser ses idées et améliorer la promotion de ses ouvrages. Ses courriels, il les envoie depuis l'adresse [angeouriel.marguerite@wanadoo.fr](mailto:angeouriel.marguerite@wanadoo.fr), [l'archange URIEL est celui qui aurait été envoyé par Dieu à NOÉ pour lui annoncer que la fin était proche...]. Il aura aussi à partir de 2009 son propre compte Facebook (toujours actif aujourd'hui) et son propre blog intitulé "*Plus gaulliste que moi, tu meurs !*", dans lequel on trouve (aujourd'hui encore) quelques-uns de ses meilleurs textes ou nouvelles à caractère polémique et ses nombreuses prises de position sociétales, puis politiques : "Les arrière-pensées d'Henri TISOT", "Le scandale Renault", "Henri TISOT écrit à Brigitte BARDOT", "DE GAULLE parle au Français depuis le paradis", "La Globalisation", "La soi-disant laïcité jamais appliquée", "A propos de DSK",... Il défend ainsi avec acharnement : la chanson française "contre l'invasion hégémonique de l'Amérique, cruelle pour les artistes français", la culture française en général ("pourquoi la France devrait-elle se transformer en société multiculturelle ?"), la cause animale (avec son amie de longue date Brigitte BARDOT). Il se bat contre les importations massives d'objets provenant de l'étranger, notamment de Chine, contre les délocalisations d'usines qui sont pour lui une forme sournoise de "déportation" et, d'une façon générale contre les injustices, pour les faibles contre les forts... : "*Peu importe d'avoir tort ou raison, ce qui compte, c'est ce qui est en danger*". Il en arrive à prendre des positions politiques. Après avoir longtemps dit qu'il était "de France avant d'être de droite ou de gauche", il s'affirme profondément gaullien, tout en conservant sa reconnaissance envers des personnalités communistes locales (Toussaint MERLE) ou nationales (Jacques DUCLOS). En 2007, tous ses espoirs vont vers Nicolas SARKOZY,



mais il s'en détache dès lors qu'il est question de constitution européenne. Il fonde ses opinions sur des analyses approfondies des questions économiques, notamment, selon lui, un marché mondial dominé "par un accord tacite entre Américains, grands absorbateurs d'exportations chinoises, et Chinois qui vivent des intérêts que leur rapportent les bons du Trésor américain", et par ailleurs, les 10 milliards d'euros que la France verse à l'U.E. "en pure perte". Dans ses toutes dernières années, il dénonce "*la colonisation de la France par l'Europe supranationale*" et demande donc avec force la sortie de la France de l'U.E., se réclamant simultanément du gaullisme et du souverainisme et se rapprochant en cela de Nicolas DUPONT-AIGNAN (*Debout la République*).

L'année 2006 va lui porter un coup terrible – dont il ne se remettra véritablement jamais – avec la disparition de sa mère vénérée, Suzanne, à l'âge de 92 ans, 27 ans après la disparition de son père, 27 ans pendant lesquels il a partagé avec elle son appartement de Paris et ses étés à Sanary. Il écrit : "*On m'a volé ma mère !*", "*Aucune femme ne*



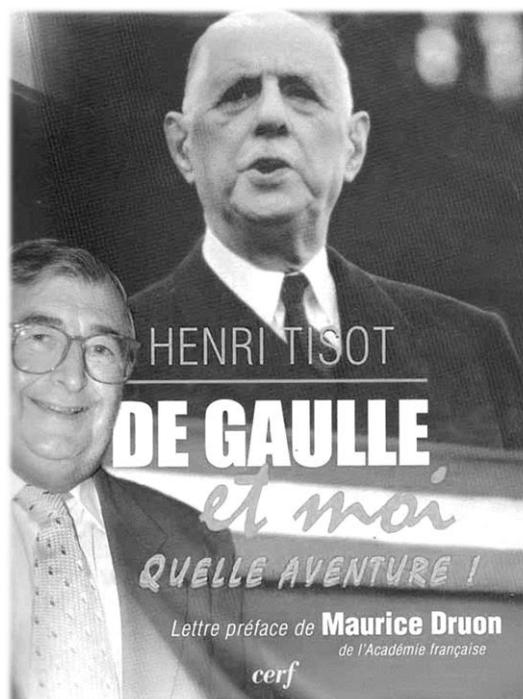
Graphisme : création Henri Tisot, pour la réunion des trois religions abrahamiques.

*Chers Jean-Claude  
pour votre présence  
votre soutien.  
C'est dur !  
On m'a volé ma mère  
Affectueusement  
Cœur Tisot.*

*pourra jamais égaler ma mère*" et "*si je n'ai pas pris femme, c'est que je n'en ai jamais trouvé qui ressemble réellement à ma mère*". Dès lors, il multiplie et approfondit ses réflexions sur la vie et sur la mort ("écrire pour ne pas disparaître"); sur la perte de ses parents ("*nos yeux s'ouvrent quand ceux des nôtres se ferment...*"); sur l'homosexualité ; sur le théâtre (le théâtre, c'est comme le commerce ; le théâtre, c'est le contraire de la vie)...

Son dernier livre, précédé par une lettre de Maurice DRUON : **DE GAULLE et moi, quelle aventure !** (Ed. du Cerf, 2010) est plein "de (sa) hargne contre l'Europe et de (son) immense amour pour la France". Il y revient sur toutes les étapes de sa vie et de sa carrière, particulièrement sur les années DE GAULLE, avec tout ce qu'il doit à ce dernier : "*sans lui, je ne serais que ce que je suis*". Il évoque aussi tous les problèmes sociétaux, toutes les causes pour lesquelles il s'est battu, en faisant entrer les notions de "synchronicité", ou encore de "résilience" ; Paris, la ville qu'il adore car c'est elle qui l'a fait, "*la ville qui adore les gagnants et exècre les perdants*" ; ses craintes de voir son pays en train de se dissoudre face à la mondialisation ; son action "*d'apôtre, de visionnaire, qui tente de transmettre la bonne parole dans un monde de sourds*". Comme chaque année, il revient passer l'été 2011 à Sanary, mais il avait sans doute sous-estimé ses problèmes de santé, repoussant une intervention jusqu'à son retour à Paris. Hélas ! Son cœur ne tiendra pas jusque-là et dans la nuit du 5 au 6 août 2011, il s'éteint brutalement dans sa maison de Sanary. Il avait encore été interviewé à Sanary le 25 juillet car il préparait avec la collaboration de Pierre DELAVÈNE, directeur de *L'Auguste Théâtre*, le spectacle *Mes arrière-pensées* qu'il devait interpréter pendant l'hiver.

Ses obsèques en l'église de La Seyne et son inhumation les 10 août dans "le petit cabanon blanc", attirent une foule considérable et font l'objet, pendant plusieurs semaines sur les réseaux sociaux, d'innombrables témoignages de tristesse (mais aussi d'espoir qu'il nous voit de *là-haut*) de la part de très nombreux amis et de personnalités de tous les milieux et venant de toute la France.



MOTS CROISES 148

Horizontalement.

**I.** Ils ont pour conséquence un changement d'adresse. **II.** Ses larves sont nuisibles. Il a un petit lit. **III.** Il peut être de table. Tient un rôle de vedette dans son domaine. **IV.** Passé sous silence. Matière pesante. Souverain ou hibou. **V.** Nommé aussi Oulianov. Flotte. Sud-Ouest. **VI.** Prénom d'une ex top model célèbre. Utilise un appareil de télédétection. **VII.** Direction de la Surveillance du Territoire en désordre. C'est à dire. Ancienne note. Pied de vigne. **VIII.** Passe à Saint-Omer. Fric. S'oppose à contre. **IX.** Manière d'agir propre à un groupe social. Début de gamme. **X.** Difficiles à supporter. **XI.** Mer à l'anglaise. Passe à Berne. Ecrit pour deux voix ou deux instruments. **XII.** Elle peut être d'honneur. Fait à partir de farine sans levain. **XIII.** Impétueuse. Désigne l'Irlande.

Verticalement.

**1.** Rompre l'union. **2.** Primaire. **3.** Chanté avant le lever du jour. Marqua. **4.** Agent de liaison. Situé. Peut qualifier une bouche. Parlé dans le Sud. **5.** Rouleau chinois. Va avec elle. Il peut être fait dans le vide. **6.** Aller-Retour. Bernée. Jeu d'argent. **7.** Auteur de la Symphonie Pastorale. Il peut être comprimé ou liquide. **8.** Début de l'Eden. Récipients. Pour appeler. **9.** Plaçant. Célèbre Niçoise. **10.** Directions. Indéfini. Rapace ou tuyau. **11.** Notre-Dame. Matière universitaire abrégée. Auteur de Ramuntcho. **12.** Cavités. Numéro vingt-sept. Fin d'infinif. **13.** A subi une force excessive.

	1	2	3	4	5	6	7	8	9	10	11	12	13
I													
II													
III													
IV													
V													
VI													
VII													
VIII													
IX													
X													
XI													
XII													
XIII													

SUDOKU

			2	4	3			
		7		6				
3	5							
			1					6
2	7			6				8
		1	9	7				
	1			2	7			9
		6	5	1				2
5				3	6			

SOLUTION  
DU  
SUDOKU  
DE CE  
NUMERO

6	9	8	2	5	4	3	1	7
1	4	7	8	3	6	9	2	5
3	5	2	7	1	9	6	8	4
9	3	5	1	4	8	2	7	6
2	7	4	3	6	5	1	9	8
8	6	1	9	2	7	5	4	8
4	1	3	6	8	2	7	5	9
7	8	6	5	9	1	4	3	2
5	2	9	4	7	3	8	6	1

REPONSE AUX MOTS CROISES  
DU N° 147

	1	2	3	4	5	6	7	8	9	10	11	12	13
I	S	E	P	T	U	A	G	E	N	A	I	R	E
II	O	R	C	H	E	S	T	R	A	T	I	O	N
III	C	O		E		T		M	I	T		S	A
IV	I	T	E	M			R	U	I	N	E	E	S
V	A	I	L	E		O	N	T		L	U	E	S
VI	L	S	D		E	N		A	R	E		E	T
VII	I	M	O		L	O	N	G	E	R	A		A
VIII	S	E	R	E		M		E	V	A		E	T
IX	A	S	A		O	I	L		E		A	G	I
X	T		D	I	S	Q	U	E			C	O	Q
XI	I	S	O	L	E	U	C	I	N	E		R	U
XII	O	U		L	E	E			I	M	A	G	E
XIII	N	E	C	E	S	S	I	T	E	U	S	E	S

## LE CARNET

### *Nos joies.*

- La naissance, le 8 août 2018, d'un petit garçon, prénommé Maxence, au foyer de John-Boris et Cécile, petit-fils de Paul et Germaine Le Bas. Germaine, membre du C.A., réalise la mise en page du *Filet du Pêcheur*.

*Nos félicitations aux heureux parents et grands-parents.*

- Le mariage de Benoist QUIVIGER et de Kristina ZUB, le 31 août 2018, à la mairie de Créteil. Benoist est le fils de Martine et Marc QUIVIGER. Marc est un membre actif du C.A.

*Nos félicitations aux heureux époux et à leurs parents.*

- L'entrée à l'Académie du Var de M. Gérard GARIER qui a prononcé ses remerciements en juin 2018.

*Toutes nos vives félicitations.*

### *Nos peines.*

*Avec beaucoup de tristesse nous avons appris le décès de :*

- M. le Docteur Arthur PAECHT dont les obsèques ont eu lieu le 16 août 2018. Ancien Maire de La Seyne-sur-Mer, Maire honoraire de Bandol, Ancien Vice-Président du Conseil Départemental, Ancien Vice-Président de l'Assemblée Nationale et de l'OTAN... Notre Président, Bernard ARGOLAS, lui rendra hommage lors du colloque du 29 septembre 2018.

- Mme Louise CURET dont les obsèques ont eu lieu le 30 août 2018, tante de Germaine LE BAS, Jacqueline PADOVANI et de Christian TRAVIN.

- Mme Marie-Jeanne Mattone dont les obsèques ont eu lieu le 6 septembre 2018.

*Nous renouvelons nos condoléances à leurs familles.*

## RAPPEL

*Nous rappelons à nos adhérents que notre livre est toujours disponible :*

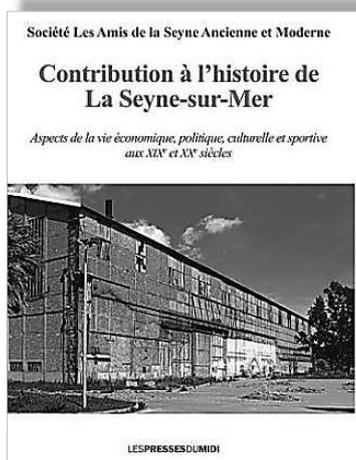
***"Contribution à l'histoire de la Seyne-sur-Mer.  
Aspects de la vie économique, sociale, culturelle et sportive  
aux XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles."***

**Il peut être une excellente idée de cadeau.**

Cet ouvrage fait suite à celui de M. Louis BAUDOIN, paru en 1965, réédité par nos soins en 1995. Nous avons fait appel pour cela à quatorze auteurs, qui ont participé avec beaucoup d'enthousiasme à sa rédaction.

Vous y trouverez aussi un cahier central de photographies dont l'auteur, un jeune artiste, s'est penché sur le site des anciens chantiers navals, friche industrielle chargée de souvenirs, mais aussi lieu essentiel porteur d'une mémoire collective...

Vous pouvez vous le procurer, au prix de 19 €, auprès de : Jacqueline PADOVANI, Bernard ARGOLAS et Jean-Claude AUTRAN



## ***Attention : changement d'adresse***

### **BULLETIN D'ADHESION ET D'ABONNEMENT**

Adhésion avec abonnement au Bulletin "*Le Filet du Pêcheur*" : **20 €**

Montant à verser :

- **Par chèque** à l'ordre de : "**Les Amis de La Seyne Ancienne et Moderne**".
- *Exceptionnellement* en espèces, lors des réunions ou conférences.

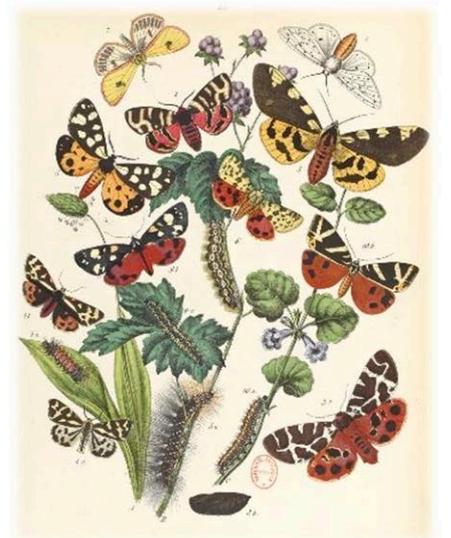
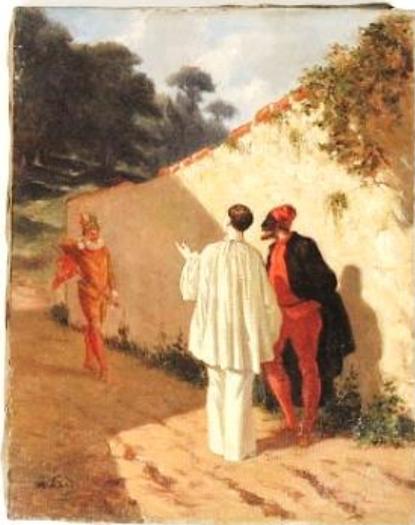
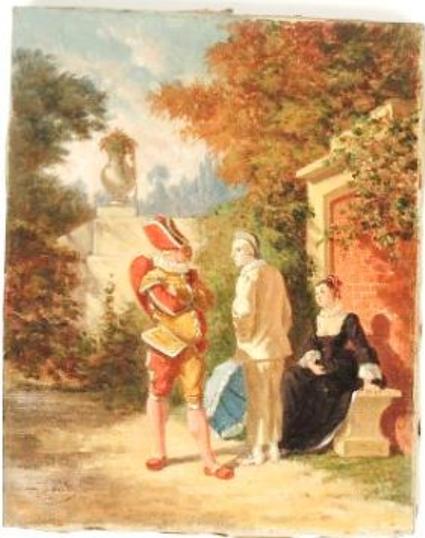
Le chèque accompagné du bulletin d'adhésion est à adresser à :

**Madame Chantal DI SAVINO  
Le Pré Bleu bât E  
372 Vieux chemin des Sablettes  
83500 La Seyne-sur-Mer.**

NOM : .....	Prénoms : .....
Adresse : .....	.....
Tél : .....	Adresse électronique : .....

# MAURICE SAND, UN ARTISTE AUX TALENTS MULTIPLES...

"Je ne suis qu'un bon garçon un peu artiste, un peu paysagiste, un peu naturaliste."



Autoportrait (Lettre à sa mère...)

